

**Brigade Mondaine
[297] – Jeux
dangereux à Wall
Street**

Michel Brice

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

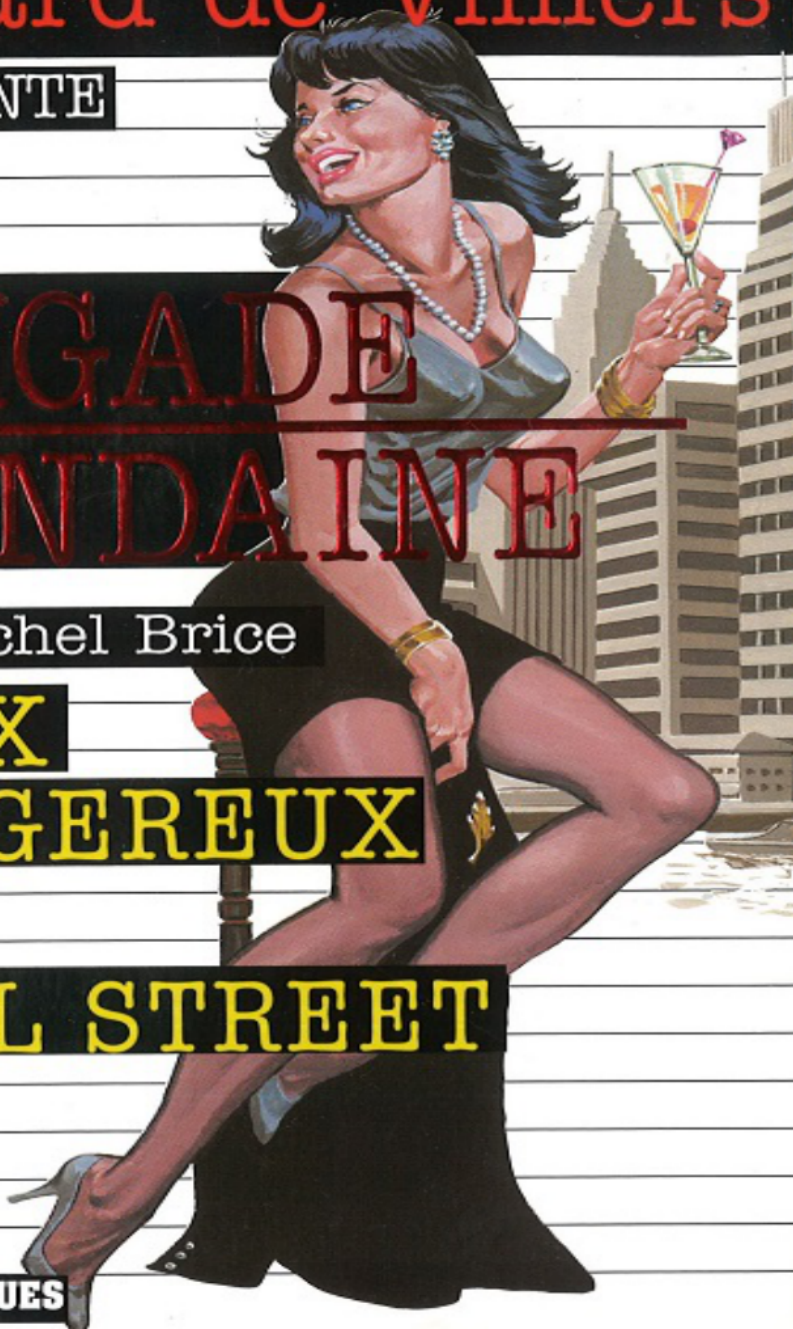
PRÉSENTE

BRIGADE
MONDAINE

Par Michel Brice

JEUX
DANGEREUX
À
WALL STREET

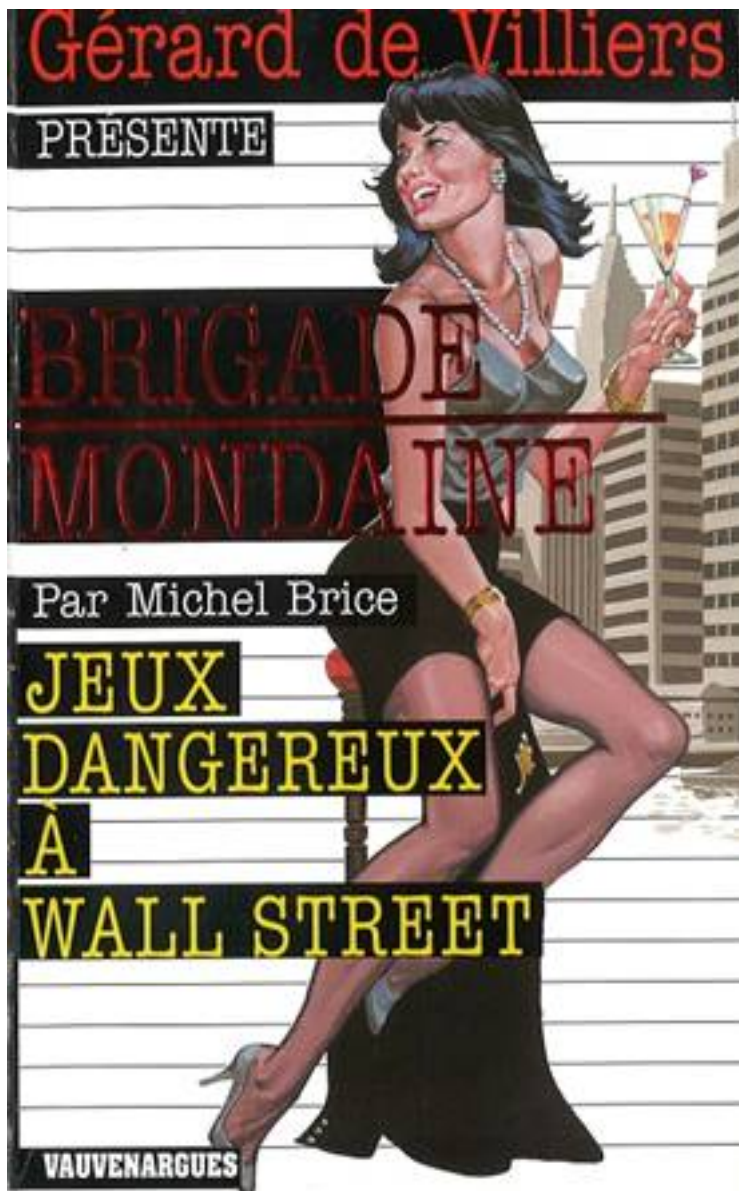
VAUVENARGUES



MICHEL BRICE

BRIGADE MONDAINE
(N°297)

**JEUX DANGEREUX À WALL
STREET**



Les dossiers brigade mondaine de cette collection sont basés sur des éléments absolument authentiques. Toutefois, pour les révéler au public, nous avons dû modifier les notions de temps et de lieu ainsi que les noms des personnages.

Par conséquent, toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait totalement involontaire et ne relèverait que du hasard.

QUATRIEME

Parker dévisagea Jonathan avec des yeux stupéfaits :

— Tu es en train de me dire que tu couches depuis des semaines avec une Française sans qu'elle ait jamais vu ton visage une seule fois ? Toujours dans le noir absolu ? C'est complètement dingue. Je ne...

— Attends ! l'interrompt le petit génie de Wall Street. Le plus étonnant ; c'est la suite. Armelle m'a demandé si j'étais prêt à gagner très gros.

— Comme quoi ? Directeur financier d'un bordel ? ironisa Parker.

— Tu brûles : Directeur général de la holding personnelle de François Renard, l'empereur français des supermarchés et du luxe.

— Quelle chance... mais ce nabab, il a un rapport avec ton Armelle.

— Plus qu'un rapport. C'est sa femme, laissa tomber Jonathan. Seulement, pour toucher ce jackpot, j'ai dû accepter de participer à un jeu Un jeu qui deviens de plus en plus dangereux, maintenant que la crise est là...

CHAPITRE PREMIER



Pearl comprit que ce jour n'était pas comme les autres, quand elle poussa

la porte de la salle des marchés. L'agitation s'était emparée de l'immense pièce qui surplombait Wall Street, le quartier des affaires de New York. Derrière les ordinateurs, les bustes masculins débordaient d'adrénaline. Les lumières des néons soulignaient les yeux cernés par les dernières nuits sans sommeil.

La jeune femme vérifia le contenu de son chariot. Tous les sandwiches étaient là. Elle prit une profonde inspiration et s'avança droit devant, en évitant les boules de papier et les dossiers qui jonchaient la moquette usée.

Comme chaque jour, elle devinait les regards qui se posaient sur sa croupe bien dessinée. Des dizaines de mâles chauffés à blanc reluquaient ses fesses serrées dans sa jupe. Elle devait le reconnaître : être l'objet de ces désirs primaires l'excitait à chaque fois. Chacun de ses pas faisait tressailler sa poitrine ferme dans le tee-shirt aux couleurs de son université. Elle savait aussi jouer des effets immédiats du rouge à lèvres « effet mouillé » sur la libido de ces messieurs. Et la trace de son parfum persillé enrobait ce joli paquet féminin d'un ruban cadeau.

Mais elle avait à peine parcouru une dizaine de mètres qu'un dossier bloqua le passage du chariot. Forcée de se baisser pour ramasser les feuilles, elle révéla le dessin de ses fesses pommées dans la jupe écossaise tendue.

— Eh Pearl, tu tiens la grande forme aujourd'hui ! On voit ton string ! cria une voix suraiguë.

— T'as vu la couleur, Charlie ? lança son voisin.

— Non, j'ai oublié mon scanner déshabillant à la maison.

Ignorant ces fines remarques, la jeune femme surprit le sourire carnassier du lanceur de dossier en se relevant. Un dénommé Arvey, un gars du Kansas plutôt sympa d'ordinaire, mais qui avait dû parier un bon paquet d'argent sur ce jeu. Elle lui tira la langue et reprit sa progression en bifurquant vers son objectif de la journée. Le bureau le plus proche de la fenêtre.

Ce coin de l'*open space* détonnait par rapport aux bureaux voisins. Il était immaculé, sans aucune revue ou trace de papier froissé. On aurait dit qu'il venait d'être installé là, en attente de son futur locataire. N'était la petite corbeille remplie de graines de tournesol, c'était le plan de travail qu'un comptable nettoyait chaque soir.

L'homme qui l'occupait dépassait le mur d'écrans d'une bonne tête. Buste penché vers l'avant, il frappait son clavier à la vitesse d'une dactylo et avec la force d'un forgeron. Son visage caché sous une casquette verte naviguait de gauche à droite entre les quatre écrans.

— Tu veux manger quelque chose, Jonathan ? lui murmura Pearl à l'oreille, en frôlant le costume aux fines rayures.

Sans lui prêter la moindre intention, le jeune homme empoigna son téléphone d'un geste brusque.

— T'as vu la cote de General Motors, Tom ? Vends-moi ce paquet d'actions ! s'exclama-t-il. Quoi ! ce n'est pas déjà fait ? Mais c'est pas possible, d'être lent à ce point-là ! Bouge-toi le cul sinon je vais encore m'en prendre plein la gueule !

Alors qu'il raccrochait, Pearl, les yeux mi-clos, imagina les mains de Jonathan Hearst sur son corps. Des doigts longs et fins, qui titilleraient son ventre jusqu'à la faire gémir, qui s'empareraient de sa cavité la plus intime pour la faire venir à point. Ouvrant tout à fait les yeux, elle n'eut pas le temps de reposer sa question qu'il reprit le combiné.

— Bill, tu m'achètes des actions de Télécoms. J'en veux quinze mille. Et fissa, j'ai pas que ça à faire !

Tout en parlant, il pianotait par saccades sur les touches du clavier et balayait du regard les écrans.

Fascinée, elle le regardait faire trois choses à la fois. Il avait relevé la visière de sa casquette. Ses maxillaires se contractaient et ses narines se dilataient. Un vrai loup parmi des chiens, voilà ce qui lui avait plu chez lui. Cette énergie dans le moindre geste, comme quelqu'un qui n'a plus rien à perdre. Comme un survivant.

— Magne-toi... La Bourse, c'est un métier, mon gars, reprit-il cramponné au téléphone. T'es performant ou tu vires ! T'es plus prof, là, mon gars, t'es dans le monde des affaires. Ouais, moi aussi, je t'emmerde ! Je m'en fous, si ça ne marche pas avec toi, je travaille avec quelqu'un d'autre. Des dizaines m'attendent.

« Dieu qu'il est beau, pensa Pearl... Non, pas beau, plutôt sexy. En diable. Chaud comme la braise serait plus juste. Et dur comme l'acier, j'espère... » Elle pouvait sentir ses yeux noirs crépiter sous la visière qui masquait la moitié de son visage.

Soudain, le grondement de la salle s'amplifia et un homme sauta sur son bureau, manquant de renverser son écran.

— Avis à la population, le *Dow Jones* est repassé dans le vert à mi-séance. Les pertes de la matinée sont effacées.

Un silence de cathédrale accueillit la déclaration. Et une seconde plus tard, les cris et les appels téléphoniques repartirent de plus belle. Prenant alors conscience d'une présence à côté de lui, Hearst se tourna vers la jeune femme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu me parlais ?

Pearl lui décocha son sourire le plus enjôleux, poitrine en avant dans la tenue de *cheerleader*^[1] qu'elle avait choisie exprès pour lui. Il devait aimer cela, les déguisements, elle le sentait d'instinct.

— Est-ce que tu veux un sandwich, une boisson, quelque chose à grignoter ?

— Pas pour l'instant. J'ai du boulot.

— Tu n’as rien mangé depuis six heures du matin. Tu es sûr...

Il la coupa d’un geste :

— Je te dis que je n’ai pas faim. Je suis crispé, là. Je dors trois heures par nuit. Je suis limite-limite. Alors, laisse-moi tranquille !

La grimace qui suivit la dissuada d’aller plus loin. Elle reprit sa déambulation, poussant son chariot vers d’autres bureaux en moulinant du fessier, comme pour lui faire regretter ce qu’il venait de refuser.

Hearst respira la trace de son parfum, la vit s’éloigner et s’appuya sur le dos de son fauteuil en cuir de veau néo-zélandais. Il se déplaça alors tout à fait et tenta de détendre les longs muscles du dos engourdis par des heures d’immobilité.

En appelant les messages qu’il avait à l’écran, il entendit le cuir crisser sous son poids. Un léger sourire au coin des lèvres, il se rappela avec plaisir la stupéfaction de ses chers collègues quand il s’était offert ce petit bijou pour fêter son premier million de dollars.

Chaque matin, lorsqu’il s’asseyait, l’odeur fraîche de la matière crème le ravissait. En caressant le cuir du dos de la main, il pouvait éprouver sa puissance, sa félinité. Il considérait même qu’il y puisait son énergie. Un sentiment décuplé par les remarques felleuses de ses confrères.

Peu importait. Il répétait aux jeunes recrues la règle d’or de ce milieu : « chacun pour sa gueule ». Il s’en était fait une conduite de vie. Jusqu’à franchir la limite.

Il réprima un rictus en voyant la jeune femme distribuer les sandwichs sous les réflexions graveleuses des financiers. Qu’est-ce qu’elle pensait, Pearl ? Qu’elle pouvait l’intéresser ? D’accord, elle était bien foutue, une jolie petite décapotable pour aller faire un tour au bord de la mer. Mais lui, c’était de la limousine qu’il voulait lever, de la Jaguar, un modèle spacieux et qui en jette. Il n’avait pas grimpé jusqu’à sa position pour se permettre une telle dégringolade.

Autour de lui, la salle des marchés était plongée dans ce calme très particulier de la mi-séance. Comme la trêve des confiseurs, la mi-séance était une période de pause convenue. Oh, pas très large, la fenêtre, à peine une dizaine de minutes. Un laps de temps que chacun s’occupait à remplir du mieux qu’il le pouvait au gré de son imagination.

Hearst vit Charlie, de plus en plus rouge, qui engouffrait un troisième sandwich à l’œuf arrosé d’un bon litre et demi de jus d’orange. D’autres jouaient à des jeux vidéos pour gamins ou consultaient leurs messages sur portable. Le voisin direct de Jonathan, Jo, faisait « le méro » comme tous les jours à la même heure. À moitié caché par le mur d’écrans des cotations boursières, il regardait des vidéos pornos sur son portable, le visage collé à l’écran, la bouche entrouverte.

Jonathan cliqua sur le dernier message de sa boîte. Il ne contenait qu’une

vidéo, sans commentaire. Expéditeur inconnu. Intrigué par ce mail en pleine journée, le financier souleva sa visière pour se mettre plus à son aise. Il jeta un coup d'œil sur ses voisins, toujours absorbés par leurs activités et ouvrit le fichier. Noir absolu. Puis un rideau couleur lie-de-vin s'écarta avec lenteur, laissant entrevoir des jambes féminines. En prenant son temps, la caméra remonta le long des fuseaux modelés et s'arrêta sur les fesses. Elles remplissaient une bonne moitié de l'écran.

« Une belle paire de miches... », se dit Jonathan en se passant la langue sur la lèvre inférieure.

Les jambes s'ouvrirent avec la patience d'un ascenseur de palace qui révèle ses murs de soie capitonnés. De manière naturelle, Jonathan s'était rapproché de l'écran, tandis que sa main malaxait son genou. Les bruits de la salle des marchés lui parvenaient de plus en plus loin. Il était happé par l'intérieur des cuisses dont il supposait que le rasage, imparfait, avait été effectué il y a peu.

On aurait dit que la femme le laissait imaginer des positions autrement plus osées, qu'elle voulait faire corps avec lui. Les fesses se soulevèrent en reculant vers la caméra. Hypnotisé par la croupe qui s'élevait au rythme d'un pont mobile, Hearst reçut le sillon charnu en plein écran et sursauta.

En plein centre de l'écran, il pouvait quasiment lécher les pétales roses et charnus nimbés de la liqueur féminine.

Dire que cette scène lui avait causé une brutale excitation était faible. Son érection devenait douloureuse dans son pantalon de costume.

Une main vint se placer à la verticale de la fente intime en la lissant. Un doigt alla se loger dans la cavité tandis que l'autre titillait le bouton de plaisir.

Les yeux happés par la grotte féminine et les seins qui ballottaient, il respirait de plus en plus fort. Trop excité par le spectacle, il rabattit sa visière à la hauteur de ses sourcils. Décidément, cette femme savait au détail près ce qui lui plaisait. Et il n'appréciait pas vraiment cette capacité qu'elle avait de l'amener où elle le désirait. En même temps, il mourait d'envie de suivre le mouvement des doigts qui s'attaquaient maintenant au fragile œillet plissé.

— Je suis bien aussi, en plein jour... À bientôt, mon cher, susurra une voix au-delà des jambes.

Surpris d'entendre une voix, il se repassa les dernières secondes de la vidéo. Cette voix, il la connaissait. Mais qui ? Pour ne pas se laisser troubler par les fesses pleines, il ferma les yeux et se concentra exclusivement sur la voix. C'est ça. C'était bien elle. Pénélope McElhoy.

Il se frotta le menton et sourit. Il ne pouvait pas reconnaître son corps puisqu'il ne l'avait encore jamais vue en plein jour.

« Petite perverse, tu m'as bien fait courir, songea-t-il avec humeur. Tu ne perds rien pour attendre. On va bien s'amuser ensemble, pas plus tard que ce soir. »

— C'est pas vrai ! On replonge de 4 %. Avis de tempête, les gars !

Le cri du financier, qui était monté sur une table pour faire son annonce, électrisa la salle. Hearst referma d'un mouvement vif sa boîte mail. Ses yeux bondirent d'un écran à l'autre. Ce qu'il vit le glaça. Les actions qu'il avait achetées voici à peine un quart d'heure venaient de perdre 15 % de leur valeur. En faisant un calcul rapide, il estima que 250 000 dollars s'étaient envolés. Ça ne sentait pas bon, cette chute, pas bon du tout. Ça voulait tout simplement dire que la descente aux enfers, commencée trois jours auparavant, n'était sûrement pas terminée. Jonathan se gratta le crâne à travers sa casquette et prit une poignée de graines de tournesol qu'il suçà jusqu'à ce qu'elles aient perdu leur goût salé. Il suivit une bonne habitude apprise voici quelques années : boire trois gorgées d'eau puis respirer trois fois et compter jusqu'à cinq, pour garder la tête froide et ne pas prendre de décision sous le coup de l'émotion.

— Très mauvais les émotions, lui avait dit le mentor qui lui avait appris les bases du métier. Pour être bon en Bourse, tu dois trouver le bon rythme. Ne réfléchis pas avec ton ventre mais avec ta tête. Ne subis jamais les événements. Accompane-les.

« Qu'aurait-il fait aujourd'hui ? », se demanda Hearst.

Les collègues trépignaient. La dégringolade des jours précédents reprenait de plus belle. Jo le mérou, après un dernier juron à son interlocuteur téléphonique, jeta son portable par terre et le piétina de rage avant de secouer son écran.

Toutes les cotations étaient maintenant dans le rouge. Le jeune financier n'avait jamais vécu tel effondrement de sa carrière. Mais ce n'était pas le moment de paniquer. « On le sait bien, se répéta-t-il, la Bourse fait du yoyo pendant la journée. » Il fallait juste tenir. Mais avait-il les reins solides ? Il calcula ses pertes de la semaine. Le mot « désastre » était trop faible.

En deux coups de fil, il vendit les paquets de milliers d'actions qu'il venait d'acheter. La salle semblait prise dans les anneaux d'un boa géant. Il vit Jo le mérou secoué de sanglots, la tête plongée dans les mains. Mauvais signe. Il devait être au tapis pour le compte. Et dire que la veille, il fanfaronnait sur cette crise à la noix qui l'enrichirait. Du flan, tout ça, de la façade.

En relevant la tête au-dessus des écrans, Hearst aperçut Pearl qui quittait la pièce. Son chariot débordait encore de nourriture. Il n'était pas le seul à avoir le ventre serré et les entrailles au bord des lèvres. Elle lui adressa un sourire d'encouragement. Crispant les mâchoires, il se replongea dans ses écrans.

Quelques heures plus tard, Pearl tirait la dernière bouffée de sa cigarette devant l'immeuble de la banque. Elle se frotta les yeux sous le ciel nuageux. Que c'était bon, cette pause avant de commencer sa deuxième journée de travail, qui l'amènerait jusqu'à minuit. C'était le prix à payer pour pouvoir

reprandre ses études. Elle chassa la pensée morose des mois infernaux qu'elle allait devoir vivre, jeta son mégot dans la poubelle remplie à ras bord et s'engouffra dans l'immeuble. Elle avait à peine atteint le comptoir de la sécurité qu'elle vit fondre sur elle la foule compacte des hommes d'affaires projetés des huit ascenseurs de l'immeuble. Une nouvelle journée de Bourse venait de s'achever. Certaine d'en avoir pour au moins cinq bonnes minutes à attendre, elle s'attarda sur les visages connus qui constituaient le meilleur miroir de la Bourse. Jo avait mis ses lunettes noires. Charlie, le vanneur fou, était collé à son portable et hochait la tête comme un pantin. Les autres tiraient une tête telle qu'aller à un enterrement leur eût sans doute paru le comble du bonheur. À coup sûr, la journée avait été plus que mauvaise.

Derrière des têtes dégarnies, elle vit déboucher la grande silhouette de Jonathan Hearst. Il avait sa casquette vissée sur la tête, mais de couleur bleue cette fois-ci. Sa longue stature était plus voûtée que d'ordinaire et il regardait vers le sol. Le manteau noir aux boutons dorés tombait toujours aussi bien sur ses cuisses musclées.

— Ils vous attendent dehors, lui dit-elle, encourageante. Vous devenez sacrement populaire, dites donc.

Il leva son regard noir vers elle. Ce qu'elle vit sur le visage impassible lui fit froid dans le dos. Les yeux de Hearst dégageaient une lueur nouvelle, un éclat qu'elle ne leur connaissait pas.

Elle n'eut pas le temps de prononcer le moindre mot qu'il était déjà derrière elle. Elle se retourna par réflexe, le vit observer son reflet dans le miroir et soulever la visière de sa casquette. D'un geste, il épousseta son manteau impeccable et quitta le siège social de la banque.

Une caméra de télévision se planta à un jet de salive de son visage.

— Jonathan Hearst, nos téléspectateurs vous suivent depuis trois jours, débita d'un trait la journaliste. Rappelons votre parcours extraordinaire. Vous êtes un des dix-huit rescapés du 11 septembre qui se trouvaient au-dessus de l'impact de l'avion dans la tour sud. Et vous avez réussi à descendre par les escaliers plus de 85 étages.

Pendant le speech, Hearst regardait la petite place remplie de dizaines d'équipes de reporters virevoltants, de caméras qui filmaient sans arrêt, de curieux qui se pressaient là on ne savait pourquoi. Les camionnettes surmontées d'antennes satellites étaient garées jusque sur les trottoirs, provoquant les moulinets inutiles des policiers municipaux qui couraient d'un véhicule à l'autre pour les faire dégager.

— Après cette douloureuse expérience, vous êtes ensuite devenu un des financiers les plus en vue de Wall Street, continua la jeune fille blonde en élevant sa voix pourtant bien installée dans les aigus. Vous nous donnez chaque jour votre sentiment sur la crise financière que nous vivons.

Et les familles, elles n'étaient pas là hier, nota Jonathan. Des parents

montraient du doigt à leurs enfants les plus hautes fenêtres de la tour.
« Comme s'ils s'attendaient à ce qu'on saute, les cons ! »

— Alors, Jonathan, le Dow Jones qui baisse de 20 % en trois séances, c'est la fin du capitalisme ?

— Pardon ?

— Ce krach, cette dérive boursière, c'est l'effondrement d'un monde, non ? reprit-elle en insistant sur le dernier mot d'une voix plus aiguë que jamais.

— Non, c'est une sévère correction boursière... Mais les fondamentaux de l'économie américaine sont solides...

Il s'arrêta au beau milieu de sa phrase. Il ne savait pas quoi ajouter. La journaliste, vissée à côté de la caméra, l'encouragea à poursuivre d'un geste de la main. Le financier répéta alors le genre de discours tissé de banalités qui veille à rester optimiste tout en étant lucide. Où chaque téléspectateur trouverait de quoi nourrir son humeur du jour.

De l'autre côté de la place, les équipes télé, une fois obtenues leurs deux minutes d'images en boîte, rangeaient leur matériel pour aller prendre d'autres plans de la crise en cours. Hearst se sentait les jambes lourdes, la tête lui pesait, il voulait partir, aller marcher, parler à quelqu'un. Se confier. Oui, c'est ça, quand la pression devenait insoutenable, seul Parker pouvait l'écouter et le conseiller. Le financier fit mine de partir pour indiquer la fin de l'entretien.

Mais la journaliste ne lâchait pas.

— Tout de même, la faillite de certaines des plus grandes banques du pays inquiète l'homme de la rue. Qu'est-ce que vous pouvez lui dire ?

— Mais qu'est-ce que vous voulez que je lui dise à la fin ? s'enflamma Hearst en relevant sa casquette de quelques centimètres. Qu'il a été stupide d'acheter une maison qu'il n'avait pas les moyens de payer ? Que tout le monde savait qu'on fonçait dans le mur mais qu'il fallait la fermer et prendre sa part du gâteau tant qu'il était temps ?

La voix, le monde, cette pression permanente, tout lui pesait. Il essaya de contrôler le ton de sa voix, qui enflait malgré lui, et de faire ses mouvements respiratoires. Mais le torrent verbal dévalait en lui ; il avait la sensation de se vider de flux toxiques par tous les pores.

— Vous, c'est facile, vous venez faire vos images, poser vos petites questions de merde. Nous, c'est nos tripes qu'on joue chaque jour. De six heures du matin jusqu'à pas d'heure !

Il montra du doigt la tour où il travaillait, un immeuble si haut que le sommet se perdait dans les nuages :

— Là-haut, on échange, on gagne et on perd des milliards de dollars chaque jour. C'est un casino, madame, on est des joueurs ! Vous comprenez ça : des joueurs ! Alors ne demandez pas à un joueur qui a perdu ce que ça

fait. Ça fait mal, c'est dur. C'est tout. Sur ce, *ciao bella* !

Et il s'en alla, laissant la journaliste en plan. Sans regarder où il se dirigeait, il marcha dans le labyrinthe des rues défoncées de Wall Street. Ce n'était pas le New York de Broadway, des lumières du music hall, des écrans numériques géants de Times Square, de la verdure de Central Park ou même le New York de la statue de la Liberté. Non, il traversait l'épicentre du cœur financier de la planète, concentré dans un triangle de quelques centaines de mètres de côté. Il s'était habitué depuis sept ans à cette ville dans la ville, construite depuis la fin du 18^e siècle, par couches successives. Bien sûr, les nouveaux bâtiments en verre et acier avaient supplanté les anciens en pierre et béton armé. Mais quelques monuments survivaient, comme un signe de la puissance économique des Etats-Unis, entre passé et futur.

Il passa devant le *New York Stock Exchange*, un petit immeuble aux colonnes d'inspiration grecque dont le style lui paraissait bien sobre par rapport aux tours modernes qui le dominaient. Mais il était le lieu historique par excellence, celui devant lequel convergent tous les regards pour observer les hoquets de la crise. Hearst eut du mal à contourner les équipes de télévision tant la rue était étroite et la foule nombreuse.

Devant lui, le soleil qui perçait les nuages n'atteignait pas le sol du « canyon urbain ». Une bien sombre journée.

Il passa un coup de téléphone à Parker Willoughby puis pressa le pas pour quitter le quartier des affaires.

Plus de rues biscornues comme à Wall Street. Les carrefours redevenaient à angle droit, les avenues s'élargissaient, le jeune financier sentait qu'il respirait déjà mieux, comme soulagé d'un poids. Il allait rencontrer son meilleur ami, son unique confident, qui savait le conseiller avec prudence et sans le juger. Sa bouée de secours. Car l'heure était grave.

Sitôt franchies les portes de bois sombre du lieu de leur rendez-vous, il eut l'impression de parvenir dans une oasis d'humanité idéale nichée au sein de cet océan de béton.

Le patron du pub, vieil Irlandais de souche dont la famille avait émigré vers le nouveau monde pour cause de famine, avait fait de l'endroit un monde intime. Son Irlande sautait aux yeux dans les photos de landes placardées au mur où les prairies à moutons s'étiraient à perte de vue. Derrière le comptoir, juste en dessous du large miroir, il avait punaisé trois photos d'aïeux. Il refaisait volontiers la généalogie de la famille et étirait les souvenirs jusqu'à l'an 1000 si vous payiez la tournée générale.

Avisant un box vide, Hearst replia sa longue carrure et s'assit sur la banquette en moleskine qui crissa sous son poids. bercé par le son miauleur des violons du Connemara, il vidait sa deuxième Kilkeny et suçotait ses graines de maïs quand il jeta un coup d'œil sur son manteau replié à côté de lui.

La généalogie du vieux manteau n'était pas triste non plus. Sauf qu'il ne

l'avait jamais racontée à personne. C'était trois ans après le 11 septembre. Il venait d'être promu au poste de *gérant de fonds*, un boulot que des centaines de bosseurs nés mouraient d'obtenir. Mais ils n'avaient pas l'instinct et les tripes. Comment fêter ça ? Il avait organisé une partie gargantuesque et délirante dans une maison de 12 pièces louée pour l'occasion dans les Hampton, à quelques encablures de New York, comme un homme d'affaires digne de ce nom. La fête avait duré un jour et une nuit, à coups de Jéroboam de champagne versés sur les call-girls payées double salaire. Pour situer le niveau d'alcoolémie... C'est bien simple, on ne faisait même plus la différence entre les petites amies et les filles louées. Caviar à tous les étages, virées en bagnoles de luxe, le week-end s'était révélé un *must*, que les journaux people avaient décrit avec pudeur.

Deux jours après, Hearst était allé se faire confectionner ce manteau. Après de nombreux essais, il avait choisi le cachemire. Plus sa touche personnelle, en remplaçant les boutons par des pièces d'un dollar en or. C'est de là qu'était née sa réputation à Wall Street. Dans la petite fratrie des faiseurs de billets verts, on l'appelait « dollar en or » ou « l'homme à la casquette ». Les parleurs pouvaient bien exagérer ou critiquer ses coups financiers, railler sa dureté en affaires. Au moins, on parlait de lui.

Pour conjurer le mauvais sort qui s'abattait sur les marchés financiers, Hearst se pencha et toucha du doigt le premier « bouton dollar d'or ». Son gri-gri en cas de tempête.

En levant la tête, il constata que Parker Willoughby était arrivé. Son ami avait le cheveu humide d'avoir couru depuis son travail jusqu'au café. Il lui demanda ce qui se passait avant même d'enlever son manteau.

— Je suis super mal, répondit Hearst.

— Raconte-moi tout, l'encouragea Parker, comme tant d'autres fois où Jo était venu se confier à lui.

— Je crois bien que j'ai tout perdu...

— Mais le marché n'a baissé que de 20 % sur trois jours. Tu vas te refaire. Tu as déjà connu ça.

— Oui, sur mon boulot officiel. Mais j'en ai un autre, beaucoup plus officieux.

Hearst n'aurait jamais cru qu'il lui serait si difficile de se confier. Il avait plusieurs fois imaginé la conversation avec son confident. Et pourtant, il se sentait perdu dans l'atmosphère ouatée du pub irlandais. Il se redressa et fixa le regard marron qui surmontait le visage taillé au cutter de son seul ami. Celui qu'il avait rencontré un soir de beuverie en débarquant à New York. Il cherchait ses mots pour être compris par Parker. Chercheur en pharmacie et scientifique dans l'âme, celui-ci ne comprenait rien au monde de la finance et des chiffres. Mais il avait la patience d'un laborantin quand il s'agissait d'écouter les rares confidences de son ami. Il était le seul à le mettre en

confiance, à accoucher de ses pensées les plus intimes.

— Tu te rappelles le soir où je t'ai traîné à cette soirée masquée, chez « Lili la lionne » ? Quand tu ne voulais pas mettre les 10 dollars dans le string de la blonde et que tu es parti en gueulant ?

Parker acquiesça en silence, préférant laisser Jonathan poursuivre son histoire.

— Eh bien, j'ai rencontré une femme, ce soir-là. Une belle plante de quarante ans, bien roulée. Elle aussi était masquée, bien entendu. Bref, elle m'interroge, je lui raconte mon boulot. Et là, contrairement aux filles que j'ai connues, elle a l'air passionnée. Elle me demande des tas de détails sur les trucs de la finance, comment ça marchait...

— Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

Jonathan Hearst sourit.

— J'ai surtout dit que je me faisais des couilles en or avec ce job. Mais comme je me méfiais un peu de ses questions, je ne lui ai pas donné mon prénom. Bon, la suite, tu l'imagines, on va à l'hôtel. Le plus étrange est que ni elle ni moi n'avions jugé bon d'ôter nos masques respectifs : tu aurais vu la tête du réceptionniste ! Bref, on se retrouve seuls, ma conquête sans visage et moi. Oh, tu l'aurais vue au lit... Une tigresse ! Et en plus, elle aime être dominée...

Il se tut car la serveuse, qui s'occupait de la table voisine, fit un détour pour embrasser Parker. Après les questions d'usage sur la santé de leurs familles respectives, elle reprit une posture professionnelle.

— Comme d'habitude, ton *Jameson* [\[2\]](#).

— Et la jeune sœur de cette bière, compléta Jonathan qui jeta par habitude un regard averti sur la croupe rebondie qui s'éloignait vers le bar.

Il se pencha vers Parker :

— On s'est revu deux ou trois fois. À la fin d'une nuit bien arrosée dans tous les sens du terme, elle m'a parlé d'une de ses amies qui voulait me rencontrer. Une Française qui s'appelle Armelle. Un truc incroyable. Autant Pénélope était bien foutue, autant, la Française était le modèle carrément au-dessus.

— Ne me dis pas que...

— ... que j'ai couché avec elle ? Bien sûr que si, dit Hearst d'un ton dissuadant quiconque d'en douter.

Parker, écoutait son ami bouche bée. Son expérience sexuelle était limitée à une nuit de temps à autre avec une chercheuse qui présentait l'avantage d'être *polyamoureuse*. Pas d'engagement, pas de contrainte. Mais peu de sexe.

— Tu as donc couché avec les deux.

— Plutôt trois fois qu'une mon coco, tu me connais... Mais seulement dans l'obscurité.

— Comment ça ? Tu veux dire qu'elles n'ont jamais vu ton visage ? s'exclama Parker en manquant de faire tomber le whisky qu'il n'avait pas encore entamé. Même pas une partie de ton corps ?

Hearst toucha sa casquette du doigt.

— Rien du tout. Tu sais que je préfère cacher ma blessure depuis les attentats. Sept ans après, la brûlure me gratte encore. J'ai pas envie qu'on la voit, surtout pas une femme au lit. Alors, comme on avait démarré par une soirée masquée, j'ai voulu continuer et j'ai fixé les règles avec elles, dès le début : pas de lumière, tout dans l'ombre.

— Et elles ont accepté sans discuter ?

— Tu veux rire ! Ça les a excitées comme des puces de faire ça avec un inconnu dans le noir. En plus, baiser à l'hôtel, ça les faisait grimper aux rideaux en dix minutes. Et je crois que l'amie de Pénélope a un petit faible pour moi.

Parker s'apprêtait à l'interrompre.

— Attends ! Le plus étonnant, c'est la suite. Armelle m'a demandé si j'étais prêt à gagner très gros.

— Comme quoi ? Directeur financier d'un bordel ? ironisa Parker en vidant son whisky d'un seul coup.

— Très drôle, vraiment, Parker tu t'améliores. Mais tu brûles... Directeur général de la holding personnelle d'un des Français les plus riches. François Renard, l'empereur des supermarchés et du luxe.

Parker écarquilla les yeux comme si la reine d'Angleterre venait d'atterrir en parachute dans son verre.

— Quelle chance... Mais ton nabab, tu dis qu'il est Français ? Il aurait un rapport avec l'amie de Pénélope ?

— Plus qu'un rapport. C'est sa femme, laissa tomber Jonathan.

Il lui expliqua alors les détails de l'opération. Le milliardaire cherchait de toute urgence un directeur pour sa société personnelle, assise sur un trésor de guerre de plusieurs milliards d'euros. Il ne trouvait pas de candidat idéal dans *l'establishment* hexagonal. Autodidacte lui-même, il avait eu l'idée d'organiser un concours assez spécial ouvert aux gérants de fonds. Le but du jeu était simple : gagner le plus gros *bonus* en fin d'année. Et l'heureux gagnant décrochait le contrat.

— Et vous êtes combien à participer ?

— On est deux en finale. L'autre est aussi banquier.

— Tu l'as déjà vu ? Tu sais à quoi il ressemble ?

— Pas du tout. Mais je sais qu'il couche avec elles.

Parker s'adossa à la banquette en faisant tinter les glaçons dans son verre plein.

— Eh bien, tu n'as qu'à te retirer du jeu.

— Impossible, reprit Hearst dont le visage avait repris la fixité d'une statue de cire. Ils me tiennent par les couilles.

— Comment ça ?

— D'un côté, je suis totalement anonyme. Pénélope et Armelle ne savent rien de moi. Je leur ai donné un faux prénom, on baise toujours à l'hôtel ou chez elles. Elles ont juste le nom de ma banque et un numéro de compte pour vérifier mon bonus en fin d'année.

— Et j'imagine qu'il y a une contrepartie à cet anonymat ?

Hearst finit le fond de sa bière qui avait réchauffé entre-temps et se racla la gorge.

— J'ai signé une lettre en donnant toutes mes infos personnelles. Elles ne l'ont jamais lue, elles l'ont cachetée devant moi.

— Et elle est où, cette lettre ?

— Dans un coffre-fort. Seules Armelle et Pénélope ont la clé. Elles me tiennent par les couilles, je te dis.

— Pas du tout sûr, fit Parker après un silence.

Il fronça le nez et se passa la main dans les cheveux.

— Attends un peu. Je résume pour voir si j'ai bien compris la situation. Tu couches avec deux femmes, dont une qui est aussi une super « chasseuse de tête » pour son mari. Ton concurrent au concours de PDG couche également avec ces deux femmes.

— Jusque-là, tu as tout bon, fit Hearst.

— Je continue. Tu es l'inconnu parfait. Aucune ne sait à quoi tu ressembles ni comment tu t'appelles. Mais elles ont une lettre qui te mouille jusqu'au cou. Alors, qu'est-ce qu'elles pourraient te faire ? Aller voir ta banque et te dénoncer ? Il est où, le hic ?

Hearst avait pâli d'un seul coup. Tout son sang semblait avoir quitté son visage.

— Le hic, comme tu dis, c'est que j'ai piraté le système informatique de ma banque pour investir encore plus de fric.

— Pourquoi ça ?

— Pour gagner plus. Tant que la Bourse montait, je gagnais le jackpot.

— Et quand elle a commencé à baisser, tu as pris peur.

— Pas dans un premier temps. J'ai cru que c'était une simple chute. Alors j'ai investi encore plus d'argent en multipliant des faux comptes.

Dans le pub, les violons entamaient une énième et larmoyante balade irlandaise.

— Et encore plus de fric, ça fait dans les combien ?

— Dans les deux milliards de dollars.

— Putain ! de quoi faire sauter la banque !

— Surtout de quoi me faire sauter la tête si on fouille mon ordinateur.

— Et pourquoi tu serais viré ? Personne n'est au courant.

— Mais tout le monde parle d'un rachat de ma banque par une concurrente. Et quand il y a un rachat, les gars de l'informatique sont les premiers à débarquer. Une vraie meute. En une semaine, ils passent tout au scanner. Pas moyen de se faufiler entre les mailles du filet.

— Bref, tu es très mal, dit Parker.

— Merci du réconfort.

Le chercheur se fit craquer les os du cou comme à chaque fois qu'il réfléchissait avant de prendre une décision importante.

— Je ne vois qu'une chose à faire. Te retirer du jeu.

— Mais je t'ai dit que...

— Tu ne pouvais pas. J'ai bien entendu. En toute logique, tu ne peux pas, c'est vrai. Mais tu as d'autres arguments d'après ce que j'ai cru comprendre. Des avantages qui mettent le cœur des femmes dans tous les sens.

Jonathan ne put s'empêcher d'esquisser un sourire de mâle flatté de voir son savoir-faire reconnu.

— Mon garçon, dit Parker en le fixant dans les yeux, c'est le moment de te servir de tes atouts. Tu dois convaincre une de tes amies de te remettre la lettre.

— Justement, je dois voir Pénélope dans une heure, pour notre séance hebdomadaire de jambes en l'air. Je t'ai déjà dit qu'elle m'appelle « le Che » ?

— Comme Guevara ?

— Comme « le chef », l'interrompt le financier qui n'aimait pas qu'on le compare à quiconque, fût-ce à une icône.

— Eh bien, puisque tu es « le Che », utilise tous les moyens que tu veux mais fais-la grimper au septième ciel.

En prononçant ces mots, Parker vit les yeux de Jonathan briller d'un éclat qu'il lui avait seulement connu lors de leur première rencontre. Un mélange de volonté, de dureté et de méchanceté. Et il poursuivit sans avoir conscience qu'il allumait la mèche d'une bombe à retardement :

— En fait, c'est ta seule chance de survie.

Pénélope McElhoy se regarda une fois encore dans le miroir qui occupait tout un mur de son *penthouse* new-yorkais. Entièrement nue, hormis des hauts

talons rouges qui lui tendaient les mollets, elle avait encore fière allure pour ses quarante ans. Elle passa sa main sur ses seins lourds, les soupesa avec souplesse et serra du bout des ongles ses mamelons qui répondirent tout de suite à l'appel.

« Pas mal du tout, mes petits, vous tenez bien la rampe », se dit-elle en souriant.

Sa fausse blondeur, entretenue chaque semaine contre 500 dollars, contribuait à faire son succès dans la ville qui ne dort jamais. Et elle vivait au gré de ses plaisirs après avoir épuisé trois maris qui étaient passés à la caisse. Elle était devenue une des reines des nuits libertines de la *Grosse pomme*.

On aurait pu remplir un annuaire avec les surnoms que lui donnaient ses rencontres d'une nuit. Un ancien homme politique national l'appelait avec tendresse :

« Vénus beauté ». Un adolescent devenu milliardaire par la grâce de l'informatique l'avait prénommée « la reine des avaleuses de sabres » pour son talent tout particulier à ne faire qu'une bouchée des hommes les mieux pourvus par la nature. Mais la plupart des donneurs de plaisir la qualifiaient sobrement de « bonne au pieu » avec une pincée de grossièreté qui n'était pas pour lui déplaire.

En se tournant un peu, elle examina de plus près ses hanches. Elles étaient larges, sans aucune trace de cellulite, galbées à souhait.

Ce n'était pas ses amants, dont l'âge baissait d'année en année, qui allaient s'en plaindre. Surtout les plus passionnés dont les mains s'enfonçaient dans sa croupe tout en la pilonnant avec fougue.

À cette pensée, elle frissonna de plaisir et promena sa main droite sur son bas-ventre en contemplant son reflet. Arrivée sur le haut du triangle doré – qui n'était pas non plus « couleur d'origine contrôlée », elle ne faisait pas les choses à moitié –, elle écarta légèrement les cuisses pour laisser passer son index. Elle frotta le doigt quelques secondes, le temps qu'une onde de chaleur s'empare de son corps.

Elle était sur le point de parvenir à un stade supérieur de volupté quand elle arrêta sa séance d'échauffement. « Du calme, ma belle, ce n'est qu'une mise en train pour la suite des événements », s'entendit-elle penser.

Elle enfila alors sa robe achetée pour l'occasion, moulée à souhait, comme elle l'avait imaginée pour cette première fois d'exception. Elle, qui aimait varier les lieux de plaisir, espérait que le « Che » serait à la hauteur de ses espérances. Et vu les performances passées de l'étalon, elle en attendait beaucoup. Quand elle fut prête, elle descendit par l'ascenseur sans rencontrer personne.

En pénétrant dans le parking sombre, elle tressaillit. Car elle entrait dans un monde inconnu où elle n'avait jamais mis les pieds. N'ayant pas de voiture, elle préférait la compagnie de son chauffeur très particulier.

Elle sentit son cœur sursauter dans sa poitrine. Cela faisait longtemps qu'elle n'avait pas connu de telles sensations. Elle s'avança à petits pas mal assurés comme si elle s'aventurait dans un champ de mines. Le bruit de ses talons sur le béton brut résonnait contre les murs. En voyant les luxueux 4 X 4 de ses voisins – « ouf, ils sont déjà chez eux » –, elle commença à se détendre. C'est alors qu'un vrombissement lui parvint aux oreilles. Elle eut juste le temps de se cacher derrière un pilier avant d'entendre la voiture se garer non loin d'elle. Le moteur s'arrêta. Une porte claqua. Elle restait bien droite dans sa robe rouge, appuyée contre le béton chaud de la colonne. Elle perçut des sons étranges. Les turbines du chauffage s'étaient mises en route.

« C'est l'heure du rendez-vous », se dit-elle en avançant le buste pour vérifier que la voie était libre.

Soudain, une main jaillit de derrière elle et pressa son ventre en lui coupant le souffle. Une autre main sur sa bouche l'empêcha de parler. Elle sentit un corps se coller à elle. Un grand corps nerveux et musclé d'où s'échappait une voix grave.

— Bonsoir Pénélope, j'espère que je ne suis pas en retard.

La main quitta sa bouche. Elle put respirer et se détendit peu à peu.

— Salut le Che, miaula-t-elle, consciente de l'effet produit dans le pantalon de son partenaire.

Elle ne tarda pas à sentir une boule compacte se former à la hauteur de ses fesses.

— Je suis à toi.

Sous la pression des mains de l'homme, son ventre commençait à prendre vie.

— Alors, suis-moi... Et tu vas aller plus loin que jamais.

Il la poussa sans retenue et ils parvinrent au local technique dont la porte était entrouverte. Pénélope s'arrêta face à l'obscurité. Mais les mains agrippèrent ses hanches et la forcèrent à pénétrer dans la pénombre.

En un mouvement, elle fut plaquée au mur. En essayant de se retenir, la fine peau de ses paumes s'écorcha au crépi. Les mains du Che descendirent le long de la robe en latex en la comprimant à sa chair. Elle entendit le « zip » de la fermeture Éclair qui remontait et sentit un léger froid sur ses reins. La pénombre décuplait ses sens. Elle ferma les yeux pour mieux s'abandonner au doux danger d'être surprise. Depuis qu'elle l'avait rencontré à « Lili la lionne », le Che l'avait pour ainsi dire envoûtée. Elle, d'ordinaire adepte des plaisirs d'une nuit sans lendemain, avait plongé avec lui dans un autre univers. Elle se moquait bien de ne l'avoir jamais vu en plein jour, cet inconnu. Mais Dieu qu'il la faisait feuler de plaisir en glissant sa langue dans son intimité, comme en ce moment ! Elle avait le plaisir d'être comme dominée... Être une matière de plaisir brut qu'il modelait à sa guise.

Elle aimait ce jeu dont il était le maître. Elle sentait la langue aller et venir dans ses voies secrètes. Elle regorgeait de plaisir et ne voulait qu'une chose, pour que la fête soit parfaite : qu'il lui parle.

— Je vais venir, écarte-toi bien, dit le Che d'une voix rocailleuse.

Obéissant dès qu'il eut commandé, elle tendit au maximum ses fesses malgré le latex qui comprimait ses cuisses. Le membre tendu se fraya un passage dans le sillon et s'engouffra d'un seul coup en elle. L'assaut violent lui arracha un gémissement aigu. Le Che s'enfonça sans précaution jusqu'à la garde en appuyant une main contre sa nuque.

Elle se retint de crier et voulut se mettre plus à l'aise mais il la maintenait contre le mur tout en la pilonnant avec régularité. Elle ahanait de désir et sentait la chaleur de son ventre se propager dans tout son corps. Elle avait rarement atteint un tel degré de plaisir aussi rapidement. Elle était en transe. Il pouvait l'amener très loin. Elle le suivrait sans discuter.

— Je vais te faire découvrir un nouveau jeu.

Elle entendait les claquements du ventre contre ses fesses tandis qu'il lui passa un tissu autour du cou. Il fit un tour complet et s'en empara comme des rênes d'une jument.

— C'est quoi ?

— Un bon moyen de te faire grimper au ciel. C'est simple : je serre un peu, tu jouis plus fort.

La pression du foulard la fit toussoter.

— Va-y mollo, le Che...

Pendant quelques instants, il reprit son pilonnage en règle. Tandis qu'elle le sentait grossir un peu plus en elle, il serra à nouveau le foulard.

Pénélope vit alors une nuée de paillettes danser devant ses yeux. Sa carotide comprimée lui avait projeté une giclée d'excitation jusqu'au cerveau. C'était plus fort qu'un sniff de cocaïne. Tous les pores de sa peau se diluèrent dans un torrent de plaisir. Elle s'empala plus fort contre le pieu qui la traversait de part en part. Son mugissement porta jusqu'au parking.

— Continue, c'est trop bon ! Fais ce que tu veux... Vas-y, encore !

Hearst écarta de quelques degrés ses mains, pour que le foulard se resserre autour du cou. Pénélope haletait. Il se recula de la croupe et relâcha un peu l'étreinte. Le moment était venu de parler.

— Donne-moi la lettre.

— Mais de quelle lettre tu parles ?

— La lettre du recrutement. Tu l'as !

— Pourquoi ?

Il engouffra à nouveau son membre noueux tout au fond du fourreau humide.

— Je veux me retirer du jeu.

Et il serra davantage le foulard accroché à ses mains. Pénélope s'ébroua de plaisir.

— Pas question, tu as commencé à jouer, tu restes, réussit-elle à dire entre deux gémissements.

Elle sentait le foulard accroître son empreinte sur son cou.

— Je n'aime pas les perdants. Et arrête de serrer, tu me fais mal !

— Je ne veux pas tout perdre !

À ces mots, il fut transporté dans la cour de sa maison d'enfance. Il était dans le Kentucky, petit Jonathan Hearst qui étranglait les poulets, garçon de dix ans dont le frère cadet venait de mourir à l'hôpital. De chagrin et de rage, il avait étranglé trois poulets en un après-midi, seul dans la cour.

— Perdant, perdant, perdant ! crachait Pénélope en toussant.

Il tira de toutes ses forces sur le foulard qui se bloquait dans la peau. Pénélope, comprenant brutalement ce qui lui arrivait, agita les bras pour attraper le tissu. Elle tenta d'agripper les gants de Hearst, heurtant le mur devant elle. Mais il était derrière elle, serrait de toutes ses forces. Elle ne sentait déjà plus ses jambes.

Dans un geste désespéré, elle lança le bras en avant pour saisir quelque chose et accrocha l'interrupteur. Dans sa chute, elle se retourna.

La dernière image qu'elle vit en pleine lumière fut le masque en latex noir de Hearst.

Puis elle glissa, inanimée, le long du mur...

Aveuglé par la lumière, Jonathan Hearst s'agenouilla pour reprendre son souffle. Il lâcha le foulard pour sentir le pouls de Pénélope. Il ne battait plus. Il réalisa alors qu'il venait de la tuer.

Ahuri, il s'enfuit dans le parking vide, sans s'occuper du corps affaissé de sa maîtresse.

Armelle Renard descendit du taxi jaune qui la déposait devant sa luxueuse résidence de Park Avenue. Elle tendit un billet de 20 dollars au chauffeur et, sans attendre la monnaie, se dirigea vers l'entrée de l'immeuble.

— Bonsoir George, dit-elle à l'homme qui ouvrit la lourde porte vitrée.

— Bonsoir, madame Renard.

En passant devant la grande silhouette musclée, elle se félicita d'avoir insisté auprès des copropriétaires de l'immeuble – toutes des femmes – pour engager ce gardien. Alors que les autres portiers des résidences de la prestigieuse avenue affichaient la soixantaine bien tassée, George resplendissait de santé virile dans son nouveau costume professionnel.

— Il faut dire que sa peau noire se marie parfaitement à l'uniforme rouge et aux gants blancs, avait remarqué son amie Pénélope, qui ne s'embarrassait pas de politiquement correct.

Considérant avec attention la silhouette qui passait à côté de lui, George lui trouva encore plus de charme que les autres jours. Il aimait les femmes de 40 ans et avait su apprécier leurs hommages appuyés lors de sa très courte carrière de basketteur professionnel. Sa chevelure noire était une invitation à y plonger ses mains. « Comme Ava Gardner », avait pensé George, féru de cinéma. Elle avait des yeux en amande (« presque les mêmes que Lauren Bacall ») et sa bouche lui rappelait celle de Julia Roberts.

Mais il sentait qu'Armelle Renard dégageait autre chose encore. « La grande classe », disait-il simplement à ses collègues portiers. Il n'arrivait pas à mettre le doigt sur ce « petit plus » que n'avaient même pas les stars d'Hollywood. « Cette légèreté, cette envie permanente de jouer... » C'est pourquoi il avait accepté sans aucune condition le poste, très bien payé, qu'elle lui avait proposé.

Comme elle passait devant le comptoir et saluait l'autre employé de la résidence, il laissa son regard glisser sur la parfaite chute de reins moulée dans un petit tailleur crème.

Devant l'ascenseur, Armelle fut prise d'un mauvais pressentiment. S'il était arrivé quelque chose à Pénélope ? Elle l'avait attendue plus d'une heure devant le musée Guggenheim pour un vernissage. Un retard bien étrange car son amie était un modèle de ponctualité.

Lassée de poireauter, Armelle était rentrée chez elle. Car une inauguration sans Pénélope était sans saveur. Comme une bisque de homard sans sel ou un bon caviar sans son carafon de vodka. Celle-ci n'avait pas son pareil pour décortiquer les tenues, repérer les pique-assiettes et défaire les réputations des bourgeois new-yorkais.

Depuis leur première rencontre, il y a cinq ans, elles étaient devenues inséparables. « Les jumelles fausse blonde et vraie brune », se surnommaient-elles. Semblables jusqu'au bout des ongles. Unies jusque dans leurs jeux sexuels où il leur arrivait de partager les mêmes hommes. Aussi joueuses l'une que l'autre, elles croquaient dans les hommes de la Grosse pomme avec avidité. Jamais rassasiées.

— La seule différence entre nous, lui avait dit Armelle, c'est que toi, tu peux vivre au grand jour ta sexualité débridée. Moi, je dois garder le secret. Sinon, je suis perdue.

Arrivée à son appartement, son appréhension ne l'avait pas quittée. Elle sortit son portable et actionna le rappel automatique. Elle se préparait à laisser un cinquième message quand elle entendit une voix masculine.

— Je suis bien sur le portable de Pénélope McElhoy ?, dit Armelle, décontenancée.

— Qui êtes-vous ?

— Une amie de Pénélope. J'aimerais lui parler.

— C'est impossible.

— Pourquoi donc ?

Armelle avait retrouvé son ton de présidente de société, habituée à être écoutée et obéie. Une voix ferme et claire qui n'admet pas la discussion.

— Parce qu'elle est morte.

Sonnée par l'information, elle se ressaisit pourtant quelques secondes plus tard et demanda des précisions.

— Je ne peux pas vous répondre, madame, finit par dire le fonctionnaire de police, saoulé de questions.

Il consentit à avouer qu'un habitant de l'immeuble avait vu de la lumière dans le local technique du parking et découvert le corps de Pénélope. Puis il prit l'identité d'Armelle, ses noms et prénoms afin de l'interroger.

Dans son vaste loft éclairé par une seule applique orangée, la Française se servit une vodka et s'assit dans un fauteuil face à la baie vitrée qui surplombait Central Park. Elle promena son regard sur les buildings alentour, errant entre les lumières des appartements et les publicités lumineuses.

Elle pensait à Pénélope. Morte dans son parking. N'ayant pas de voiture, elle n'avait aucune raison de s'y rendre. « Ou alors pour y rencontrer quelqu'un, réfléchit Armelle à haute voix. Un rendez-vous sexuel... »

En creusant davantage sa mémoire, elle se souvint que son amie devait rencontrer quelqu'un ce soir-là. Et qu'elle était excitée comme une adolescente.

Armelle eut un frisson dans le dos. Le jeu sexuel avait mal tourné. C'est ça ! Ils étaient allés trop loin et Pénélope en était morte. Elle en était quasi certaine.

Elle prit peur. Ses derniers rendez-vous avec les deux jeunes hommes s'étaient bien passés. Les candidats avaient été très performants dans le noir. Mais de penser que l'un d'eux était peut-être un assassin, lui plongea une épée glacée dans le corps.

Alors, elle pleura longtemps, en poussant de petits cris enfantins. Et elle s'endormit d'épuisement, ses deux bras serrant ses jambes, comme une enfant apeurée...

Elle fut réveillée par le froid et alla enfiler un pull. Sa respiration et ses reniflements étaient les seuls bruits de l'appartement. Elle saisit à nouveau son portable. La minuscule horloge affichait 22 heures. Malgré le décalage avec Paris, elle ressentait un besoin viscéral d'appeler son mari.

— Allô ? fit une voix fatiguée.

— François ? C'est Armelle. Pénélope est morte...

François Renard se redressa tout à fait dans son lit à baldaquin, prit ses lunettes sur la table de nuit et consulta l'heure sur la pendule 18^e siècle. Quatre heures du matin. Il avait dû dormir deux heures depuis la fin du dîner un peu trop arrosé avec un conseiller de l'ambassade suédoise.

— Bon Dieu ! mais qu'est-ce qui se passe ?

Elle lui donna le peu d'éléments qu'elle avait pu obtenir. Son mari prit un cachet d'aspirine et lâcha un long soupir.

— Ça doit être un de ses amants qui l'a tuée...

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que c'est logique. Elle est connue... enfin, elle était connue comme une des jet-setteuses les plus délurées de New York. Je ne vais pas te faire un dessin.

— Et pourquoi ce ne serait pas un règlement de comptes ? Un des candidats de notre recrutement qui voudrait se venger ?

Le patron prit une inspiration en allumant la télé sur la chaîne financière. Il se leva et fit quelques pas dans la chambre richement décorée. Il n'était pas question que sa femme cède à la panique. Sa société personnelle avait perdu beaucoup d'argent depuis le début de la crise financière. Il avait un besoin urgentissime d'un PDG qui sache jouer en dehors des limites. Seul ce concours pourrait le lui fournir. Il prit un ton caressant :

— Et toi, comment vas-tu ?

Elle réprima un sanglot :

— J'ai peur, François ! je suis morte de peur...

Elle reprit une longue inspiration. Elle ne devait surtout pas lui parler du jeu sexuel. Il en allait de sa vie. Elle avait gravé dans son esprit la règle, l'unique règle qu'il avait fixée pour leur mariage, trois ans auparavant. Elle ne devait jamais lui être infidèle. Sinon... Ce serait le divorce. Mais quel divorce ! Les ex-femmes de François Renard n'avaient jamais retrouvé de travail. Plus d'amies, plus de connaissances : il avait fait le ménage autour d'elles. Elles avaient quitté la France. Une déchéance bien pire que la mort, pour ces grandes bourgeoises.

Elle enchaîna :

— Je crois vraiment que c'est un de nos candidats PDG. Il a vu la descente infernale de la Bourse et il a perdu la tête. Tu te rends compte. Pénélope est morte aujourd'hui. Demain, ça peut être moi.

— Armelle, ma chérie, calme-toi. C'est peut-être un accident. Tu connaissais Pénélope bien mieux que moi. Paix à son âme, mais quand même, elle couchait à gauche et à droite.

— Mais j'ai peur ! j'ai envie d'arrêter...

Avec beaucoup d'effort, il réussit à s'empêcher de crier.

— Non. On ne peut pas arrêter. Il faut recruter quelqu'un, le plus vite possible. Je prends l'eau en ce moment. C'est vital pour ma société.

— Mais François...

— Armelle, je t'en prie... La situation est très difficile. Prends sur toi. Pénélope était ce qu'elle était. Toi, tu es une femme honnête, tu m'es fidèle.

Et comme il entendait une respiration haletante de l'autre côté du téléphone, il poursuivit d'un ton plus grave :

— Tu sais ce qui se passerait si tu me trompais ? Alors, termine ta mission de recrutement. Et quand les policiers t'interrogeront, tu te tais. Ne leur dis rien de notre concours.

Puis il raccrocha.

Armelle se servit un autre whisky rempli de glace et alla se faire couler un bain.

Elle mit de longues minutes à retrouver son calme, gorgée après gorgée.

Elle était coincée.

Elle ne devait rien dire du concours de recrutement aux policiers. Et surtout, elle ne devait dire à personne qu'elle avait couché avec deux hommes, rompant ainsi son serment de mariage. Sinon, c'était la chute irrémédiable.

En effleurant l'eau chaude et mousseuse de sa baignoire, elle eut un mouvement de recul comme si sa peau était à vif. Puis elle s'allongea entièrement dans le liquide douceâtre sans en goûter ses bienfaits. Car elle comprit qu'elle était seule et qu'elle ne devait faire confiance à personne. Elle n'avait que quelques jours pour trouver qui avait tué son amie.

CHAPITRE II



Le capitaine de police Aimé Brichot se débattait avec son traitement de texte depuis une bonne vingtaine de minutes. Le rapport de cette séquestration dans une ferme du sud-ouest aurait dû être achevé depuis longtemps, sans cette foutue mise en page aux normes exigées par circulaire ministérielle. Quand repartirait-il sur le terrain ? Cela faisait quatre jours qu'il tapait sur son clavier et piétinait dans cette pièce.

« C'est pas le boulot du bureau des Affaires recommandées d'écluser ce tas de paperasse ! », fulminait-il en lorgnant sur les cinq bons centimètres de papier à côté de son ordinateur, quand la porte s'ouvrit avec une lenteur exaspérante.

Il leva les yeux sur le visiteur et vit avec plaisir le commandant Boris Corentin pénétrer dans la pièce. Son ami et néanmoins collègue avait beau constituer la « flèche » de leur binôme...

— Eh bien, ce matin, monsieur la flèche est tombé à côté de l'arc ! lança-t-il d'un ton goguenard en voyant les cheveux frisés en bataille qui surmontaient le crâne de son ami.

Corentin leva la main en guise d'apaisement :

— Ne m'agresse pas comme ça dès le matin, Mémé. Tu sais que je suis une petite nature. Offre-moi deux cafés bien noirs et je répondrai à toutes tes questions. Promis, juré.

Aimé Brichot, soulagé de s'extraire des tâches administratives et curieux de l'histoire à venir, frotta sa moustache et repoussa son fauteuil avec énergie.

— Allons-y, avant que l'ennui ne me tue. Toi, c'est plutôt l'action qui ne te réussit pas. Tu vieillis, mon vieux ! Si je puis dire...

Et il lui balança un uppercut dans les abdominaux. Mauvaise idée car ses phalanges s'aperçurent que le ventre plat du « vieux » avait plutôt bien résisté à l'usure du temps.

Ils patientèrent devant la machine à café, piétinant derrière les éternels piliers qui venaient, toutes les demi-heures, prendre un jus et piocher les derniers potins du 36, quai des Orfèvres. Munis chacun de deux cafés, ils jugèrent préférable de se replier vers leur antre.

— Tu t'y connais en rêves ? demanda abruptement Boris Corentin.

— Pas tellement, non. Tu sais, moi, quand Jeannette veut me raconter ses rêves, le matin au petit déjeuner, je ferme le rideau. Mais pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que j'en ai fait un bizarre, la nuit dernière.

Le commandant but une gorgée de l'infâme breuvage qu'on avait l'audace d'appeler café et surtout l'indécence de vendre.

— Autant que je te raconte la soirée puisque c'est ce que tu veux écouter, reprit-il après une grimace.

— Je suis tout ouïe. Tu ne devais pas aller dîner avec une jeune femme ? Une sorte de jeu ?

— Oui, j'avais perdu un pari stupide... Et le gage était de dîner avec une inconnue, copine d'une de mes ex...

— Qui s'est révélée être une affreuse sorcière, ajouta Aimé Brichot, en piochant dans un paquet de gâteaux pour accompagner son deuxième café.

— Au contraire. C'était une jolie petite « louloute » de 24 ans, 50 kg toute mouillée, des yeux de gazelle et une bouche pulpeuse... Mais très timide avec les hommes.

— Ne me dis pas que ton ex...

— ... voulait que je fasse connaître sa première extase à sa copine. Exactement. C'est ce que j'ai cru comprendre dès l'apéritif.

— Plutôt flatteur et amical de la part d'une ancienne compagne.

La conversation rappela à Aimé Brichot sa première expérience sexuelle. C'était en juin, elle avait 17 ans et lui 14 ans. Ce fut le cadeau d'adieu de sa jeune voisine qui déménagea une semaine plus tard.

— Disons que je n'étais pas tout à fait à mon aise, poursuivit Boris Corentin. Alors, j'ai commandé une bouteille de blanc fruité, histoire de la mettre en confiance et on a parlé. Je ne te fais pas de dessin mais on s'est retrouvé chez moi.

Aimé Brichot le fixa quelques instants. Il remarqua une certaine gaucherie dans l'attitude de son ami. Lui, d'ordinaire si tranquille pour évoquer ses conquêtes -multiples et fougueuses -, lui apparut aussi emprunté qu'un adolescent devant un bordel.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu m'as l'air troublé. Mais... tu rougis, ma parole !

Depuis plus de quinze ans que leur duo fonctionnait, il n'avait jamais vu

s'empourprer Boris Corentin, commandant du bureau des Affaires recommandées, l'as des as du 36 quai des orfèvres. Piquer un fard était plutôt sa spécialité à lui, en principe... Et pourtant, ils en avaient fait, des voyages, des planques et des séjours à l'hôtel ensemble, encaissé des coups durs et réconforté des cœurs tendres.

— C'est juste que c'était une belle nuit, voilà tout, éluda sa flèche en passant une main dans ses cheveux. Et puis il y a ce rêve. Vraiment bizarre. Tu te rappelles *Tony Adams*[\[3\]](#), l'agent du FBI que j'avais rencontré à Washington ?

— Ce n'est pas celle qui t'avait dragué... Et qui avait aussi dragué Géraldine, non ?

— Tu as une excellente mémoire, mon Mémé !

— J'ai été à bonne école. Avec toi, il faut suivre le rythme.

Boris Corentin pointa un doigt vers le haut du crâne de son collègue.

— C'est pour t'éviter l'Alzheimer précoce. Bref, ça n'a ni queue ni tête mais j'ai rêvé de Tony Adams. Dans une situation très particulière, je te passe les détails...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'un grincement leur fit tourner la tête. Le visage de Charlie Badolini, leur supérieur direct, s'encadra dans la porte.

— Je vous souhaite bien le bonjour messieurs ! dit-il de son habituel ton sec.

Passé l'étonnement de cette visite – le commissionnaire divisionnaire ne venait quasiment jamais les voir –, Boris Corentin lança :

— Faites attention, patron, le sport n'est pas bon pour votre santé.

— Vous le direz à ma femme. Sa nouvelle lubie, c'est de me faire marcher 30 minutes par jour. Alors, je m'entraîne dans les couloirs du Quai des Orfèvres. Bon, en attendant, venez dans mon bureau. J'ai à vous parler.

Et il tourna les talonnettes en claquant la porte. Les deux policiers se regardèrent en levant les sourcils, signe, chez eux, d'une perplexité amusée. Le commandant brisa le silence.

— Allez, Mémé, on y va. Et que ça saute, pour citer notre saint patron marcheur.

Lorsqu'ils entrèrent dans le bureau de Charlie Badolini, Aimé Briclot eut une pensée amicale pour la femme du commissaire. Si la maison était aussi enfumée que la tanière du patron, pas étonnant qu'elle veuille le mettre au régime sport. Mais l'efficacité resterait à prouver, songea-t-il en le voyant allumer une Job Spéciale sans filtre brune avec le mégot de la précédente.

Dès qu'ils furent assis, le patron, resté debout, appuya ses mains sur son bureau Empire.

— Je viens de recevoir un coup de fil du ministère de l'Intérieur. Il s'agit

d'une requête un peu spéciale, je ne vous le cache pas.

— Intéressante, j'espère, grommela derrière sa moustache Aimé Brichot, qui en avait vu d'autres en quinze ans de maison.

— À vrai dire, j'hésitais à vous envoyer là-bas. Mais comme vous m'avez été recommandé par la responsable de l'enquête... fit-il en regardant Boris Corentin.

— Vous pourriez préciser, là, patron ? Je ne comprends rien du tout.

Charlie Badolini s'enfonça dans son fauteuil, style Empire lui aussi, et ouvrit le dossier posé sur son sous-main, une cigarette éteinte entre les doigts.

— Voici les faits. Une femme a été retrouvée morte dans un parking, à New York. Une de ses amies, une Française, craint pour sa vie.

— Je comprends mieux pourquoi vous hésitez à nous envoyer là-bas, lança Aimé Brichot. L'affaire ne nous concerne pas.

— Si je vous dis que la victime portait une robe de latex rouge et qu'elle a vraisemblablement été assassinée, ça devrait vous intéresser davantage. Et si j'ajoute que le mari de son amie, qui a appelé la place Beauvau, est François Renard, un des plus riches patrons français, ça devrait vous passionner.

— D'accord, patron, il suffisait de le dire, marmonna Aimé Brichot en s'enfonçant dans son fauteuil. C'est vrai qu'on n'a pas de séance sadomasochiste tous les jours au petit déjeuner.

Le commissaire se tourna vers Boris Corentin.

— Et si j'ajoute que la personne du FBI en charge de l'enquête exige de travailler avec vous, alors je crois que vous allez vous envoler pour New York.

— Tony Adams ? s'écria Boris Corentin.

— Parfaitement. Vu le mail qu'elle a adressé à notre ministre de tutelle, vous lui avez laissé un souvenir mémorable.

Les deux policiers échangèrent un regard et sourirent devant le comique de l'histoire.

— Ravi que la situation vous amuse, messieurs. Vous êtes attendu à New York dans la journée.

Sur un signe de la main, le binôme se leva de concert.

— Ah, un détail supplémentaire. C'est François Renard qui nous demande de s'occuper de sa femme. En toute discrétion.

— Ce qui veut dire aucune surveillance 24 h sur 24 ni d'interrogatoire trop serré, résuma Boris Corentin. On essaiera d'être aussi passe-partout que le papier peint de votre bureau.

— Qu'est-ce qu'il a mon papier peint ? fit Charlie Badolini.

Boris Corentin s'approcha du mur jaunâtre.

— Il a dû respirer un bon wagon de tabac à vos côtés.

Le commissaire divisionnaire l'observa d'un air consterné.

— Je vous prévienne, si vous n'avez pas rejoint votre bureau d'ici cinq minutes, c'est mademoiselle Hébert que j'envoie aux Etats-Unis. Sur ce, bonne journée, messieurs.

Les deux hommes laissèrent leur supérieur pensif à côté du mur en emportant sur leurs vêtements l'odeur de la cigarette froide.

Dès qu'ils furent dans le couloir, Aimé Brichot balança une grande tape dans le dos de son supérieur.

— Je me rappelle ce que c'est, ton rêve d'hier soir : un rêve *prémonitoire* !

— Et moi qui pensais que la journée commençait d'une drôle de façon, je suis servi.

Ils affichaient un large sourire quand ils entrèrent dans leur bureau. À côté de la fenêtre, Géraldine Hébert était en train de discuter d'une affaire en cours avec l'autre binôme composé du capitaine Jean-Paul Rabert et du jeune lieutenant Philippe Tardet. Après avoir salué ses collègues, Boris Corentin regarda la stagiaire :

— Petit bonhomme, nous partons en voyage aujourd'hui, Mémé et moi. Je l'amène faire un tour à New York, histoire qu'il voie autre chose que le Kremlin-Bicêtre.

— Rhô, il y en a qui ont de la veine, Grand chef ! Pendant ce temps-là, on se tape une affaire de partouzeurs qui ont poussé trop loin leur amour du prochain. Et pour quelle raison, un tel traitement de faveur ?

Boris Corentin lui donna alors les maigres informations qu'ils avaient pu récolter auprès de Charlie Badolini.

— Notre ami a oublié d'ajouter que la responsable de l'enquête a exigé sa présence comme conseiller spécial, dit Aimé Brichot qui grignotait un petit-beurre offert par Jean-Paul Rabert. Il paraît que vous la connaissez bien...

— Tony Adams ?

— Elle vous a fait de l'effet, la demoiselle, on dirait ! Vous venez d'avoir la même réaction que Boris...

Amusée par le petit jeu de son aîné, Géraldine vint le serrer dans ses bras de manière trop théâtrale pour être honnête. Mais cette embrassade montrait tout l'attachement qu'elle éprouvait pour lui. Après des débuts difficiles entre la jeune panthère et le matou madré, elle appréciait beaucoup Aimé Brichot désormais. Et elle ne manquait pas une occasion de le lui faire savoir.

— Elle avait décidé de faire coup double en nous draguant, le grand chef et moi, dit-elle en se rappelant combien elle avait été sensible aux charmes de l'agent spécial du FBI.

Elle songea aussi que seule la pensée de Liselotte, sa compagne Scandinave, l'avait tirée des bras ensorceleurs de la sirène américaine...

— Bon, quand vous en aurez terminé avec les souvenirs, on pourrait peut-être bosser, lança Boris Corentin, occupé à consulter ses mails. Pour ta gouverne, Mémé, on part dans trois heures.

— Et nous, on file interroger nos partouzeurs, ajouta Jean-Paul Rabert, qui venait de s'engouffrer une plaquette de chocolat en trois claquements de mâchoires.

Il enfila son manteau qui mettait en valeur son physique de Bibendum et quitta le bureau, suivi comme son ombre par Philippe Tardet. Géraldine se leva à son tour, prit son imperméable et aplatit un gros baiser sonore sur la joue de Boris Corentin. Arrivée près d'Aimé Brichot, elle lui glissa à l'oreille assez fort pour être entendue :

— Je compte sur vous, Mémé. Veillez sur notre bourreau des cœurs. Mon petit doigt me dit qu'il sera plus sensible aux charmes du FBI que la dernière fois...

Le commandant Corentin la regarda sortir, un léger sourire sur le visage. Il lui tardait maintenant de partir pour New York et de revoir Tony Adams.

CHAPITRE III



Zacharias Daoud sortit du fast-food en mordant dans son *donut* à pleines dents. Il regarda la fumée qui s'échappait des plaques d'égout au milieu de la rue et accéléra l'allure. Il faisait frais et il avait encore du chemin à faire pour

atteindre son bureau. À côté de lui, pressées et filiformes, des silhouettes grises et noires semblaient se diriger vers un objectif qu'elles étaient certaines d'atteindre quels que soient les obstacles à franchir. Encore une belle cohorte d'hommes d'affaires dynamiques, levés à quatre heures du matin et qui avaient sué sur un appareil de musculation avant d'aller affronter le monde.

Rien de tel pour Zacharias Daoud qui tenait à conserver « un teint de pêche et une allure d'athlète », comme il le disait à ses collègues businessmen. Toujours prêt à boire un verre ou à profiter d'un bon plat, le jeune homme de 25 ans avait conservé son râble acquis à l'université. D'une taille moyenne, il ne détonnait pas parmi une foule urbaine. Mais considéré de plus près, son corps formait un bloc compact et son cou de lutteur lui aurait valu, sur un autre continent, une solide réputation de talonneur de rugby.

Hormis les périodes post-fêtes, où il devait éliminer les excès des bons repas, il s'en tenait donc au strict minimum de marche nécessaire : métro-appartement et métro-boulot. Pour le reste, il laissait au stress le soin de brûler les mauvaises graisses et les toxines.

Levé à cinq heures, c'est en finissant son deuxième donut accompagné d'une rasade de café qu'il pénétra dans l'immeuble où il travaillait. Seule une lampe était allumée à la réception. Les gardiens de jour n'étaient pas encore arrivés mais Zacharias Daoud bénéficiait, comme plusieurs hauts responsables, des clés pour entrer et sortir quand il le désirait.

Dans son travail, il fallait être disponible 24h sur 24... Gérer un fonds, c'était suivre les cours de Bourse sur tous les continents, écouter les tendances et essayer d'avoir les informations sensibles au bon moment.

« Je suis toujours sur la brèche », répétait-il à ses parents – surtout sa mère – qui le plaînaient à propos de sa mauvaise mine et de ses cernes profonds. S'ils savaient ce qu'il ressentait depuis qu'il s'était engagé dans ce concours de PDG, ils auraient été horrifiés. Il avait engagé tout son argent personnel dans le fonds qu'il gérait. Et quand la Bourse avait commencé à dévisser, il avait emprunté des sommes pharaoniques – à son niveau – à ses amis banquiers, dont les taux d'intérêt frisaient l'usure.

— Tu es sûr que tu veux 50 millions de dollars ? lui avait demandé un ami écossais.

— J'en ai besoin. C'est quand la Bourse baisse qu'il faut acheter. Je dois investir.

— C'est un gros risque que tu prends, lui répéta un autre de ses amis, joueur de poker.

— Bien moins que toi. Je connais l'argent et je sens que ça va remonter, lui dit-il en empochant le chèque de 30 millions de dollars.

Qu'avait fait l'autre candidat ? Il n'y pensait pas, au début du concours. Maintenant qu'il y avait la crise financière cette idée l'obsédait. Comment s'en tirait-il ? Est-ce qu'il buvait la tasse, lui aussi ? Et si la Bourse chutait

encore aujourd'hui ? Ce serait la fin du monde.

— Non ! s'exclama-t-il en se regardant dans le miroir de l'ascenseur. Il avait l'air déprimé. Pour se donner l'énergie d'un boxeur montant sur le ring, il se frotta les yeux et passa une main sur le haut de son front, là où ses cheveux frisés faisaient une houpette. De l'autre main, il essaya d'apaiser la tension naissante dans son cou en se massant la nuque. Il remonta ensuite les doigts à rebrousse-poil dans ses cheveux et en tira une profonde satisfaction. C'était un nouveau jour. Il allait repartir au combat. Il était prêt.

— Je suis un gagnant, je vais tous les manger, à nous la France mister Renard, lança-t-il à son reflet.

Il se dirigeait d'un pas décidé vers son bureau quand il vit un trait de lumière sous la porte. Il entra en silence et aperçut sa secrétaire qui ramassait les papiers qui avaient manifestement volé depuis son bureau.

Il contempla quelques instants la silhouette baissée, coulant des yeux curieux sur ses deux fesses pleines qui tendaient le tissu de sa jupe fendue. En abaissant son regard le long des jambes, il crut distinguer des bas à résille noirs qui gagnaient les mollets musclés. Et ces hauts talons violets qu'elle portait durant les demi-saisons constituaient la touche finale d'un spectacle qui lui causait un début d'excitation. Mais ce n'était pas le moment de songer à la bagatelle.

Il toussota et marcha vers elle. Comme par hasard, c'est lorsqu'il arriva à moins d'un pas qu'elle se releva et se retourna. À son mouvement, il reconnut toutes les subtilités du parfum qu'elle portait. Un mélange de muguet et d'iris.

— Bonjour Zacharias. J'étais réveillée et en écoutant les prévisions économiques du jour à la radio, je me suis dit qu'il valait mieux être là tôt ce matin.

— Vous avez bien fait Sonia, dit-il en jetant un coup d'œil sur son chemisier qui contenait à grand-peine une poitrine opulente. Vous voyez, je suis aussi tombé du lit. Bon, mettons-nous au travail.

Et il marmonna un bout de phrase indistinct. Sonia, qui pratiquait son patron depuis deux ans, comprit qu'il demandait un autre café.

Il s'installa alors dans le large fauteuil de cuir présidentiel en se tournant vers la baie vitrée qui surplombait la ville. L'aube pointait et les lumières des bureaux gagnaient des étages supérieurs des buildings new-yorkais. Scotché devant son ordinateur, il passa une demi-heure à décortiquer les prévisions des économistes. Son cerveau enregistrerait les informations, les analyses et les commentaires. Mais son esprit revenait sans arrêt au corps de la femme qu'il venait de quitter. Comme une liane glissante, il pouvait encore sentir Daphné se couler entre ses cuisses, presser ses fesses de ses mains fermes et aspirer de sa bouche avide son suc animal. Elle était la meilleure quand il fallait redonner vie à son membre repu après un premier round échevelé.

Daphné Katsoulis... Le nom qu'il ne fallait prononcer qu'avec

modération en présence de ses parents. Immigrés depuis le milieu des années 70, quand avait commencé la guerre du Liban, ils voyaient d'un mauvais œil la mésalliance de leur aîné, leur seul fils, avec « l'étrangère ».

Mais celui-ci n'en avait cure. Aaron, son meilleur ami, un juif orthodoxe, affirmait même qu'il avait fait de la rébellion systématique contre ses parents une forme de religion.

— À 15 ans, la crise d'adolescence est normale. Mais à 25 ans, tu fais une crise d'*adulthood*. Tu devrais en parler, lui avait-il dit en lui conseillant d'aller voir un rabbin.

De fait, Zacharias Daoud s'était rebellé une première fois après ses études de finances à Harvard quand il avait choisi d'entrer dans une banque plutôt que de reprendre la chaîne de restauration libanaise familiale, une jolie PME. Soupçons paternels et pleurs de sa mère.

Il était aussi rebelle en amour. Il avait toujours choisi ses petites amies en dehors de la « communauté ». Et Daphné n'était que la perle de cette collection bien fournie.

Talentueuse reporter de guerre au New York Times, elle avait obtenu le *prix Pulitzer* pour une série d'articles sur les prisons en République dominicaine. Dopée par l'adrénaline des combats comme Zacharias l'était par la réussite, elle avait trouvé en lui le partenaire idéal. D'autant plus parfait qu'ils partageaient tous les deux la même conception du couple. Sans exclusivité. Libre de toute attache. Ce qui valait aux deux « fiancés » de vivre séparément et de se raconter leurs aventures réciproques.

Le souvenir de cette nuit avec Daphné ravivait dans le bas-ventre de Zacharias un désir qui ne demandait qu'à enfler. Il l'avait possédée quatre fois en une nuit, dans toutes les pièces de l'appartement, cette tigresse.

Il superposa à l'image de Daphné sortant de la douche nue, ventre plat et les seins fermes aux pointes érigées, le parfum de Sonia qui flottait encore dans l'air. Aussitôt, les mains d'Armelle Renard sur son membre lorsqu'elle le portait à sa superbe bouche lui apparurent dans un flash.

Toutes ces visions prenaient forme devant lui. Il avait envie de plonger la main dans son pantalon pour soulager son érection galopante mais il décida qu'il s'offrirait un moment de détente dans une heure, avant la longue et éprouvante journée qui s'annonçait. Sonia venait de lui apporter son café quand il entendit une sonnerie, non loin de lui. Ce n'était pas son téléphone personnel. Le bruit venait du bureau. Où avait-il pu le mettre ? Il ouvrit un tiroir et y retrouva le mobile réservé à deux interlocutrices.

— Bonjour, c'est Armelle. Tu es occupé ?

— Non, ça va. Je viens d'arriver au bureau.

La voix de Zacharias Daoud, à peine audible dans la vie quotidienne, était devenue un souffle au téléphone.

— Tu es bien matinale aujourd’hui.

— Je sors d’une longue nuit.

Armelle avait cru tomber dans un puits sans fond. À son réveil, sa peur de la veille s’était engourdie, faisant place à un malaise, un brouillard enveloppant tous ses gestes. Elle regarda les gratte-ciels dont les têtes cognaient la brume matinale. « Le ciel était d’un incroyable grisâtre, comme si les nuages avaient été dessinés au rayon gras. » Ces mots lui étaient venus tout seul à l’esprit. C’étaient ceux d’un poète ture, un certain Dundar Gouze... Un amant dont Pénélope avait aimé autant l’incroyable érudition que les doutes qu’il cultivait en permanence sur son évident talent d’écrivain.

Pénélope... Maintenant sa « sœur jumelle » n’était plus là pour la faire rire le matin. Se pelotonnant dans sa couette, elle sentit au plus profond d’elle qu’elle devait appeler Zacharias Daoud pour l’interroger sur le meurtre du parking. Pour écouter sa réaction, percevoir sa gêne, déceler un indice... Découvrir s’il était l’assassin de Pénélope.

Mais elle voulait aussi lui téléphoner, devait-elle reconnaître, pour rompre son réveil solitaire à New York. C’était devenu un jeu entre eux.

Une nuit, elle l’avait appelé. De fil en aiguille, ils en étaient arrivés à parler de sexe. Et il lui avait proposé de se caresser. Ce qu’elle avait fait en se faisant prier. Mais elle n’avait pas regretté d’avoir franchi ce nouveau pas. Car elle avait pris un plaisir particulier à obéir à cette voix qui lui commandait, au creux de son oreille, les gestes du plaisir.

Depuis, elle recherchait ces conversations intimes. Sauf qu’aujourd’hui, elle allait devoir forcer sa nature et faire semblant.

Ses lèvres effleurèrent le portable. Elle fit du mieux possible pour que sa voix de miel traverse les ondes vers Zacharias.

— J’ai pensé à toi en me levant ce matin. J’ai d’abord pris une douche bouillante puis je me suis essuyée. J’ai commencé par la nuque, à cet endroit sous l’oreille que tu aimes mordiller. Puis j’ai à peine touché le bout de mes seins. Ils sont si sensibles, tu le sais, fit-elle en traînant la fin de sa phrase.

— Et après ?

Zacharias respirait plus fort.

— Je suis descendue entre mes cuisses. J’ai bien pris le temps de me sécher, en appuyant doucement sur mon bouton, là où tu mets le bout pointu de ta langue.

Il sentit une grosse boule de chaleur se former dans son bas-ventre.

— Après, je me suis enveloppée dans ma serviette éponge et je suis allée me préparer des toasts. Devine ce que je porte maintenant... demanda-t-elle comme à chacune de leurs conversations intimes.

— Ta robe noire en coton ?

— Voyons, il est encore trop tôt pour être déjà habillée... Je viens juste de

me lever... Non... Réfléchis un peu...

Elle sentait qu'il franchissait les premiers stades de l'excitation à sa respiration saccadée de l'autre côté de la ligne. Ce n'était pas encore le moment de lui parler du parking.

Le jeune financier recula son fauteuil et s'installa plus à son aise, fesses appuyées au bord du siège et braguette ouverte. Son index appuya sur un bouton qui commanda la fermeture partielle des stores recouvrant les vitres de son bureau. C'était parfait. Personne ne pouvait le voir depuis le couloir. Derrière lui, les autres immeubles les plus proches étaient à une cinquantaine de mètres. Il aurait fallu des jumelles puissantes pour le surprendre nu. Quoique... Ce côté exhibitionniste ajoutait un piment à son plaisir. Quant au bureau de sa secrétaire...

Armelle baissa d'un ton sa voix de fumeuse repentie.

— Je porte une culotte de dentelle bleue... Elle me serre terriblement... Je commence à avoir très chaud... Ecoute bien, je vais faire glisser ma culotte le long de mes jambes.

En collant son oreille sur le portable, Zacharias entendit le frottement du tissu contre la chair de sa maîtresse. Il poussa un petit gémissement et ferma les yeux pour mieux se représenter la scène. Il voyait le triangle sombre et bien rasé d'Armelle. Il pouvait déjà sentir son odeur intime, poivrée et marine.

Sa verge enflait contre la toile du pantalon.

— Et moi, qu'est-ce que je fais ? Raconte-moi.

— Tu es dans ton fauteuil et tu ouvres ta braguette. Tu sors ta verge...

Dirigeant sa main vers son pantalon, il lui obéit à l'œil et au doigt.

— Oh, comme elle est énorme, ta queue. Elle est si large et veineuse que tu enroules ta main autour et que tu presses un peu... Tu me la tends, vers mes lèvres, mes lèvres qui s'ouvrent et sont humides... Tu veux que je te prenne dans ma bouche.

— Oui. Tout de suite.

— Non, pas encore... Mais c'est si bon de t'entendre grogner. Je commence déjà à mouiller. Attends encore un peu, je vais m'allonger sur mon lit pour être plus à l'aise. Je te mets en attente.

En quelques pas, Armelle rejoignit son lit. Elle s'allongea et se caressa entre les jambes. Elle était très moite. « Je dois lui parler du parking, de la Bourse », pensa-t-elle en titillant son bouton rosé. Mais face à la montée du désir impérieux, sa résolution initiale s'éloigna dans les méandres de son cerveau. Et elle continua de se procurer du plaisir.

Pendant ce temps, Zacharias Daoud s'était redressé sur son fauteuil, toujours la verge érigée à l'air libre. Après quelques secondes de réflexion, il pressa une touche sur son bureau.

— Sonia, vous pouvez venir ? J'aimerais partager une conversation intime

avec vous.

Il ferma alors les stores des vitres qui donnaient sur le couloir. Seule une lampe sur le bureau éclairait la pièce.

Sonia fit son entrée quelques instants plus tard. Toujours chaussée de ses escarpins violets, elle avait déboutonné le haut de son chemisier, révélant le haut de sa poitrine tendue dans un soutien-gorge de dentelle. Ses cheveux étaient défaits. Sa jupe fendue laissait voir les bas résille qui contenaient une chair palpitante. Zacharias Daoud se leva de son siège et s'approcha d'elle.

— Monsieur est-il satisfait ?

— Tout à fait Sonia, répondit-il en passant sa main dans les boucles brunes.

Elle renversa la tête en arrière en lui offrant la naissance de son cou qu'il mordilla à petits coups d'incisives. Lui prenant le cou à pleine main, il remonta jusqu'à ses lèvres fines et l'embrassa sans ménagement. Puis il l'invita à s'asseoir sur le canapé.

Après avoir mis le haut-parleur du téléphone, il resta debout devant Sonia, qui observait avec gourmandise le membre turgescent qui s'offrait à elle.

— Tu es toujours là ?

La voix d'Armelle le fit frissonner.

— Je suis maintenant allongée sur mon lit. Je me caresse les seins. Avec mon index et mon pouce, je saisis mon téton. Si tu sentais comme il durcit très vite.

Tout en buvant les paroles d'Armelle, il regardait Sonia qui avait défait son soutien-gorge et faisait apparaître deux globes laiteux en forme de poire. Elle savait très bien quel état son rôle dans cette scène : reproduire les gestes d'Armelle.

— Ton membre durcit encore. Il s'approche de ma bouche et se glisse entre mes seins.

Zacharias colla son engin entre les deux seins imposants de sa secrétaire.

— Je te sens bien, reprit la voix hachée Armelle qui se laissait aller au plaisir. Ma main descend à mon triangle brun. Mon index trouve facilement son chemin... Comme je suis mouillée... Je sens ton doigt en moi.

— Tu me vois, je te presse les seins, je suis sur toi, je te regarde. Je vais et je viens, entre tes seins, fit-il en plongeant ses yeux dans le regard bleu marine de Sonia.

Le financier, épuisé de sa nuit et d'une montée du plaisir intense, sentit qu'il n'en aurait plus pour longtemps avant de se libérer.

— Je soulève mes fesses pour mieux sentir ma main. Remplis-moi maintenant.

Armelle se pencha vers sa table de nuit et en sortit un long objet violet.

— Tu es nouveau, tu es dur, tu me rentres dedans. Viens maintenant.

Sonia avait saisi le sexe de Zacharias tendu au-dessus du pantalon. Elle en tâta la forme et titillait le bout du gland à petits coups de langue. Puis il la renversa sur le canapé, en levant ses jambes par-dessus ses épaules et s'enfonça en elle d'un seul coup. Il sentait son fourreau humide s'élargir sous la poussée de son membre.

De l'autre côté du téléphone, Armelle gémissait et se tordait en pensant à ces deux inconnus qui la rendaient folle de désir dans l'obscurité. Elle se concentrait sur cette vague de plaisir qui la chavirait. À chaque mouvement de l'instrument, elle passait en apnée pendant un spasme puis soufflait.

Sonia mordait le canapé pour ne pas crier tant elle jouissait d'être pleine du pieu de Zacharias. Elle serra encore plus fort les dents quand il se déversa en elle d'un jet qui lui envoya des milliers de particules de désir dans son corps.

Son rôle guttural fut suivi d'une série de gémissements stridents d'Armelle.

— C'était une des meilleures séances que j'aie connues, lui dit-elle spontanément dès qu'elle eut recouvré ses esprits.

Il s'était relevé et se rhabillait, revigoré par l'excitation de cette conversation intime et très physique :

— Tu as la voix la plus chaude de l'univers. Je suis sûre que, rien qu'en parlant, tu ferais cuire un œuf sur le plat.

— C'est gentil. À propos...

— Il faut qu'on se revoie, l'interrompt Zacharias, fort d'une énergie décuplée. Ce soir, tu peux ?

Armelle réfléchit, assise dans son lit. C'était trop rapide. Mais après tout, elle n'avait pas pu l'interroger comme elle l'aurait souhaité. Elle se passa la langue sur les lèvres.

— D'accord. À mon appartement.

Ce serait l'occasion ou jamais d'en savoir plus.

— Comment tu vas, Jo ? Tu as l'air fatigué en ce moment...

Jerry Bradshaw, le responsable des gestionnaires de fonds, cherchait à croiser le regard de Jonathan Hearst, assis en face de lui. Malgré la casquette qui mangeait le haut du visage de ce dernier, il avait pu surprendre la sombre lueur de ses yeux.

Pour la troisième fois en dix minutes, ce jeune quadragénaire, déjà pourvu d'une abondante crinière blanche (« le stress, ce boulot, ça vous tue »), lui demanda s'il voulait une tasse de café.

— Non merci, répondit Hearst. Tu comptes me proposer toute la cafetière ou tu préfères me dire ce qui se passe ? J'ai du boulot ce matin.

L'ambiance dans la salle des marchés oscillait entre frénésie et résignation. La Bourse avait encore fondu de 5 %. Tous les agents de la salle des marchés, arrivés à 7h avec des têtes de zombies, gigotaient comme des insectes se cognant sans arrêt contre la même vitre. Charlie n'avait pas ouvert la boîte à blagues de toute la matinée. Le fauteuil de Joe le Mérou était resté vide. Sans que personne ne demande rien.

— Je connais ton boulot, Jo, rétorqua sèchement son supérieur. Alors, je vais aller droit au but. J'aimerais que tu prennes des vacances. Tu m'as l'air fatigué et...

Il interrompit d'un geste le financier qui voulait parler.

— ... Fatigué et irrité. Je te connais, je t'ai formé et je sais comment tu réagis. Tu es un excellent financier, un des meilleurs que j'ai côtoyés. Mais il faut savoir faire une pause.

— En ce moment ? Impossible, tu as vu l'état de la Bourse. J'ai engagé des grosses sommes sur le coup.

— Mais tu n'es pas seul. D'autres pourront reprendre ton fonds, avec tes méthodes de travail. Je te rappelle que tu es dans une équipe et que ton comportement individualiste peut être néfaste à l'esprit de groupe.

— Des conneries tout ça. Tout le monde sait que ce job, chacun le fait pour sa pomme.

Jerry Bradshaw rapprocha son buste du bureau et mit ses longues mains fines bien à plat sur la table. Ils étaient à quarante centimètres l'un de l'autre.

— Ça, je m'en suis aperçu, de tes méthodes de travail. Je te rappelle que je t'ai couvert, l'année dernière sur ton dépassement de 8 millions de dollars.

Il baissa d'un ton en articulant bien chaque mot pour se faire comprendre.

— Qui a menti pour te sauver la mise ?

— Souvenir pour souvenir, ça t'a rapporté un petit bonus de 50 000 dollars, cette affaire. Tant que l'argent rentre, tout le monde en profite : la Banque, moi et toi aussi. Toi, tu fermes les yeux, la Banque a un joli bilan à montrer aux actionnaires, elle passe l'éponge sur les irrégularités. C'est génial, on est tous copains. Mais si je coule, c'est moi qui bois la tasse. Tout seul.

— Ce n'est pas tout à fait ça.

— Ok, Jerry, je grossis le trait. Mais ne me prends pas pour un naze. Je connais les règles du jeu. Alors, merci de me proposer d'aller me faire bronzer au Mexique mais c'est non. Je ne peux pas partir.

Laisser son poste vacant, il n'en était pas question. À aucun prix. Hearst avait signé des faux papiers, créé des comptes bidons, falsifié des listings informatiques. Il avait repeint la réalité de plusieurs couches de mensonges. Et

la peinture avait belle allure jusqu'ici. Grâce à ses capacités exceptionnelles en informatique, il avait pénétré les arcanes de sa banque. Il avait profité des failles du système pour bluffer des dizaines de contrôles automatiques. Il avait menti sans ciller à tous les managers qui l'avaient convoqué. Ils n'avaient rien pu faire contre lui.

Mais maintenant qu'il avait engagé trois milliards de dollars, il ne devait laisser personne découvrir le pot aux roses. Même pas Jerry Bradshaw, l'homme qui l'avait recruté et tout appris.

— Non, je ne peux pas partir, répéta-t-il en fixant son manager entre les yeux, ce qui lui évitait de croiser son regard.

— Puisque tu sembles ne pas comprendre, je vais être plus direct. La banque vient d'être rachetée.

— J'ai pas vu l'information. C'est encore cette rumeur qui court depuis trois jours.

— Non, je viens de recevoir un coup de fil du directeur financier. L'opération sera annoncée cette après-midi.

Hearst se raidit sur son siège devenu aussi plaisant qu'une chaise électrique.

— Et qu'est-ce qu'on devient dans l'histoire ?

— Toi, tu restes, répondit son manager. Mais moi, je suis viré.

Quelqu'un venait de l'envelopper d'une couverture de glace qui l'empêchait de bouger. Il remit machinalement sa casquette en place plusieurs fois.

— Jo, qu'est-ce qui se passe ? Ça va ?

— Non... Oui... C'est juste que... C'est horrible.

Il bafouillait, le regard dans le vide.

— C'est leur manière de faire. Ils achètent, ils mettent leurs hommes aux postes clés.

« La lettre, pensa immédiatement Hearst. Armelle va donner la lettre au nouveau chef. C'est la catastrophe. »

— Je te préviens aussi qu'ils vont envoyer une équipe de contrôleurs informatiques.

— Quand ? demanda Hearst dans un souffle.

La cage se refermait autour de lui.

— À partir de demain. Tu connais la procédure. Ils prennent tout le monde en entretien et ils passent les ordinateurs au peigne fin.

Hearst sentit que le piège se refermait sur lui. Il était comme paralysé. Comme ce matin du 11 septembre 2001. Il venait d'arriver à son bureau de modeste employé de banque, au 95^e étage de la tour sud. Quand l'avion avait percuté la tour, dix étages en dessous, toute la structure avait tangué. Des

explosions dans tous les sens. Il n'avait pas bougé. Quelqu'un avait poussé un cri, suivi de dizaines de hurlements. Il fallait sortir. Les ascenseurs ne marchaient pas. Plus d'électricité. Il s'était précipité vers les escaliers. Il en avait pris un, au hasard. Tous ces gens qui voulaient s'échapper des flammes, qui criaient. Cette odeur qui était montée, la chair grillée... Descendre, toujours descendre. Ne pas s'arrêter pour cette femme sans bras, continuer. Ne pas regarder autour de soi. Il ne se rappelait plus avoir respiré. Il avait couru. On le poussait, il avait donné des coups de pied pour passer. Tordu des mains qui s'agrippaient à lui. Descendre. Ne penser à rien d'autre. Un piège interminable, dont il était sorti vivant.

En voyant le visage de cire du jeune homme, Jerry Bradshaw le secoua.

— Ça va Jo ? Tu veux un verre d'eau ?

— Non, fit le jeune homme qui reprit pied dans le bureau.

— Je voulais juste te prévenir pour que tu fasses le nettoyage nécessaire. Au cas où tu aurais des dossiers compromettants dans ton ordinateur. Les contrôleurs devraient t'interroger dans trois ou quatre jours.

La fin de la discussion se perdit dans les limbes de la mémoire de Jonathan Hearst. En marchant dans les couloirs, il se rappelait avoir souhaité bonne chance à son chef.

Hermétique à l'agitation qui régnait dans la salle des marchés, il s'assit dans son fauteuil et promena son regard sur son bureau vierge de tout objet. Le vide lui permettait de se concentrer sur l'essentiel. Il devait faire le point, vite. Avoir un objectif. Comme lorsque, à deux ans, il empilait durant toute la journée, sans se lasser, les cubes en bois fabriqués par sa mère. Il récapitula les faits.

Petit un : son chef était viré. Il serait remplacé par une nouvelle tête. Petit deux : si Armelle envoyait la lettre au nouveau manager, il serait viré. Petit trois : les contrôleurs informatiques allaient le démasquer d'ici la semaine prochaine. Et là, ce serait le déshonneur. La honte, le retour vers l'avant 2001, quand il n'était qu'un petit employé de banque.

Très vite, un plan se coordonna dans son cerveau. Il devait récupérer la lettre auprès d'Armelle. Il avait deux jours. Et ensuite, il effacerait les preuves de ses manipulations informatiques. Comme il avait effacé Pénélope. C'était une erreur. Une grave erreur. Mais elle n'aurait pas dû le traiter de *looser*. Elle aurait dû se taire. Il n'était pas un *looser*. Il avait survécu aux attentats. Un parmi les dix-huit survivants. Il était descendu et sorti de l'enfer. Et il était devenu un financier important. Puissant. Comme lorsqu'il avait lentement serré le foulard sur son cou.

Il aimait se sentir puissant, que tout soit en place. Il aimait par-dessous tout que tous les cubes soient bien rangés.

Pour cela, il fallait voir Armelle. Il fallait qu'il récupère la lettre. Quel qu'en soit le prix. Il n'avait pas le choix.

CHAPITRE IV



— Vous savez comment elle est morte ?

— Elle a été étranglée, répondit le docteur Freud. Tony Adams regarda le cadavre sur la table en inox.

Il était recouvert d'un drap blanc jusqu'au haut du buste. La chevelure blonde se répandait sur la table. Les yeux fermés portaient encore le maquillage vert pastel que Pénélope McElhoy avait choisi pour son rendez-vous.

De son gant blanc, le *coroner* montra la ligne bleuie cerclant le cou :

— Le meurtrier lui a serré un foulard autour du cou jusqu'à ce qu'elle soit étouffée. Regardez les *spots* hémorragiques dans les yeux.

Il désignait des petits points rouges dans le blanc et le triangle rosé à l'extrémité de l'œil.

— Ils apparaissent quand la pression sur les veines du cou augmente très vite et très fort.

— En tout cas, vu qu'elle portait une robe en latex, ça ressemble à une séance sadomasochiste qui a mal tourné, fit Tony Adams en désignant la housse contenant le vêtement rouge, sur une table près du mur.

Le docteur Freud leva les yeux par-dessus ses lunettes :

— Elle a fait un long rêve bleu, malheureusement pour elle.

— Un quoi ?

— Un rêve bleu. C'est une pratique sexuelle très dangereuse. La personne étrangle légèrement les carotides de son partenaire à l'aide de deux doigts. Il y

a moins d'oxygène qui monte au cerveau, d'où des sensations de vertige. La montée soudaine d'adrénaline au cerveau multiplierait l'orgasme par dix.

— Il faut avoir confiance...

— Oui, il vaut mieux ne pas jouer à ça longtemps.

— Vous avez parlé d'orgasme... C'est qu'il y a eu relation sexuelle...

— ... Consentie, précisa le médecin en roulant des yeux pour empêcher Tony Adams de l'interrompre encore une fois. Et il a mis un préservatif. Mais on a récupéré des traces de sperme.

— Et l'analyse sera prête quand ?

— Pas avant deux semaines.

— C'est très long !

— C'est le délai minimum. Et vous avez eu de la chance que je connaisse quelqu'un de chez vous pour vous prendre en urgence... Sinon, vous auriez attendu demain. Nous sommes débordés. J'en suis à mon cinquième corps de la journée.

Boris Corentin regardait le médecin légiste comme si celui-ci était sorti d'un rêve. Il était étourdi de fatigue. Sitôt leurs huit heures de vol englouties, les policiers français avaient été transportés à la grande morgue de New York.

Ils avaient alors plongé dans un autre monde, plein d'odeurs de formol, d'humidité et de bruits. À peine le temps d'échanger deux mots avec Tony Adams qu'on leur avait indiqué la direction à suivre. Ils avaient un rendez-vous à heure fixe. Au bout de trois couloirs, ils avaient trouvé un ascenseur. En panne. Un autre les avait amenés au troisième sous-sol. Au milieu d'une multitude de pièces aux fonctions indistinctes, ils avaient fini par dénicher la salle d'autopsie. Une pièce aux carreaux jaunes pisseux datant des années 50, éclairée aux néons. Une tringle séparait celle-ci en deux et des rideaux pendaient près de chaque mur. Une seconde table en inox était collée au mur de l'autre côté de la pièce.

Aimé Brichot semblait aussi s'être mis en pilotage automatique. Mais il donnait le change, fixant le cadavre comme si c'était le premier qu'il découvrait.

En posant ses yeux sur le drap blanc, Boris Corentin se rappela qu'ils avaient enquêté sur un « jeu du foulard sexuel » du même acabit, cinq ou six ans auparavant. Il visionnait bien la morgue, dans une petite ville de l'ouest. Mais c'était surtout le médecin qui l'avait marqué. Un cas, celui-là. À une semaine de la retraite, le légiste s'était passionné pour l'affaire, pourtant très simple. Quatre hommes et une femme dans une maison isolée, pas mal de possibilités et au bout du compte, une morte sur le carreau. En fait, le légiste leur avait avoué qu'il voulait terminer sur un coup d'éclat. Mais la corde retrouvée sur le lieu du crime signalait l'erreur de manipulation. La bévée. Dossier suivant pour eux et retraite pour le toubib.

Dans l'affaire présente, les indices étaient bien maigres. Le principal était ce foulard dans un sac en plastique, un modèle en soie rouge d'une grande maison de couture.

— Aucune trace d'empreintes digitales dessus, avait dit Tony.

Le meurtrier portait sans doute des gants. Par préméditation ? Était-il déguisé ?

La police avait mis la main sur trois autres objets en passant tout le parking au peigne fin : une casquette d'un club de football américain près d'un pilier, à plusieurs mètres du local technique. Une petite valise vide. Et une paire de gants taille adulte. Non, la récolte n'avait pas été terrible...

La porte de la salle s'ouvrit soudain sous une violente poussée et le quatuor vit surgir une table recouverte d'un drap.

— Vous allez le poser là, fit une voix autoritaire dans le couloir.

Le docteur Freud prit la canne qui était appuyée sur la table et se dirigea en claudiquant vers l'entrée.

Il tomba nez à nez avec une femme d'une cinquantaine d'années, dont on remarquait surtout la permanente blonde.

— Natacha, ce n'est pas la peine de venir ici, on est plein.

— Mais on m'a dit là-haut qu'il y avait une place de libre.

— Non, je te dis, Cari va arriver... (Il regarda sa montre)... dans cinq minutes.

— Où je bosse, hein, tu peux me le dire ? Il n'y a aucune salle de libre avant une heure !

— Ce n'est pas mon problème, Natacha ! Ça fait trois fois en deux jours que tu me fais le coup du passage en force. Débrouille-toi avec le chef suprême !

Il accompagna la table vers le couloir et referma la porte. De retour vers le trio de policiers, le légiste rechaussa ses lunettes.

— C'est la rançon du succès, dit-il avec ironie. 90000 morts violentes chaque année à New York et pas de place pour les examiner. Bon, où en étais-je ?

Le docteur Freud était de la vieille école. Comme une diva, il adorait faire languir son public. Surtout quand celui-ci comprenait une ravissante trentenaire brune aux yeux noisette, fl se rapprocha du corps de Pénélope.

— Je n'ai pas remarqué d'abrasion sur les ongles, ce qui semble indiquer qu'il n'y a eu aucun contact avec son agresseur, reprit celui-ci. Par contre, j'ai trouvé des fragments de matière sous les doigts de la main droite.

Il fit le tour de la table en inox à petit pas, replia le drap et souleva le membre en question.

— L'analyse montre qu'il s'agit de morceaux du crépi du mur du local

technique.

— Ce qui veut dire qu'elle était face au mur, intervint Boris Corentin en s'avançant d'un pas. Pendant que son agresseur l'étranglait, elle s'est débattue et a dû frapper le mur avec sa main.

Le médecin hocha la tête :

— C'est sans doute ce qui s'est passé. Il a pu la tuer en moins de quinze secondes, car il est beaucoup plus facile d'étrangler quelqu'un par derrière.

La porte de la salle s'ouvrit à nouveau. Le trio policier vit entrer une seconde table d'autopsie poussée par un homme en blanc.

— Salut, marmonna-t-il, un chewing-gum dans la bouche.

— Vous êtes en avance, dit le légiste. Bon, mettez-la ici.

Il indiquait de la main le coin où se trouvait l'autre table d'autopsie. Sans piper mot, le gars contourna le docteur Freud et repoussa la table où reposait le cadavre de Pénélope McElhoy, à quelques centimètres de l'évier. Puis il prit sa table et l'amena de l'autre côté de la pièce comme un manutentionnaire avec des caisses de fruits dans une chambre froide. Il sortait tout juste, que deux nouvelles personnes faisaient leur entrée dans la salle.

— Salut Sigmund, lança le nouvel arrivé.

C'était un petit homme dégarni, en blouse blanche et nœud papillon.

— Salut Cari. Figure-toi que j'ai encore refoulé Natacha qui voulait ta place. Bon, tu as eu quoi aujourd'hui ?

— Rien de bien passionnant. Une fusillade qui a laissé cinq types sur le carreau. J'ai laissé la salle dans un état ! Ce sont les femmes de ménage qui vont être contentes. Et toi ?

— Une jeune fille percée à de coups de couteau dans sa cuisine. Cinquante-deux, pour être précis. Bon, on se prend un jus tout à l'heure ?

— Ça roule, dit l'autre légiste en posant son dossier près de l'évier, suivi par un homme portant chapeau, sans doute un policier.

Puis il s'accrocha au rideau et tira de toutes ses forces pour le ramener vers le centre. Quand les deux rideaux constituèrent une paroi potable, Tony se tourna vers le médecin :

— Il vous a appelé... Sigmund... C'est votre prénom ? Comme... ?

— Non, pas du tout, répondit le docteur Freud en ébauchant un sourire. Cari et moi, on était à la même fac, il m'a appelé comme ça dès le premier jour. Le surnom est resté...

Il laissa sa phrase en l'air quelques instants.

— ... Il y a quand même une différence avec l'original. Lui ouvrait l'inconscient de ses patients et moi j'ouvre leur crâne !

Boris Corentin s'avança vers la table.

— Vous avez remarqué autre chose ?

— Non, le cas me paraît très clair, dit le docteur Freud. Mais bon, je vous la garde au frais si le procureur veut une autopsie.

Il jeta un coup d'œil furtif sur sa montre.

— Si vous n'avez pas d'autre question...

Les policiers sortirent en entendant la voix monotone du docteur Freud de l'autre côté du rideau. Et ils reprirent le labyrinthe en sens inverse pour remonter à la surface.

— Je suis heureuse de te revoir. C'est drôle comme les circonstances font bien les choses.

Tony jouait avec la rondelle de citron qui accompagnait son Coca *light* où flottaient une foule de glaçons. Elle regarda Boris Corentin avec le même air fripon qu'en le draguant au restaurant, six mois auparavant. Il nota le petit brin d'accent américain dont elle savait jouer à merveille en dépit d'un français parfait.

— Je vois que tu n'as pas changé d'un poil. Toujours aussi directe dans tes approches. Il est plutôt bien ton nouveau bureau. Le FBI commence à me plaire, sourit le commandant français en embrassant du regard le bar de l'hôtel où ils se trouvaient, confortablement installés dans des fauteuils en cuir.

— Je préférerais un endroit neutre pour vous parler. À vrai dire, nos bureaux à New York sont un petit peu trop surveillés pour des conversations personnelles.

— Alors comme ça, tu as déménagé depuis notre dossier de Washington ? De quoi tu t'occupes maintenant au FBI ?

— J'ai commencé à travailler aux affaires criminelles il y a un mois. Pas grand-chose à se mettre sous la dent. Les gros dossiers sont squattés par les anciens... Jusqu'à cette affaire que tous les chefs se sont refilée comme une patate chaude. Personne n'en voulait. Ils trouvaient ça trop compliqué à gérer avec les Français.

— C'est sans doute ton ancien chef qui leur a donné sa version des faits. Il nous a mis des bâtons dans les roues.

— Oui, mais vous lui avez sauvé la mise.

Elle coula un nouveau regard sucré en direction du flic français.

— Bref, quand un collègue m'a parlé du dossier, j'ai sauté sur l'occasion. Je n'ai pas eu à insister, ils étaient trop heureux de me refiler le bébé. Cette affaire a l'air d'un beau sac de nœuds. Mais j'espère qu'on va y arriver. Vous avez toute l'expérience requise...

Son année d'étude en France avait permis à Tony Adams de se plonger dans la criminologie et aussi de maîtriser les subtilités du double langage. Ses yeux noisette pétillaient du jeu de séduction qu'elle avait entamé.

Elle se tourna vers Aimé Brichot :

— Et c'est un plaisir de rencontrer ton partenaire. Vous faites « so french » avec votre belle moustache, Aimé. Vous vous connaissez depuis longtemps ?

Impossible pour le débonnaire capitaine de résister à un compliment sur son atout physique. De la part d'une jeune femme si pimpante, qui plus est. Il déroula en accéléré quelques épisodes marquants de leur binôme.

— À propos d'expérience, tu as parlé d'affaire délicate, reprit Boris Corentin après avoir vidé un jus de tomate avec force Tabasco, service oblige. Tu as du nouveau ?

— On s'est surtout concentré sur la personnalité de la victime. Enfance dans un trou du Wisconsin, elle monte à New York, le rêve américain. Mariée deux fois, divorcée deux fois. Le premier mariage a duré une semaine, avec un promoteur immobilier. Le second a duré un peu plus... Attendez...

Elle consulta la chemise posée sur ses genoux en secouant une mèche de cheveux. D'où il était assis, Boris Corentin pouvait voir la jupe fendue qui montait le long des jambes. « Vraiment mignonne, se dit-il. Encore mieux qu'en rêve. »

— ... Il a duré trois mois. C'était avec un ancien golfeur pro qui aimait les très jeunes filles. Pénélope McElhoy a engagé un détective et a touché un bon paquet d'argent en échange de son silence.

— Elle a tenté la passe de trois mariages ? s'enquit Aimé Brichot, en levant ses yeux sur la jeune femme, très concentrée.

— Au contraire. Elle est devenue une des reines de la nuit new-yorkaise. Sa liste d'amants aurait pu faire rougir Casanova.

— Je vois le gros os, dit Boris Corentin. On a des suspects à la pelle...

— Entre les amoureux éconduits et les frustrés sexuellement, le choix ne manque pas. Elle était connue comme le loup blanc dans les clubs échangistes. Elle s'était même inscrite, il y a quelques semaines, dans des salons sado-maso.

— Et ses préférences sexuelles ?

— Des hommes, en grande majorité. Même si elle ne se refusait pas une friandise offerte par une femme.

Nouveau regard en coin de Tony Adams au flic français :

— Bref, ce qu'on appelle une femme libérée. Ce qui ne nous arrange pas du tout.

Elle finit son verre de soda et se redressa dans son fauteuil en rabattant sa jupe sous ses cuisses. Boris Corentin croisa son regard.

— Et Armelle Renard ? Elle a réagi comment ?

Le jeune agent du FBI lui lut la déposition du policier, qui insistait sur sa

réaction de femme d'affaires.

— D'ailleurs, c'est ce qu'elle est.

Tony Adams parcourut ses notes :

— Elle dirige une petite société d'investissement, créée avec l'argent de son mari. Elle fait du mécénat, toujours avec l'argent du milliardaire, et elle est de toutes les inaugurations culturelles.

— Et ses nuits sont aussi agitées que celles de Pénélope McElhoy ?

— Pas du tout. On ne la connaît dans aucun des clubs que fréquentait son amie. Elle semble aussi rangée qu'une nonne à la retraite.

— À vérifier, laissa tomber Aimé Brichot.

— On peut aller voir sur place. Elle habite à deux pas d'ici, près de Central Park.

L'ascenseur aux parois molletonnées s'arrêta en douceur dans un feulement. La porte s'ouvrit et les policiers découvrirent la salle à manger d'Armelle Renard. Enfin, la salle à manger...

La pièce qui s'offrait à la vue du trio était un immense plateau prolongé par une baie lumineuse. Il fallait tourner la tête pour apercevoir tous les éléments de ce puzzle en trois dimensions. La cuisine était d'un côté, la salle à manger devait être cette table en verre et ces chaises violettes. Un grand panneau, posé sur des rails, formait un mur qui cachait en partie l'autre côté de la pièce. Sans doute la chambre.

— Bonsoir, je suis Armelle Renard.

Elle était apparue sans qu'ils s'en aperçoivent.

Son regard dévisagea Boris Corentin. Peu habitué à être observé de la sorte, il déplaça son attention sur le palace urbain qu'il découvrait.

— Superbe petit appartement que vous avez là, Madame.

— Inspecteur, vous me flattez. Vous avez dû en visiter des plus charmants dans votre vie.

— ... Nous disons commandant, désormais, Madame Renard. J'en ai connu de toutes sortes mais jamais d'aussi spacieux.

— Vous m'en voyez ravie, commandant...

— Commandant Corentin.

Pendant quelques secondes, leurs regards se croisèrent. « Elle ne se laisse pas démonter », pensa-t-il. Elle nageait comme un poisson dans l'eau au milieu des conversations. La lueur amusée de son œil lui titilla le cerveau. Elle était de la même race que lui... Celle des joueurs. Ceux qui savent où ils vont mais considèrent que la vie n'est pas qu'un simple papier à musique qui se déroule.

Apercevant les deux autres policiers derrière lui, elle les invita à s'asseoir au salon. À côté de quatre fauteuils *design* sans accoudoirs, un canapé de la taille d'un wagon trônait au centre de cette pièce, en face d'une cheminée qu'on aurait dite transplantée d'un château médiéval.

Corentin suivit avec attention la démarche de leur hôtesse dont chaque pas claquait sur le sol industriel en béton brut. Elle était souple sans être chaloupée, maintenue sans être rigide. Se déplacer munie d'une telle paire de hauts talons avait dû être travaillé durant des semaines avec les meilleurs professeurs.

Après s'être assis dans les fauteuils vert pomme qui s'apparentaient davantage à des poufs tant il était difficile d'y trouver son équilibre, les policiers se présentèrent.

— Comme je l'ai déjà dit à vos collègues qui sont venus m'interroger hier soir, je ne sais pas ce qui est arrivé à Pénélope, dit Armelle Renard.

Préférant rester au bord de son pouf-fauteuil, Boris Corentin la voyait passer sa main dans l'encolure du chien qui était venu se coucher à ses pieds.

— Pourtant, le policier qui vous a eue au téléphone a spécifié que vous aviez l'air choqué.

— J'ai été très surprise, en effet. Pénélope était ma meilleure amie et apprendre sa mort dans de telles conditions m'a beaucoup attristée.

— Elle portait une robe en latex. Vous saviez qu'elle avait ce genre de pratiques ?

— Quelles pratiques ? demanda Armelle en fixant Boris Corentin droit dans les yeux.

— Des scènes où elle était dominée, comme le sadomasochisme...

— Elle m'a déjà raconté qu'elle était allée visiter ce type de club. Mais vraiment...

Elle réfléchissait. Elle ne devait rien dire à ce flic. Ni à personne. Mais elle le trouvait... comment dire ?... Plus intelligent que la plupart des policiers qu'elle avait rencontrés. Il ne détournait pas une conversation. Il avait l'air franc du collier.

— Permettez-nous d'insister, Madame, reprit Aimé Brichot. Vous étiez connues comme « les fausses jumelles » de New York. Votre amie a pu vous faire des confidences sur sa vie nocturne, se confier sur les gens qui auraient pu lui en vouloir.

— Pénélope avait placé une frontière très nette entre sa vie publique, sa vie privée et sa vie intime. J'avais accès aux deux premiers domaines, pas au dernier... Vous voyez sans doute ce que je veux dire, glissa Armelle Renard en caressant Corentin du regard.

Soudain, celui-ci la vit se refermer comme une huître sur une perle précieuse. Il avait déjà pu apprécier ce mouvement très subtil chez une femme

du monde. Un clignement d'œil trop rapide avait suffi à signaler le verrouillage de la porte d'entrée. La clé avait été jetée très loin.

Elle se rendit compte qu'elle n'avait pas proposé de boisson. Tous prirent un jus de tomate. Tandis qu'elle allait prendre les verres, Boris Corentin s'était approché de la baie vitrée. Il voyait les arbres de Central Park. Coincé au milieu des gratte-ciels new-yorkais, le rectangle vert lui paraissait une incongruité, posé pendant la nuit comme ces pelouses des terrains de foot qu'on déroule sur le béton la veille des matchs.

Par réflexe, il jeta un œil sur les formes qui se trouvaient au pied de la baie vitrée. Une suite de cinq pots de fleurs de différentes tailles.

— Ils ont été peints par un grand artiste contemporain, dit leur hôtesse depuis la cuisine.

— J'imagine que vous ne mettez pas de plante dedans.

Sans répondre, elle apporta les verres et les posa sur la table en acajou. Il but une petite gorgée.

— Vous vivez seule ici ?

— Oui... Enfin, j'ai Bel-ami, sourit-elle en montrant le rottweiler qui l'avait suivi depuis la cuisine.

— *Bel-Ami*... Comme le héros de Maupassant ?

Elle hocha la tête en se baissant vers l'animal.

— L'histoire est amusante. C'est un ami journaliste qui me l'a offert quand j'ai déménagé ici. Nous avons toujours vécu ensemble. Le matin, une personne le promène et lui donne à manger. Le soir, nous allons faire une balade à Central Park.

Armelle se pencha vers son chien et le caressa sous le poitrail. La queue courte du rottweiler s'agita comme un métronome.

— Il est plus qu'une présence pour moi. J'y suis très attachée. Il ne lui manque que la parole...

— Votre mari vient souvent vous voir à New York ?

— Une fois par mois environ, et je vais moi-même en France toutes les trois semaines.

Elle jeta un coup d'œil sur le trio qui l'observait. Face à leur silence, elle se sentit obligée d'ajouter :

— Je sais que c'est une forme de vie particulière qui peut en choquer plus d'un...

— Nous ne jugeons jamais, intervint Aimé Brichot. À propos de mœurs étranges, je peux vous rassurer tout de suite : Nous en avons connu d'autres.

Vu le terrain sur lequel ils se trouvaient, Boris Corentin estima qu'il était temps d'y aller plus franchement.

— Permettez-moi de vous poser une question personnelle. Ce n'est pas

trop dur de vivre seule dans une grande ville comme New York ?

Elle balaya d'un œil distraît son appartement et caressa de manière plus appuyée son chien.

— Je ne dis pas que je n'ai pas mes moments de blues. Mais entre mon travail, les vernissages d'expositions et les soirées caritatives... Tout cela me laisse peu de temps pour voir mes amis. C'est un rythme de vie auquel j'ai pris goût.

Du coin de l'œil, elle vérifia la réaction du Français. Il semblait concentré sur ses paroles tout en ne semblant pas dupe de son discours. Tout à coup, elle eut une certitude. Elle pouvait lui faire confiance. Il comprendrait ce qu'elle vivait. Il pourrait peut-être même l'aider. Elle continua cependant :

— ... Et pour répondre à la question que vous n'avez pas posée, commandant, je puis vous assurer que j'aime mon mari et que je lui suis fidèle.

Elle prit une profonde inspiration :

— J'ai rencontré François à une soirée caritative qu'organisait le groupe de luxe dont j'étais la présidente pour les Etats-Unis. Je sortais d'un divorce difficile, lui aussi. Nous nous sommes revus et mariés l'année suivante. Comme j'avais ma vie à New York et lui à Paris, nous avons jugé qu'il était préférable d'essayer de concilier les deux.

— Et vous y arrivez ? coupa Boris Corentin.

— Nous essayons, comme je vous l'ai dit. Nous avons déjà vécu des expériences de couples...

Elle fit une grimace :

— ... pas toujours réussies. Et nous savons, l'un et l'autre, ce que nous voulons...

La sonnerie d'un portable posé sur la table basse interrompit sa phrase. La maîtresse des lieux s'excusa, se leva et disparut derrière le grand panneau blanc.

Comme un orchestre électronique bien réglé, le téléphone de Boris Corentin se déclencha à son tour.

Tony Adams s'esclaffa quand elle entendit l'hymne américain. Le flic lui fit un clin d'œil et décrocha.

— Allô ? Bonsoir patron... Je suis avec eux chez M^{me} Renard. Je vous mets en haut-parleur.

— Son mari m'a appelé voici deux minutes, fit un Charlie Badolini dont la voix étouffée trahissait l'énervement contenu. Je me demande comment il a eu mon numéro privé. Mais voilà. Je vous passe le message. Il nous demande de rassurer sa femme. C'est tout. Pas de la protéger.

— Très bien, patron, rien de plus que ce que vous nous aviez demandé en partant.

— C'est ce que je me suis tué à lui dire. Mais il a été très clair... L'intérêt de la France... Bref, il ne veut pas risquer une fuite dans la presse. Je préférerais vous prévenir. Vous êtes là de manière officieuse et pour ras-su-rer. On marche sur des œufs, Boris... Sur des *œufs de Fabergé* même. Bonne chance et tenez-moi au courant.

Le commandant raccrochait juste quand Armelle Renard revint et posa le portable sur la table basse.

— Excusez-moi, l'appel était urgent.

Ce n'était rien de le dire. Elle venait d'avoir Jonathan Hearst au téléphone. Il voulait la voir. Le plus vite possible. Elle avait proposé leur « lieu habituel de rendez-vous ». Le lendemain matin. Elle aurait ainsi, en moins de vingt-quatre heures, les deux candidats dans son lit pour les faire parler. Elle frémit en pensant qu'un d'entre eux avait peut-être tué Pénélope.

— Vous ne trouvez pas qu'il fait froid ? lança-t-elle soudain aux policiers qui s'apprêtaient à partir.

Boris Corentin se retourna avant d'arriver à l'ascenseur.

— Encore une question indiscrete, Madame, et nous vous laissons. Pourquoi ce cadre vide ? fit-il en montrant le mur derrière le salon.

— Oh, ça... Mon premier mari était galeriste. En divorçant, il m'a offert un tableau de maître que j'ai vendu. Avec l'argent, j'ai acheté cet appartement. J'ai trouvé amusant de mettre ce cadre vide.

Tout en parlant, elle s'était rapprochée du mur et toucha les montants de bois nus.

— C'est une sorte de pense-bête pour me rappeler qu'il ne faut pas gâcher ce que l'on possède. Quoi qu'il arrive.

Sur cette dernière formule énigmatique, son regard de biche tomba de nouveau sur Boris Corentin. Il vit dans ses yeux une lueur de crainte qu'il n'avait pas remarquée de tout l'entretien. Après leur départ, Armelle Renard fixa un bon moment la carte de visite que lui avait remise le commandant français. Et elle la rangea dans sa poche en se promettant de ne pas l'utiliser.

CHAPITRE V



Zacharias Daoud se lécha les doigts après son cinquième donut du jour et traversa la rue en direction de Park Avenue. Après une marche de dix minutes qu'il qualifia de digestive, il arriva devant la résidence d'Armelle Renard. Il eut à peine le temps d'admirer la façade semblable aux immeubles haussmanniens visités à Paris qu'un grand Noir musclé lui ouvrit la porte de l'intérieur.

— À qui ai-je l'honneur, monsieur ?

— Je suis « Sucré », répondit Daoud, selon le code convenu avec sa maîtresse.

— C'est au dixième étage, Monsieur. Vous êtes attendu, fit Georges sans qu'un seul muscle facial ne trahisse sa pensée.

Armelle Renard lui avait demandé de faire monter l'homme qui lui donnerait ce code. Elle avait détourné le regard, il n'avait pas commenté. C'était la première fois qu'elle faisait cela.

Il vit le jeune homme râblé marcher en regardant autour de lui et s'arrêter devant le miroir. « Dieu que le marbre est beau », pensa le financier en voyant le reflet du mur derrière lui.

Il rajusta son costume et son nœud de cravate comme s'il se rendait à un entretien d'embauche. Il n'avait jamais pénétré dans un immeuble d'un si grand luxe. Les marbres brillaient comme des miroirs. Les lustres en cristal aveuglaient quand on les regardait trop longtemps.

Il n'était pas près de s'en offrir un comme cela avec la journée catastrophique que la Bourse venait de connaître. Depuis le début de la semaine, le Dow Jones avait plongé de 20 %... Il était séché sur place, sans économie. Revoir Armelle pour la bagatelle, d'accord... Mais il devait aussi penser à son avenir. Il devait arrêter le jeu des PDG. Restait à l'annoncer à la banquière. En espérant qu'elle l'accepterait. Sinon ? Eh bien ! il improviserait.

Il respira un grand coup et monta dans l'ascenseur climatisé.

Lorsque les portes s'ouvrirent sur le gigantesque loft, il resta silencieux quelques secondes. Devant lui, tout était noir. Après les jets de lumière du hall, il eut l'impression de pénétrer en voleur dans une habitation interdite au public.

Les deux spots jaunes de la cabine éclairaient juste assez pour distinguer quelques formes à cinq mètres. En sortant, il tenta d'y voir de plus près. Mais plus il fixait l'obscurité, moins il reconnaissait les formes, tandis que les portes de l'ascenseur se refermaient.

Les derniers rayons de lumière disparurent dans un sifflement.

C'était le noir total. Il ferma les yeux sans bouger. Son cœur battait la chamade sans qu'il sache pourquoi. Il les ouvrit à nouveau. Il perçut d'abord l'odeur de crème caramel... de crème brûlée. Aussitôt lui revint à l'esprit celle que lui préparait sa grand-mère de Beyrouth. Il crut entendre un chuchotement au fond de la pièce. Sans aucun repère, il se dirigea vers le son en plaçant ses bras devant lui. Il avait mis des chaussures à semelle de crêpe comme à chacune de leurs « rencontres à l'aveugle » pour demeurer silencieux et augmenter l'effet de surprise.

Il avait beau marcher à petits pas, il lâcha un juron quand il se cogna le fémur dans un obstacle. Il se baissa et reconnut, en tâtonnant, une espèce de fauteuil en velours. Il s'en éloigna d'une dizaine de pas et marcha quelques mètres sans rien rencontrer. Il avait apporté une mini lampe. Au cas où...

Mais il la laissa au fond de sa poche car il ressentait cette familière boule de désir gonfler au creux de son ventre. Le souvenir d'une après-midi avec sa cousine lui revint en mémoire. Ils devaient avoir 14 ans et elle lui avait proposé une partie de colin-maillard dans la remise du magasin que ses parents venaient d'ouvrir. Assez maladroit, il s'était cogné aux caisses, il avait renversé une chaise et juré de lui faire subir, s'il l'attrapait...

Soudain, elle s'était collée à lui. Il avait senti sa poitrine aux formes déjà pleines contre son torse. Sans un mot, elle lui avait caressé les cheveux puis avait déposé un chaste baiser sur ses lèvres. Cette petite boule s'était alors déposée dans son ventre et il n'avait pu retenir son excitation. Elle avait ri de bon cœur et lui avait massé la boule compacte qui grossissait dans son pantalon. Jusqu'à ce qu'il jouisse pour la première fois. Il l'avait entendue sortir la clé, ouvrir la porte et s'en aller en chantonnant.

Sans repère dans le noir, il devait maintenant faire un effort pour avancer sans trembler dans le vaste appartement. Ses jambes semblaient sans énergie. Les muscles de ses bras trop tendus devant son visage le tiraient. Il avait l'impression de pousser sans fin la matière noire qui l'enveloppait. Encore quelques pas hésitants.

Soudain, ses mains s'aplatirent sur une surface granuleuse. Elle était large et haute. Son pied confirma qu'il s'agissait d'une cloison. Il resta quelques

instants sans bouger. Qu'allait-il trouver derrière ?

Il imagina Armelle en tenue léopard, nue, sur un large lit. Ou bien, elle serait là, couchée par terre, l'attendant, une flûte de champagne à la main. Il se représenta le sourire joueur de la femme du monde qu'il avait vu dans un magazine people. Il lui fit enlever son chemisier, qui dévoilait ses seins fermes aux aréoles brunes, dressées rien pour lui. Elle, la banquière de New York, elle déboutonnerait sa braguette et se saisirait de son sexe érigé. Elle qui parlait aux plus puissants, la femme d'un milliardaire, elle engloutirait son membre vibrant entre ses lèvres pleines. Elle le ferait gémir, la présidente du conseil d'administration, en tailleur-pantalon, elle le supplierait de tout lui envoyer à la figure... Ou bien elle l'attendrait, à quatre pattes, les fesses haut placées attendant qu'il remplisse sa grotte intime et ruisselante.

Les images, plus réelles les unes que les autres, défilaient devant ses yeux. Son membre grossissait dans son pantalon. En se dézipant, il le libéra de toute entrave.

Un murmure s'éleva de l'autre côté de la cloison. Zacharias Daoud passa sa main sur son entrejambe et comprima son membre dressé entre ses doigts.

Tout était si différent des rendez-vous précédents ! Son excitation était décuplée. À l'hôtel, le chemin était tout tracé. L'accueil, le concierge qui donne le numéro de chambre, la montée des marches et le cœur qui bat au moment d'ouvrir la porte.

Mais à ce moment précis, il sentait son cœur pousser à se rompre dans sa poitrine. Il toucha la lampe miniature dans sa poche de veste. Non, il ne fallait pas l'allumer, pas encore. Il se répéta en silence le scénario idéal : « Je veux me retirer du jeu et elle me donne la lettre. »

Il se passa la main dans les cheveux et se frotta les yeux pour être plus lucide. Puis il s'avança le long de la paroi et la contourna avec précaution. Arrivé de l'autre côté, il crut *entendre* son sourire se dessiner sur son visage.

— Je suis contente que tu sois arrivé à bon port...

— Ç'aurait été plus simple de se rencontrer dans une chambre d'hôtel, lui dit-il d'un souffle.

— Le suspense est parfois nécessaire pour entretenir la flamme, tu ne crois pas ?

Il marcha vers la voix grave. Il buta sur le pied du lit et s'assit sur le matelas.

— Quel parcours du combattant ! Tu fais ça avec tous les hommes que tu rencontres ?

— Non, seulement avec ceux qui me plaisent. Mais je dois avouer que j'ai pris goût à nos petits jeux dans le noir.

— Moi aussi. Même si tu manques quelque chose en ne me voyant pas.

Après avoir posé sa veste sur le sol, il tendit une main et rencontra sa

peau. Douce. Il allongea la main, passa un grain de beauté et arriva à la naissance d'un sein. Il s'en saisit et titilla le mamelon avec son pouce et son index. Celui-ci s'érigea sans tarder. Il sentait la poitrine battre à un rythme élevé comme un volcan qui renaît de ses cendres. En avançant le buste, il chercha les lèvres d'Armelle. Il les prit entre les siennes. Elle gémit en se raidissant.

Trouvant qu'il y était allé un peu fort, il se recula et palpa ses courbes de ses deux mains.

— « Sucré », dit-elle en se redressant, détends-toi.

À chacun de leur rendez-vous, c'était le surnom magique qui finissait de le faire fondre. Elle l'avait trouvé lors de leur première expérience dans le noir. « Sucré » comme sa peau, aromatisée comme un *baklava*. Depuis, elle ne se lassait pas de la goûter, de s'y répandre avec sa langue fureteuse.

Elle déboutonna sa chemise sans faire de bruit et le lécha autour d'un téton en frottant l'autre entre ses doigts. Elle enleva son pantalon et ses sous-vêtements et murmura :

— Tu as pu te dégager facilement pour venir ?

— Oui, mais c'est très chaud en ce moment.

— La Bourse dégringole, ça fait du mal à tout le monde, souffla-t-elle alors qu'elle s'était saisie de la verge dressée et la malaxait de ses doigts habiles.

— D'ailleurs, je voulais te dire quelque chose, à propos de notre concours...

— Attends encore un peu, le coupa-t-elle. J'aimerais savourer deux plaisirs en même temps. Tu permits ?

Sans attendre sa réponse, elle empoigna un flacon sur la table de chevet et le vaporisa sur le membre qui se présentait à elle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Zacharias.

— Tu vas y goûter toi aussi, fit-elle en se recouvrant le bas-ventre du contenu du flacon.

Le financier s'allongea sur le lit et se dirigea d'instinct vers l'intimité d'Armelle tandis que celle-ci léchait de bas en haut le pieu nouveau. Ses lèvres entr'ouvertes picoraient la toison mousseuse. Elle écarta les jambes pour qu'il puisse s'attarder sur le bouton de plaisir. Elle frémit. Il lapa un échantillon et passa sa langue sur ses lèvres pour en apprécier le goût.

— Mais c'est de la crème chantilly !

— J'avais envie de varier les plaisirs...

— À mon tour de jouer les pâtisseries.

En tâtonnant sur la table de chevet pour retrouver le tube de crème, ses doigts saisirent un objet en métal. « Des menottes ? », s'étonna-t-il

silencieusement. Que voulait-elle en faire ? Jouer avec lui ? L'emprisonner ?

Sans rien dire, il trouva le tube et en aspergea les seins d'Armelle. À genoux devant elle, il plongeait dans sa poitrine en léchant ici et là, donnant des petits coups de dent sur les tétons qu'il tordait dans tous les sens, mordillant le cou, remontant jusqu'à l'oreille. Mais qu'est-ce qu'elle voulait donc faire de lui ?

— Je vais te manger, murmura-t-il.

— Viens, grand loup en sucre, prends-moi !

Elle écarta aussitôt les jambes et les appuya sur ses épaules. En prenant appui sur ses coudes, elle rapprocha sa fente soyeuse jusqu'à ce qu'elle touche le membre qui reprit de la vigueur.

Il soupesa les mollets et descendit le long des jambes, déclenchant un soupir lorsqu'il atteignit les genoux. Il passa ses mains derrière les cuisses et la pressa à l'endroit où la chair était la plus délicate. Armelle Renard se sentit fondre sous cette caresse qui la faisait vibrer sans retenue.

De l'index et du majeur, il sépara les pétales de sa fleur intime, humidifiés par un désir impétueux. Le parfum sucré de la chantilly lui parvint. Sans la préparer, il s'enfonça en elle d'un seul coup. Surprise de l'assaut, elle tressaillit et laissa échapper un râle. Agrippant ses mollets, il écarta davantage le compas des jambes et la pilonna avec régularité.

Après avoir investi ses trésors les plus secrets, il pouvait sentir aux contractions de son ventre que sa jouissance était proche. Elle haletait. Il se retira en douceur puis s'enfonça dans un brusque mouvement de rein. Elle se cabra et cria. Puis elle retomba, pantelante, sur le lit défait.

C'était une des pénétrations les plus incroyables qu'elle ait jamais connues. Peut-être la peur avait-elle multiplié ses sensations. Elle devait lui parler maintenant. Pour savoir s'il avait tué Pénélope.

— Faire l'amour me donne toujours faim, dit-elle en s'étirant comme une marmotte à la sortie de l'hiver. Tiens j'ai préparé quelque chose à manger.

Elle alla chercher sous le lit une assiette.

— Goûte un peu, je l'ai faite tout à l'heure en t'attendant, rien que pour toi.

Elle approcha une cuillère et effleura les lèvres de Zacharias Daoud. Il ouvrit la bouche et sentit d'abord le velouté de la crème brûlée suivi de la croûte craquante. Le chaud et le froid se mélangeaient entre ses dents. Il croqua les morceaux de sucre et se pencha pour l'embrasser. Le contact frais de ses lèvres raviva une excitation pas encore retombée.

— C'est délicieux, tu es une vraie maîtresse-queux, dit-il après avoir léché le coin de ses lèvres.

Elle lui donna le reste de l'assiette à petites cuillerées. C'était bon de se faire nourrir, cela le ramenait à l'enfance. Il savourait l'onctueux mélange

quand elle arrêta la distribution.

— Au fait, tu as des nouvelles de Pénélope ?

Il réfléchit.

— Non, pas depuis notre dernière rencontre... Ça doit faire une semaine. Pourquoi tu me demandes cela ?

« Il a l'air sincère », songea Armelle...

— Tu ne l'as pas vue hier soir ?

— Puisque je te dis que non !

Sa voix était montée d'un cran. D'ordinaire calme, il s'agaçait de sa méfiance.

— Mais enfin, pourquoi tu insistes comme ça ? Il lui est arrivé quelque chose ? Elle a disparu ?

Armelle Renard se raidit. Il ne pouvait voir la grimace qu'elle fit en silence.

— S'il est arrivé quelque chose à Pénélope, je ne sais rien et je n'ai rien à voir là-dedans.

Ses pensées filaient. « Il se défend trop, il sait peut-être... » Elle ne savait que penser. Il valait mieux changer de sujet.

— Au fait, tu voulais me parler, tout à l'heure...

Elle le sentit hésiter. Il reprit son ton saccadé.

— Oui... Euh... Comme je te l'ai dit, la conjoncture boursière est très négative. Pour être franc avec toi, les derniers jours ont été une catastrophe.

— Ça, je m'en suis aperçue. J'ai vu s'envoler cinq ou six millions en une matinée. Et je ne te raconte pas les jérémiades de mon mari que je dois endurer au téléphone.

— J'imagine... Tout ça pour te dire que... J'aimerais... euh... me retirer.

— Te retirer de quoi, exactement ?

Bien que plus dévêtue encore que Vénus sortie des eaux, elle avait repris sa voix de patronne.

— ... Me retirer du recrutement... Du poste de PDG... Pour ton mari.

— Ah, le recrutement. « Sucré », tu connais les règles du jeu. Tu ne peux pas le quitter avant la fin de l'année.

— Mais tu as vu cette crise ? C'est la débandade ! Tout le monde plonge !

Sa voix prenait du coffre. Il pensait à ses collègues. On en avait dégagé un ce matin. En un quart d'heure, son bureau avait été vidé. Les cartons dans le couloir. Un autre était arrivé. C'était la chute. La faillite de tout.

— Non, mon cher ami, les règles sont les règles. Tu as appris ça à Harvard, non ? « *Dura lex, sed lex* ». Tu n'étais pas obligé de jouer. C'est toi qui as choisi. Tu es entré dans la partie, tu ne peux pas en sortir à ta guise !

La fin de la phrase claqua comme le fouet du palefrenier sur le poulain récalcitrant. Ils étaient nus et se défiaient de la voix. Sans se voir, ils se sentaient, à quelques centimètres l'un de l'autre.

— Mais ce n'est qu'un recrutement... risqua-t-il, sur un ton déjà moins assuré.

— Ah non, ce n'est pas que ça. Je crois que tu ne saisis pas vraiment l'enjeu.

Sans s'en rendre compte, elle venait d'adopter le ton de son mari quand lui prenaient ses colères froides. Elle devait continuer, coûte que coûte.

L'image de Pénélope, allongée dans ce parking, se superposa aux ordres de son époux. Elle devait s'en sortir seule. Maintenant.

— Et d'ailleurs, si j'envoyais la lettre à ta banque ? Qu'ils sachent quel financier brillant et courageux ils ont dans leurs rangs ?

— Non, tu ne ferais pas cela !

— Et qu'est-ce qui m'en empêche ? Rien ! ni toi, ni personne !

Il avait compris. Elle voulait envoyer la lettre, le dénoncer. Il serait renvoyé. Honteux. Le déshonneur sur ses parents. La fin de sa liberté...

Il entendit les draps bouger. Elle devait se retourner pour prendre quelque chose.

Les menottes !

Il se précipita vers la table de chevet en tendant le bras. Il bouscula Armelle et accrocha une lampe au passage.

— Mais qu'est-ce que...

Il s'empara des deux paires de menottes qui se trouvaient sur la table. Il mit Armelle sur le dos et pesa de tout son poids sur le haut de son corps.

Elle essaya de lui faire une manchette apprise dans ses cours de self-défense. Inutile. Il lui bloquait les bras. Elle ne pouvait pas se dégager. Elle respirait à peine, coincée sous son ventre.

Elle sentit qu'il lui prenait les poignets et entendit le clic caractéristique des menottes que l'on ferme.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? cria-t-elle quand il se dégagea pour lui saisir un mollet.

Sans un mot, il emprisonna ses deux pieds dans les bracelets d'acier.

Quelle idiote ! Elle avait préparé ces menottes pour tester une nouvelle position et voilà qu'elle était prise au piège.

Armelle essayait de se concentrer sur le moyen de s'échapper quand il s'assit sur son ventre.

— Alors, tu vas l'envoyer, ta lettre, maintenant ?

Sa voix avait changé. Il ne bafouillait plus du tout. On aurait cru qu'une

autre personne était entrée dans l'appartement et qu'elle avait absorbé « Sucré ». Un frisson parcourut la colonne vertébrale de la jeune femme.

Elle se sentait nue, exposée à son bon vouloir. Malgré elle, les pointes de ses seins se dressèrent.

— Tu sais que je peux faire de toi ce que je veux, maintenant ? C'est pour cela que tu as peur.

Il plaqua ses paumes sur sa poitrine. Sous la paume, les tétons plièrent et la firent gémir. Les muscles de ses mains se mirent à trembler....

— Écoute-moi bien, Armelle, parce que je ne le répéterai pas deux fois. Je veux que tu me rendes ma lettre !

Elle devait gagner du temps. Le faire parler pour qu'il se dévoile. Il fallait qu'elle ait de nouveau prise sur lui.

— « Sucré », ce n'est pas très malin de m'avoir attachée à ce lit. Libère-moi et nous pourrons parler et oublier cet incident.

— N'essaie pas de m'ensorceler. Alors, où est la clé de ton coffre ?

— À mon bureau, mentit-elle. Si tu veux...

Il la fit taire en lui comprimant la gorge de sa main courte et puissante.

— Je ne te crois pas !

— Elle est en France, dans un coffre. Je te jure que c'est vrai !

— Tu mens !

Il appuya sur sa carotide. Elle se sentit partir dans un puits infini. Le souffle lui manquait. Elle ne pouvait plus contrôler les vibrations qui s'emparaient de tout son corps.

— Je pourrais te faire mal pour te soutirer cette information. Te forcer à révéler ce que tu veux cacher. Te faire souffrir.

Le tremblement s'étendit aux mollets d'Armelle qui gigotèrent en cadence.

— « Sucré »... Cette fois... Je te le jure... Mon mari a aussi cette lettre.

Il descendit sa main vers le ventre de sa maîtresse prisonnière. Sans savoir que faire. Il ne la ferait jamais souffrir car il n'en était pas capable. Il n'avait jamais supporté la douleur. Ni celle des autres, ni la sienne. Donner son sang, un des sports nationaux des adolescents américains, le faisait tomber dans les pommes. En promenant sa main le long de la cuisse de sa maîtresse, il réfléchit. Comment avoir cette lettre ?

Soudain, une sonnerie de téléphone retentit derrière la cloison. Il prit un mouchoir en tissu dans sa veste et le fourra dans la bouche d'Armelle Renard. À la troisième sonnerie, il se précipita vers le portable en se cognant au bas de la cloison. Il atteignit la table basse et décrocha.

Armelle ?

— Ce n'est pas elle, répondit-il en reprenant son souffle.

Il réfléchit. Et si elle avait raison ? Si son mari avait la lettre ? Une idée germa.

— Je suppose que vous êtes son mari ?

— Et qui me parle ? fit François Renard.

Il était minuit à Paris. Le milliardaire avait appelé sa femme pour la rassurer. Et voilà qu'il tombait sur un homme !

— Qui êtes-vous ? redemanda-t-il, plus sèchement. Passez-moi ma femme !

— Je crains que ce ne soit impossible. Et je suis un des deux candidats à votre recrutement de PDG.

— Que se passe-t-il ?

— Je détiens votre femme.

— Et vous lui avez fait quoi, espèce de petit salopard ?

François Renard cria si fort dans l'appareil que sa femme entendit un murmure. Elle tenta de le prévenir mais ses hurlements se figèrent en une bouillie incompréhensible.

— Je ne lui ai fait aucun mal. Je veux juste récupérer ma lettre.

Rubicond, le patron s'assit dans le fauteuil et éteignit la chaîne financière. Il essaya de rassembler ses idées. Ce garçon semblait sûr de lui.

— Et sinon ?

Zacharias Daoud resta bouche bée dans le noir. Il n'avait pas prévu ça. Il fallait improviser... Trouver un moyen de pression... Un grand patron... Le concours... Un secret... S'il devenait public... Par un journal... Oui... Daphné...

— J'ai raconté mon histoire à une amie journaliste. Elle est écrite et devrait beaucoup intéresser les lecteurs du New York Times. Dans la période difficile que traverse votre groupe, ce genre de publicité ne serait pas très positif.

— Mettons que je vous donne la lettre. Qu'est-ce qui me prouve que vous n'allez pas publier l'article ?

Zacharias Daoud sentit que l'homme d'affaires mordait à l'hameçon. Ce n'était qu'une question de temps.

— Rien. Vous n'avez aucune garantie. Mais nous n'avons, vous et moi, aucun intérêt à rendre ce concours public.

— Attendez une minute...

François Renard se leva et ouvrit le tiroir de la commode sous l'écran plasma. Il en sortit une boîte de cigares... Des habanas, une douzaine offerte par Fidel Castro lors d'un voyage discret à Cuba. Il avait arrêté de fumer il y a cinq ans. Il alluma un cigare et regarda les premières volutes brouiller sa vue. Il allait régler cette affaire et sortir Armelle du pétrin.

— Je peux être à New York à 3h du matin, heure locale. J'aurai la lettre avec moi.

— Parfait. Appelez-moi quand vous aurez décollé que nous fixions le lieu du rendez-vous.

— Et ma femme ?

— Je la libérerai quand vous aurez téléphoné. Ah, une dernière chose : n'oubliez pas qu'en cas de disparition suspecte, mon amie fera paraître son article dans deux jours.

Il raccrocha et revint s'asseoir sur le lit.

— Tu vois, Armelle, tout va finir par s'arranger. J'attends le coup de fil de ton mari et je te libère après.

Il lui parlait comme pour se faire pardonner d'une maladresse.

— Je n'aime pas la violence. Mais je n'avais pas le choix...

Armelle ne l'écoutait plus. Elle réfléchissait. Son mari serait donc à New York dans la nuit. Il croyait que Zacharias l'avait prise en otage. Il ne savait rien du jeu sexuel. Elle avait encore un espoir de régler ce problème toute seule.

Sentant que ce serait leur dernière rencontre, le financier caressa d'une main souple le ventre qui s'offrait à lui. Elle était menottée et nue. Tous les sens en alerte, il sentit son membre reprendre de la vigueur.

— Je ne te veux aucun mal, Armelle, aucun...

Et il descendit le long du lit pour placer son visage à la hauteur de la toison mousseuse. Elle avait les jambes légèrement écartées. Il pointa sa langue et lui effleura les pétales charnus de son intimité. Elle tenta bien de se soulever pour éviter le contact qui lui procurait du plaisir mais elle retomba sur le drap. Abandonnée aux lèvres qui savaient exactement quels replis de chair l'affolaient. Elle parvint très vite à l'apogée de son plaisir et mordit dans le bâillon pour cacher sa jouissance.

Une heure plus tard, comme prévu, François Renard appelait de son jet privé pour convenir d'un lieu de rendez-vous.

Zacharias Daoud libéra alors une main d'Armelle.

— Au fait, j'ai mis la clé des menottes sur ta table de chevet. Je te conseille de ne pas te précipiter pour la prendre. Si tu veux te libérer, prends ton temps... Et je prends ton portable.

Il s'en alla à petits pas feutrés, dans l'obscurité. Elle entendit au bout d'un moment le feulement des portes de l'ascenseur, vit un rayon de lumière. Et de nouveau, le noir total.

Elle réfléchit à son emploi du temps. Elle devait se rendre à une soirée que donnait sa société au muséum d'histoire naturelle. Puis elle irait se cacher dans son lieu secret. Un endroit inconnu de son mari. Elle y attendrait le « Che ». Demain, elle aurait rendez-vous avec l'assassin de sa meilleure amie.

CHAPITRE VI



Tony Adams entra dans l'appartement sur la pointe des pieds. Elle jeta un coup d'œil autour d'elle, comme si la propriétaire allait apparaître d'une minute à l'autre. Mais Pénélope McElhoy reposait dans le sous-sol d'une morgue surpeuplée, un drap sur le corps. Elle ne reviendrait plus à la surface de la terre, encore moins dans son appartement silencieux.

Les trois flics laissèrent sur le seuil les hommes de l'identité judiciaire qui les avaient accompagnés et pénétrèrent dans les lieux. La lumière inondait le plancher hongrois. L'agent du FBI accommoda ses yeux à l'appartement tout en parois et recoins dont elle n'avait qu'une perspective limitée. En se projetant sur la fenêtre à l'autre bout de l'appartement, elle avait un faisceau de murs colorés composant un arc-en-ciel désordonné.

— Je comprends pourquoi on les appelait les « fausses jumelles », dit Aimé Brichot en caressant les fauteuils en fourrure imitation panthère de sa main gantée. Leurs appartements, c'est carrément le jour et la nuit.

Après que chacun eut procédé à un rapide tour d'inspection dans l'entrelacs de pièces, ils se retrouvèrent devant la chambre. Elle ressemblait à une bonbonnière issue d'un mélange de magazines d'adolescentes et de femmes d'intérieur. De dimensions modestes, elle était surmontée d'un plafonnier en forme de racines d'arbres argentées. Un lit à baldaquin occupait

une bonne moitié de l'espace disponible.

En regardant le miroir au cadre baroque et doré qui recouvrait tout un pan de mur en face du lit, Boris Corentin se rappela ses débuts dans la police. Un de ses premiers déplacements sur le terrain. On l'avait mis avec un vieux de la vieille, l'inspecteur Robert Pardowski. Une légende vivante qui avait fait tous les services et dégoûté bien des jeunes aspirants au métier de flic. Né en Lorraine, il avait commencé à la mine avant de décider qu'il serait plus utile à la société et à sa famille en s'engageant dans les forces de l'ordre. On l'avait surnommé « l'herbe à bison » autant pour sa maigreur que pour sa consommation régulière de la vodka dont la plante est le symbole.

Mais il avait le jeune Corentin à la bonne. Il lui avait dit, de sa voix gutturale à l'accent prononcé :

— La chambre, garçon, c'est la pièce la plus importante avec la cuisine. Parce que c'est là que vivent les gens. Les autres, c'est pour les invités. Mais si tu veux aller dans leur tête et dans leurs tripes, regarde bien ces deux endroits. T'en sauras plus que dans tous les rapports.

La phrase lui était revenue alors qu'il regardait d'un œil vague la photo accrochée au-dessus du lit. C'était un large portrait de Pénélope, en noir et blanc. Elle était nue, allongée de côté, sur une peau d'ours. Elle arborait une crinière en guise de coiffure et une toison pubienne abondante.

— Les années 80 ont fait bien du mal à la mode, dit Tony Adams en fixant le triangle brun qui s'étalait entre les cuisses.

Aimé Brichot se rapprocha des cadres remplis de Polaroids à côté de la porte.

— Elle connaissait du monde. Il n'y a que des acteurs et des chanteurs à la mode.

Une dizaine de tenues de différentes couleurs reposaient pêle-mêle sur le couvre-lit. Leur ton criard jurait avec les murs pastel. Tony Adams fouilla dans le tas de vêtements qui diffusèrent un parfum de fleur printanière.

— Des bas résille orange, un soutien-gorge violet, une veste de cuir vert d'eau... Il y en a pour tous les goûts.

Boris Corentin ouvrit une porte étroite à côté du dressing. Rangés par catégories, les vêtements pendaient des cintres. Des robes en latex, en soie, des nuisettes plus ou moins transparentes, des pantalons en cuir. En bas du placard, des paires de bottines s'alignaient en bons petits soldats, dressées sur leurs talons effilés. Les tiroirs regorgeaient de sous-vêtements de matières et couleurs suffisamment variées pour pouvoir illustrer une année de cours sur l'érotisme au vingtième siècle.

— Regardez le beau joujou, dit Aimé Brichot en levant la tête de dessous le lit.

Il brandissait un cylindre en acier d'une vingtaine de centimètres de long

qui se resserrait à son extrémité. Le godemiché avait une forme si épurée qu'il aurait pu embellir le guéridon d'un collectionneur facétieux.

Les préservatifs qui remplissaient les tiroirs des tables de chevet auraient complété à merveille ce genre de nature morte. Parfumés à la vanille, au chocolat ou à la fraise et de toutes tailles. Boris Corentin trouva aussi un exemplaire ayant la forme d'une fougère et un autre qui s'ornait d'une tête d'animal. Il exhibait un préservatif vibrant autour de son index quand Tony les appela.

— Venez, j'ai trouvé quelque chose d'intéressant.

Les deux policiers français la rejoignirent dans la pièce qui jouxtait la chambre. Une sorte de boudoir aux murs recouverts d'un enduit couleur terre cuite qui comportait deux meubles. La coiffeuse à côté de la fenêtre débordait de bijoux et de crèmes de jour. Et contre le mur, une table avec un ordinateur portable. La jeune femme tenait un carnet fuchsia qu'elle avait sorti de la protection en plastique. Elle le feuilletait avec sa main gantée de latex en prenant bien soin de ne saisir que le coin supérieur des pages.

— Ça m'a tout l'air d'être le carnet de rendez-vous de Pénélope. Très complet, le carnet. Elle notait le lieu, l'heure, la personne qu'elle voyait...

Elle se rapprocha de la fenêtre pour mieux lire l'écriture fine et serrée.

— Et aussi ce qu'elle portait pour ses rendez-vous. « 15 septembre : 16h. Rudy à l'hôtel M : sous-vêtements en dentelle rouge. Hauts talons noirs, robe à bretelles achetée en solde, lisait-elle. Rudy ; chemise blanche, cravate en soie bleue, pantalon de toile kaki. »

— Et ça se termine quand ? demanda Boris Corentin.

— À la date d'aujourd'hui... C'est écrit « *Doggy Style*[\[4\]](#) : 23h30. Che et Sucré ? ».

— Sans doute le lieu et l'heure d'un rendez-vous. Et aussi le nom des deux partenaires. Et avant ?

— C'était hier. « Che dans mon parking : sous-vêtements noirs, robe en latex rouge, hauts talons rouges. »

— On a notre coupable tout trouvé, ce « Che ». Reste le plus dur. Savoir à quoi il ressemble et le retrouver.

Tony passa le carnet à Corentin et appela le FBI. Il l'examina quelques instants et hocha la tête :

— Il y a un truc que je ne comprends pas...

Il tourna plusieurs pages, compara des dates et leur montra une feuille au hasard :

— Prenons le 4 juillet. C'est écrit : « Fête nationale. Tom à la bibliothèque municipale. 12h30. Jupe en organdi orange, sous-vêtements bleus, escarpins à boucle. Tom, caleçon aux couleurs drapeau américain, tee-shirt JFK. »

— C'est le tee-shirt John Fitzgerald Kennedy qui te gêne ? fit Tony.

— Non, bien sûr... Ça me chiffonne que Pénélope note ses tenues et celles de ses amants. *Sauf* pour le dernier rendez-vous. Elle n'a rien dit sur les habits du mec.

— Elle a peut-être oublié, dit Aimé Brichot qui s'était assis devant l'ordinateur.

— Je ne pense pas. Pas une maniaque des vêtements comme elle. Non... Il y a autre chose...

Il refit avec son index en sens inverse l'historique des rendez-vous. Une sonnerie d'ordinateur retentit dans la pièce.

— Oui, ça correspond, fit-il au bout de quelques minutes. Il y a deux noms pour lesquels on n'a aucun vêtement...

— « Che » et « Sucré », dit Tony.

— Exact. Et, comme par hasard, tu remarqueras que ce sont deux surnoms. Alors qu'on a des prénoms pour les autres rendez-vous. De deux choses l'une...

— ... Soit ils arrivaient tout nus au rendez-vous. Ou bien ils étaient à poil quand elles les retrouvaient, le coupa l'Américaine.

— Mm... Ça me paraît difficile de faire ça nus dans une bibliothèque...

Il tournait les pages :

— Ou dans un jardin public... Ou un porche... Ah tiens, j'ai aussi une église et un commissariat.

— Hétéroclite sur ses galipettes, dit Aimé Brichot qui ouvrait les fichiers sur l'ordinateur.

— Justement, pour « Che » et « Sucré », c'est moins original. On a écrit « à l'hôtel » ou « chez moi ». À part le dernier rendez-vous dans le parking.

— Que des lieux clos ! s'exclama Tony. Enfin, à l'intérieur d'un bâtiment.

Boris Corentin s'assit sur la bergère à côté de la coiffeuse. Il se frotta le menton et réfléchit à voix haute :

— Bien vu ! Bon, récapitulons. On a deux surnoms, aucune description de vêtements et que des lieux fermés. Si ça se trouve, elle ne connaissait pas les hommes avec lesquels elle couchait...

Tony le regarda avec incrédulité.

— ... Je veux dire, elle ne les avait jamais vus. Parce que la lumière était éteinte...

— ... Ou bien elle avait un bandeau sur les yeux. C'est un jeu sexuel assez répandu quand on a fait le tour des classiques.

— Ça expliquerait aussi l'absence des vêtements pour ces deux amants-là. Pour la bonne et simple raison qu'elle ne les voyait pas. Attends, je pense à quelque chose...

Et Boris se saisit du carnet, remontant à nouveau dans les dates.

— Admettons que Pénélope ne les ait jamais vus, ces deux amants-là. Eh bien, j’imagine qu’elle a voulu leur trouver un signe distinctif.

— Ce serait logique, reconnu Tony.

— J’ai trouvé ! Le premier rendez-vous avec « Sucré » date de début juillet. Et elle écrit : « Sucré : peau très douce, comme une pâtisserie. Peau bronzée. »

— Et pour le « Che » ?

Boris Corentin feuilleta les pages quelques minutes.

— Rien du tout de ce côté-là.

Un long soupir de soulagement les interrompit.

— J’ai enfin mis la main sur quelque chose, dit Aimé Brichot en se tournant vers eux. Je peux vous dire que ça n’a pas été de la rigolade. D’abord, la boîte mail est complètement vidée. Impossible d’aller déterrer des vieux messages.

Il ouvrit un dossier sur le bureau de l’ordinateur et s’adressa à son supérieur :

— Tu te rappelles la formation sur le nouveau système d’exploitation que j’ai suivie il y a deux mois ? On peut dire qu’elle est tombée à point. Sans elle, je ne pouvais pas extraire ce fichier.

Debout derrière lui, ses collègues fixaient l’écran.

— Pénélope a « super caché » un fichier. Il est resté invisible même en modifiant les paramètres de l’explorateur tout en vous permettant d’y accéder...

Boris Corentin posa une main sur son épaule.

— Ok, Mémé, tu es très fort. Si tu nous montrais tes pépites maintenant ?

Le fichier aurait ravi tout passionné de photos pornos dites « amateur ». Pénélope McElhoy était la vedette d’une bonne centaine d’images. Les photos étaient prises à la dérobée, souvent à partir de téléphones portables. Les trois policiers la découvrirent dans un nombre incalculable de positions, faisant une gâterie à un homme, écartant les jambes, pénétrée par deux partenaires, etc. Sur l’une, elle était debout, sur la suivante allongée, sur le dos, à plat ventre, dehors, sur un bateau...

Et des sexes dans sa bouche, des membres qu’elle empoignait à pleines mains, sur le visage, ses cuisses. Les hommes en sueur, elle ébouriffée...

Les photos défilaient sur l’écran.

— Elle est en train de refaire tout le Kamasutra, laissa tomber Aimé Brichot.

— Oui, mais ça ne nous avance pas beaucoup, dit Boris Corentin.

Ils étaient en train de voir Pénélope accordant ses privautés à un trio masculin quand la Marseillaise retentit dans la pièce.

— Ah, c'est pour moi ! fit Tony Adams qui alla pêcher la source de la mélodie dans la poche de son manteau.

Elle interrompit la version électronique de l'hymne national français.

— Allô ?

Ce fut le seul mot qu'elle prononça durant la conversation.

— Mauvaise nouvelle, fit-elle en rangeant son portable. C'étaient les gars qui décortiquent le portable de Pénélope. Ils ont appelé tous les contacts de sa liste.

— Et je parie qu'ils sont blancs comme neige, compléta Boris Corentin.

— En tout cas, chacun a un alibi qui se tient. Un truc bizarre aussi. Ils ont récupéré les derniers appels entrants et sortants. Et deux numéros ne sont plus en service.

— Ça doit être le « Che » et « Sucré ». Ils ont sans doute volé des portables.

Tony Adams se mordit la lèvre.

— C'est ce qui s'appelle « un coup de glaive dans l'eau », ça...

— Un coup d'épée dans l'eau, rectifia gentiment Boris Corentin. Oui, ça y ressemble. On n'est pas très avancé. Revenons à nos photos d'art.

Ils virent défiler d'autres hommes nus ou à demi vêtus, Pénélope avec de nouvelles coiffures et entourée de bellâtres à la peau blanche. Toujours des gros plans sur elle et ses acolytes sexuels.

— Regardez celle-là, montra Aimé Brichot. Elle n'est pas comme les autres.

Les trois paires d'yeux scrutèrent l'image. Pénélope était face à l'appareil, assise sur un homme, jambes bien écartées. On ne distinguait pas son intimité car elle était cachée par une jambe. Elle souriait en regardant vers la droite en bas de la photo. La zone était masquée par un morceau de dos. Ce qui attirait l'œil, c'était le tatouage.

Aimé Brichot essaya de zoomer au maximum sur le détail. Il s'arrêta juste avant qu'il devienne trop flou.

— Il y a un chiffre, le dix, je crois, dit Boris Corentin.

— Et il est dans un cœur, ajouta son collègue. Mais ce n'est pas une carte à jouer.

— Ça doit représenter un symbole pour celui... ou celle qui le porte.

Boris Corentin montra du doigt la photo.

— À priori, je verrais plutôt une femme. Regardez, les hanches sont plutôt larges. Qu'est-ce que tu en penses Tony ?

— Totalement d'accord. Ta grande expérience des femmes a encore parlé !

Derrière le ton pince-sans-rire, il distingua la provocation piquante et joyeuse de l'agent du FBI. Un discours à double tiroir qui l'avait déjà titillé lors de leur enquête commune à Washington. Il ne pouvait mettre cela sur le compte de la fatigue du voyage et du décalage horaire. Ou du rêve en sa compagnie qui l'avait troublé.

Il comprit qu'à tout moment une phrase pouvait mettre le feu aux poudres pour les précipiter dans un corps à corps qu'il pressentait fiévreux.

Et c'est après avoir enregistré la photo mystère sur clé USB et noté les dernières informations du carnet fuchsia que le trio quitta la bonbonnière de Pénélope McElhoy.

Un courant d'air frais les surprit à la sortie de l'immeuble. Le soleil était caché par les gratte-ciel. Même si la température était douce, les policiers refermèrent leurs manteaux par réflexe. La circulation avait baissé d'intensité en ce début de soirée. On ne voyait que les taches jaunes des taxis new-yorkais qui déboulaient dans l'avenue. Le trio venait de s'engager dans une rue perpendiculaire quand le son étouffé de la Marseillaise électronique se fit de nouveau entendre. Tony Adams extirpa de sa poche l'instrument de torture musicale. Elle répondit un simple « ok » et raccrocha au bout d'une trentaine de secondes.

— C'étaient les gars du bureau. Ils connaissent le *Doggy Style*. C'est une boîte échangeuse installée dans le Bronx.

— Je crois qu'on va avoir droit à une petite sortie nocturne, dit Boris Corentin en forçant la voix.

Il leur indiqua, à quelques pas de là, un minuscule square entouré de haies pour parler sans s'égosiller. Oasis de tranquillité dans la Grosse pomme, le jardin public avait une forme ronde. Les policiers marchèrent sur le chemin de gravier qui les amena sous un réverbère planté en son centre.

— Je crois que le mieux serait d'y aller tous les trois. Qu'est-ce que tu en penses ? lança-t-il à Aimé Brichot.

— Bonne idée.

— Et toi, Tony, tu es partante ?

— Bien sûr.

Sentant le regard interrogatif du Français, elle lui lança :

— J'ai déjà survécu à pire, figure-toi. L'an dernier, nous avons infiltré une secte d'extrémistes. Sans faire dans le gore, je peux te dire que les enfants...

— C'est bon, on a compris.

Sans avoir d'enfant lui-même, il supportait mal qu'on lui parle de gamins maltraités. Quand ce genre d'affaire se présentait dans son boulot, il essayait de s'en sortir du mieux possible. En dehors de ça, basta. Trop d'images remontaient en lui.

— Et puis, à trois, on pourra surveiller l'intérieur et les sorties de la boîte,

embraya Aimé Brichot qui connaissait bien les fêlures de son chef.

En jetant un coup d'œil autour de lui, le Français découvrit, de l'autre côté du petit parc, un autre lampadaire qui prodiguait sa lumière faiblarde à un couple d'amoureux enlacés sur un banc. Ils étaient si tranquilles, pensa-t-il, envahi par une bouffée de désir sourd.

— Je vous préviens que j'y vais comme ça à la soirée, dit-il en étouffant cette pensée dans l'œuf et en faisant un demi-tour sur lui-même.

Tony Adams se prit au jeu.

— Vous croyez qu'ils me prendraient pour une membre du club ?

— Quand même pas, lui répondit Boris Corentin en s'attardant sur les formes qu'elle mettait exagérément en avant. Mais il ne faudrait pas changer grand-chose.

La jeune femme portait une simple tenue composée d'une jupe qui s'arrêtait aux genoux et d'escarpins bien pratiques pour marcher en ville. Ses seins hauts et fermes moulaient le léger pull qu'elle portait près du corps. Et ses jambes fines se devinaient à travers sa jupe.

Bref, elle « dégageait », selon l'expression des jeunes recrues du quai des Orfèvres devant la machine à café. Elle dégageait fichtrement même, se dit le commandant alors que des flashes de son rêve parisien lui revenaient en mémoire.

— On y va, alors ?

Il releva la tête des escarpins vers le visage de la jeune femme. Elle lui passa la main devant les yeux.

— Eh oh, Boris, je te parle. Je te demandais si ça te disait d'aller faire un tour avant notre virée nocturne ?

Il eut l'impression d'émerger d'un songe éveillé. Il entendait Tony. Techniquement. Pourtant ses mots mettaient une année-lumière à parvenir à son cerveau. Quant à répondre... Deux ou trois années-lumière supplémentaires s'écoulèrent.

— Oui... Oui... Pourquoi pas ?

À côté d'eux, Aimé Brichot se lissait la moustache.

— Je vais vous laisse. Je suis vanné. Je rentre à l'hôtel faire une petite sieste. Vous passez me prendre en taxi ?

— Oui, attendez-nous à partir de dix heures, dit Tony. Le Bronx, ce n'est pas la porte à côté et il vaut mieux avoir une bonne demi-heure d'avance.

Il s'apprêtait à partir quand elle lui prit le coude.

— Vous êtes sûr qu'on ne vous raccompagne pas ?

— Je me retrouverai facilement, dit-il en sortant un plan de New York de son manteau. Une ville en damier, c'est comme la bataille navale. Et je me débrouillais plutôt bien quand j'étais gamin. Allez, à tout à l'heure.

Il sortait du parc quand Boris Corentin rejoignit l'Américaine.

— Tu m'emmènes où ?

— Je te propose de marcher tout droit vers Central Park. Mais avant, je te montre mon coin préféré de la ville.

Les nuages avaient recouvert le ciel et la nuit était tombée sur la ville. Eclairés par les vitrines des magasins plus que par les lampadaires, ils marchèrent sur les larges trottoirs, mains dans les poches, sans rien dire. Boris Corentin laissait filer son esprit. Encore une fois, il revint à son rêve entêtant de la nuit passée.

Et, comme en surimpression, des images de la jeune femme, bien réelle, elle. Il sentit son cœur accélérer. Sans y rendre garde, il déboucha sur une avenue.

— C'est là ! dit Tony.

Ils firent un quart de tour à droite. Devant eux se dressait une immense colonne lumineuse. Un pan entier d'immeuble était recouvert de panneaux publicitaires géants de dizaines de mètres de haut. C'était Times Square, le coin le plus vivant de New York. La rue en Y au milieu de laquelle se trouvait l'immeuble clignotait de mille éclats aveuglants. Les bâtiments s'étaient mis au diapason. D'un côté de la rue, un écran annonçait la dernière comédie musicale ; de l'autre, les cours de la Bourse défilaient en permanence sur un mur ; derrière, des bonbons jaunes et verts de trente mètres de haut dansaient sur fond de boîte à rythme. Le quartier resplendissait de lumières éblouissantes. Les badauds profitaient du spectacle un peu partout sur les trottoirs. Certains, arrêtés sur les passages cloutés, ajoutaient aux lumières les klaxons des automobilistes impatients.

Boris Corentin se sentit projeté à l'intérieur d'un jeu électronique en trois dimensions. Il était happé par les publicités dopées aux amphétamines lumineuses. Pour reposer ses yeux, il regarda du côté de Tony Adams. Les lumières se muaient en taches floues qui léchaient son pull. Elle avait la tête relevée, hypnotisée, elle aussi devant la débauche électrique. Bouche bée et la main en visière pour éviter d'être aveuglée.

Elle se tourna vers lui.

— On y va ?

— D'accord.

Ils laissèrent dans leur dos la féerie cacophonique et marchèrent. Boris Corentin demeura silencieux comme ils croisaient quelques blocs d'immeubles.

Sans qu'il s'y attende, Tony s'était rapprochée de lui. Leurs bras se frôlèrent. Tout en marchant elle lui parla, les yeux fixés droit devant elle.

— Tu te rappelles notre dîner à Washington ?

— Oui.

Un peu qu'il s'en souvenait. Elle lui avait fait du pied pendant la moitié du repas et il avait dû prétexter un gros coup de fatigue pour qu'elle cesse de le draguer.

— Tu te rappelles quand je t'avais dit que j'avais envie de toi ?

— Oui.

D'un seul coup, Boris Corentin sentit la boule de désir qui montait dans son ventre. Il parvint à déglutir, mais avec difficulté, comme si sa gorge s'était asséchée d'un seul coup.

— Boris, j'ai envie de toi.

— Moi aussi.

— Maintenant.

— D'accord.

Il avait répondu sans réfléchir. Comme une goutte d'eau débordant d'un vase qui s'était rempli depuis des heures. Le désir, il connaissait. Là, c'était différent. Des sensations qui remontaient à l'adolescence.

Il voyait une masse sombre au bout de l'avenue. Central Park, le poumon vert de New York. Deux fois plus grand que le rocher de Monaco. Mais aussi riche, sinon plus.

— Boris... continua Tony Adams. Tu vas repartir après l'enquête ?

— Oui. Ma vie est à Paris.

Il s'arrêta sous un feu tricolore et caressa la main de la jeune femme. Il scruta son visage. Lorsque le feu passa au vert, il crut déceler... Elle ne lui laissa pas le temps de s'appesantir.

— J'ai envie de quelque chose de spécial avec toi. Pas le coup vite fait à l'hôtel. Même si je sais que ce serait bien.

Feu rouge. Ils traversèrent.

— Tu as connu beaucoup de femmes ?

— Pas mal, oui.

— Tu en as oublié combien ?

— Pas mal.

— Moi, je veux te laisser un souvenir inoubliable.

Elle partit d'un éclat de rire vite éteint et plongea son regard noisette dans ses yeux.

— Tu es prêt à me suivre dans mon fantasme ?

— Je te suis.

Il avait parlé sans se réfréner. Il ne pouvait dire pourquoi mais il lui faisait confiance. Il pressentait aussi que l'enquête ne pouvait avancer que s'ils passaient cette frontière. « T'es tordu, mon Boris, ironisa-t-il. Maintenant, pour bien bosser, tu dois d'abord coucher avec ta partenaire ». Ça paraissait

fou. Pourtant, c'était aussi simple que ça.

Il la vit téléphoner. En fouillant dans sa poche, il sortit son paquet de cigarettes ratatiné. Il avait dû se froisser durant le vol. Une blonde light à la commissure des lèvres, il promena son regard sur les bâtiments qui bordaient la septième avenue et imagina Armelle Renard dans son loft. Ses pensées faisaient des sauts de carpe. Du coq à l'âne. Il revoyait les photos de Pénélope encerclée d'hommes. Les images se mirent en mouvement, fl la vit bouger, pénétrée par des membres, s'asseyant sur un homme, aller et venir, haleter. Il l'entendait haleter, couiner. Elle jouissait. Puis elle souriait. Elle regardait devant elle, une femme dans la même position. En train de monter et descendre sur une verge gonflée et tendue. Une femme qui avait un tatouage dans le dos. Un dix dans un cœur. Armelle.

Boris Corentin sursauta. S'était-il endormi debout ? Sa cigarette était allumée, Tony parlait au téléphone. Il se frotta le menton et fit crisser du bout des doigts sa barbe naissante. Armelle ? Était-ce une hallucination ? Ou ce fichu sixième sens qui l'avait bien souvent sorti du pétrin ?

— Je suis prête, dit Tony en rangeant son portable.

En se promettant de soumettre la folle hypothèse à ses collègues, il la suivit.

Sitôt entrés dans Central Park, ils pénétrèrent dans un autre monde. Les lampadaires éclairaient faiblement les passants et projetaient de longues ombres sur les voies bitumées et les chemins de terre. Au fur et à mesure de leur progression, les sons des rues avoisinantes s'assourdisaient. Ils croisaient les masses imposantes d'arbres centenaires. En marchant, Boris Corentin suivait du regard la barrière lumineuse des gratte-ciels qui entouraient le parc. Au fur et à mesure, ses sens se détendaient. Il s'habitua à l'ombre et distinguait des silhouettes entre les troncs. Il entendait, au loin, des chiens aboyer. L'odeur d'une haie de buis le ramena aux jeux interdits de ses dix ans, derrière l'église, avec sa copine Isabelle.

Tony l'entraîna dans un chemin. Après plusieurs détours, ils arrivèrent dans une minuscule clairière. Essayant de s'accoutumer à l'obscurité croissante, il buta dans un obstacle.

— Assieds-toi sur le banc et attends, lui murmura Tony.

Le banc était en bois. Un vieux modèle au dossier recourbé. Il n'entendait plus les chiens. Il appuya ses mains sur le rebord. En faisant glisser ses doigts, il sentit des échardes et les fit sauter par réflexe. Des feuilles bougèrent à sa droite.

— Je suis là, fit la voix de Tony derrière lui.

Il sentit soudain des mains ouvrir son manteau. Surpris, il essaya de les dénombrer mais des doigts appuyèrent sur son entrejambe.

D'autres doigts caressaient son cou. « C'est elle », pensa-t-il.

— Boris, je veux ton plaisir, lui susurra-t-elle dans l'oreille tandis que sa chemise se retrouva ouverte d'un coup.

Il eut à peine le temps de prendre conscience que sa verge grandissait dans son pantalon qu'une main la libérait de toute entrave. Il avait la moitié du corps à l'air libre. Il frissonna de plaisir. Il sentait des dizaines de mains prendre possession de sa peau ; des longs doigts roulaient sur son ventre, des pouces, des index lui serraient les tétons, son cou et ses joues étaient massés par un duvet.

Il s'étendit davantage sur le banc pour mieux profiter des mains fureteuses quand il sentit un cocon humide enserrer son membre. Il ne put s'empêcher d'allonger le bras pour plonger sa main dans la chevelure épaisse. Il fourrageait dans les cheveux au rythme des lèvres qui allaient et venaient le long de sa hampe. Une autre bouche vint lui picoter la poitrine à coups de langue. Il ressentit des ongles de Tony tracer leur chemin sur son cou. Il porta ses mains à l'endroit où il avait ressenti les petites brûlures, vite éteintes par des baisers qui adoucirent sa peau. Sur la nuque, là où apparaissent les premiers cheveux, les suçons lui envoyèrent des micro-décharges de plaisir dans les mains.

Boris Corentin appuya plus fort sur la tête devant lui. Les cheveux étaient plus courts, moins épais. Il releva légèrement sa main. Il vit une forme s'asseoir sur lui. Il était pénétré de tous côtés comme il ne l'avait jamais été. Son sexe dressé dans un gant de velours qui lui procurait les sensations à chaque mouvement.

— Oui, Boris, vas-y !

Cette voix, celle de Tony, fit monter d'un seul coup son excitation. Il se releva alors, la souleva et la retourna sur la banc en plongeant à nouveau en elle. Elle gémissait et se cramponnait au dossier pour ne pas s'écraser.

— Encore, c'est bon, viens maintenant ! criait la jeune Américaine.

Le Français sentait son ventre frapper contre les fesses qu'il maintenait dans ses larges mains. Il parvint à se retenir quelques secondes puis se libéra dans un long rôle de plaisir.

— Au boulot, maintenant ! fit-il en se rhabillant quelques minutes plus tard.

Ils traversèrent l'avenue qui les ramenait, en évitant les taxis jaunes. C'était le moment d'aller chercher Aimé à son hôtel. Boris Corentin savait qu'il aurait grand besoin de son collègue. Car son flair lui disait que la partie s'annonçait beaucoup plus serrée dans prochaines heures.

CHAPITRE VII



— Allô ? Jonathan, tu es là ? Je t'ai vu, aujourd'hui, à la télévision...

La voix crachotait dans le haut-parleur du répondeur posé sur le comptoir en marbre. Hearst, vêtu d'un peignoir, fit un effort pour se concentrer sur les mots.

— Eh ben, dis donc, mon vieux, t'as changé... T'es devenu une célébrité à ce que je vois... Même si, bon, je sais, c'est la catastrophe boursière en ce moment...

Qui ça pouvait être ? Il avait beau retourner dans sa tête tout son annuaire de connaissances, impossible de mettre un visage sur ce timbre grave. En plus, la friture sur la ligne l'empêchait d'entendre une phrase en entier. Foutus Télécoms américains qui étaient incapables de fournir une ligne de bonne qualité. Ça ne servait à rien d'avoir acheté un appareil à 250 dollars l'unité. Autant les garder en prévision du bouillon final.

Il ne comptait plus les courtiers qui avaient dû prendre leurs cliques et leurs claques aujourd'hui. Ça valsait à tout va dans sa banque. Plus personne n'écoutait les chefs qui essayaient de motiver les troupes. « Vous êtes l'orchestre qui joue alors que le Titanic coule ! », avait lancé Charlie le farceur qui virait cynique. Il ne commentait même plus les tenues de Pearl, qui portait pourtant des robes de saison affriolantes. C'était dire.

Un silence au bout de la ligne le ramena dans son salon. Il perçut ensuite une longue déglutition. Manifestement, le type du téléphone n'était pas habitué à laisser des messages.

— Je vis à New York moi aussi... Une longue histoire... Si tu veux, on se fait une bouffe un de ces jours...

Une image lui revint de son passé. Cet accent traînant sur le mot

« bouffe », Hearst le connaissait. Il retourna sa casquette de l'autre côté et serra davantage la ceinture de son peignoir. Cette voix... Il l'avait entendue très souvent... À l'heure du déjeuner... À l'université... James ! C'était James ! Son ancien camarade de chambre. James Citwell, le gars qui, sur les coups de 11h30, ne manquait jamais de dire : « qu'est-ce qu'on bouffe à midi ? ».

Il effaça le message sans en écouter la fin et se dirigea vers la salle de bains. Il saisit son rasoir électrique et le posa sur le rebord du lavabo en bois pétrifié de Bornéo. Il jeta un coup d'œil à l'horloge derrière lui. Dans moins de deux heures, il entrerait au « Doggy Style ». Il avait bien besoin de se détendre après cette journée à classer dans le top 5 des moments les plus pourris de sa vie.

Même s'il n'était allé que deux fois dans cette boîte très sélect, il avait pu vérifier l'effet bénéfique qu'il en retirait. Il ne connaissait pas de meilleur sas de décompression avant une échéance capitale. Et son rendez-vous avec Armelle Renard pour récupérer la lettre en était une. Sa porte de sortie de ce foutu recrutement. Sa « seule chance de survie », comme l'avait dit son ami Parker.

Il observa son reflet dans le miroir. Il ne cherchait pas à sourire ou à plaire, il se vit tel qu'il était. Les yeux et deux barres foncées au-dessus. Pour diminuer le choc de la découverte future, il avait appris à franchir des portes jusqu'à la petite pièce au bout de la maison. Chaque clignement d'œil était un rideau pour s'habituer, passer d'une pièce à l'autre. Il regarda ses oreilles qui dépassaient de la casquette. Ce n'étaient plus que des bouts de chair. Trois clignements d'œil et il vit des triangles.

Au bout de cinq minutes, il avait devant lui un visage qui lui était devenu indifférent. Un ovale, une enveloppe de peau. C'était le moment. Il pouvait ouvrir la dernière porte.

Alors, il enleva sa casquette et la posa de l'autre côté du lavabo sans bouger un muscle. Le crâne n'avait plus de cheveux, hormis une petite touffe en haut de la nuque. Il fit pivoter la tête d'un quart de tour, et vérifia la présence des cheveux en les tirant entre le pouce et l'index.

Il passa doucement la main sur le haut du crâne. Un glaçon le toucha. Sa dernière greffe de l'an passé lui avait laissé une peau fripée, d'une sensibilité semblable à celle d'un écorché vif. Il sortit une boîte ronde de l'armoire, l'ouvrit et s'enduit la main gauche d'une crème qu'il étala avec soin sur sa tête. Il appuya ses deux mains sur la pierre d'eau et fixa le gros œuf luisant qui lui faisait face.

Dire qu'il y a dix ans, il était aussi brun que James Citwell était blond. Ils n'arrêtaient pas de se charrier sur leurs chevelures. C'était à qui tiendrait le

plus longtemps sans passer chez le coiffeur. Il sourit avec ironie à son reflet. « On est con quand on a 18 ans », se dit-il.

Ce pari était une manière de se distinguer des « sportifs ». Ces gars boby-buildés et aux cheveux courts, acceptés en fac à cause de leurs muscles et qui se pavanaient tous les matins, à l'heure de l'entraînement, pendant que les « matheux » se tapaient les devoirs.

James et lui avaient gagné un surnom, « les casques poilus », et une réputation d'antisportif, qui n'était pas une sinécure chez les ploucs du Kentucky. Ils en ricanaient. Mais il connaissait la règle non écrite de l'adolescence américaine. « Si à 18 ans tu n'appartiens pas à un groupe, tu n'es rien. »

Ils avaient ensuite créé le « club des matheux » qui comptait, dans ses bons jours, une trentaine de garçons portant manteau noir et écharpe. On les repérait de loin avec leur tignasse au vent.

Hearst traça une ligne sur sa peau le long de l'oreille gauche.

— Je peux toucher ?

C'est en passant sa main à cet endroit précis que Meredith était entrée dans sa vie. Une nuit, lors d'une fête de campus dans le bâtiment des « littéraires ». Ils étaient bien imbibés, James et lui, lorsqu'ils avaient avisé une blonde près du bar. Pari stupide lancé – « pas cap que tu la branches ? » –, et Jonathan Hearst s'était pointé près de la cible en question.

Elle s'appelait Meredith Gamer, elle logeait dans le bâtiment de la *sororité*^[5] Psi Kappa Alpha, et elle l'avait regardé près de son oreille gauche. Elle avait trop bu ou elle débloquait ? Il faut dire qu'elle avait éclusé pas mal d'*irish coffee*, coup de bambou assuré après cinq verres derrière la tête.

— Y'a un truc qui va pas ?

— Non... C'est que... Ta boucle de cheveux. Elle me rappelle mes premières poupées. Je peux toucher ?

Ça avait commencé comme ça. Elle avait rigolé, il lui avait proposé de lui donner une mèche pour remplacer la coiffure des poupées. Elle l'avait pris au mot, ils avaient bu, rebu, et s'étaient retrouvés, zigzaguant bras dessus bras dessous, à échouer dans sa chambre.

Ses seins. Il se rappelait surtout ses seins. Deux beaux fruits surmontés d'aréoles d'un rose clair qu'il avait empoignés et serrés, provoquant un gémissement. Ses souvenirs étaient noyés dans les brumes de l'alcool. Il voyait juste ses seins balloter quand il avait pénétré avec puissance sa fente nue. Elle respirait en projetant son ventre contre le sien. Ses halètements s'étaient transformés en glapissements retentissants. Il n'avait jamais entendu une fille crier aussi fort. Qu'est-ce qu'elle gueulait ! Elle n'allait pas faire venir la sécurité, quand même. Il se serait fait virer. Et il avait travaillé trop dur pour risquer ça.

Dans un éclair de lucidité, il lui avait mis la main sur la bouche pour la faire taire tout en continuant à la labourer de coups de plus en plus violents. Il l'avait regardé à travers les gouttes de sueur qui lui tombaient sur les yeux. Elle avait l'air d'adorer ça. C'était à qui frapperait le plus fort. Elle soulevait les fesses et s'enfonçait en lui. Soudain, elle lui avait pris le poing et se l'était fourré dans la bouche. Elle l'avait serré de toutes ses forces avec ses lèvres. Son cri de jouissance s'était étouffé contre ses phalanges mais il en avait longtemps senti le souffle.

— Tu as vraiment des beaux cheveux, avait-elle dit le lendemain en enroulant une mèche autour de son index.

Pourtant, neuf mois plus tard, il sacrifiait sa tignasse brune pour une coupe en brosse de deux centimètres de long. La faute à ce putain de désir qu'il avait pour elle. Bien sûr, ils s'étaient revus les semaines suivantes. Ils étaient devenus des *exclusives dates*, un petit couple qui se promenait dans les couloirs de la fac. Avec un problème de 110 kg. Un énorme hic qui avait pour surnom « Rouky », la maxi-vedette de l'équipe de football américain. Il avait fait une fixation sur Meredith. Comme elle était *cheerleader*, Hearst devait donc assister à tous les matchs pour ne pas laisser sa copine entre les mains de l'autre taré. Il était sacrément accroché, au point qu'ils avaient parlé fiançailles.

Et elle continuait à le chercher avec ses cheveux. Entre les « ça fait baba ta coiffure » et les « j'aimerais bien que tu aies les cheveux plus courts », il avait cédé. Et là, tout avait dérapé.

Bon sang, il n'aurait jamais dû aller chez ce coupe-tifs ! Un samedi après-midi, elle l'avait même accompagné en lui promettant une surprise. Ils s'étaient retrouvés chez elle après le passage à la boule à quasi zéro. Ses parents étaient partis au cinéma, ils avaient la maison rien qu'à eux. Il n'avait jamais mis les pieds dans la demeure familiale, construite pierre par pierre par le père, un entrepreneur en bâtiment qu'il avait rencontré une fois à la faculté. Impressionnant, le bonhomme, on sentait à sa manière de lui parler qu'il tenait plus que tout à sa fille unique. Hearst s'était donné du courage en buvant un verre d'alcool. Il l'avait suivie dans sa chambre.

— Aujourd'hui, c'est le grand jeu, mon Jo...

Sur un vieux slow sirupeux, elle avait alors relevé sa petite jupe le long de ses jambes bien taillées. Elle ne portait pas de culotte. Il eut le temps de deviner un « J » comme Jonathan à la place de la toison mousseuse des dernières semaines. Tandis qu'elle se déhanchait en caressant chaque partie de son corps, il avait senti la chaleur bien connue du désir monter en lui. À la fin du morceau, elle était allée éteindre la chaîne hifi. En se baissant, la jupe était remontée et avait mis à l'air ses fesses pleines. N'y tenant plus, il s'était levé du lit et avait placé sa main entre ses cuisses humides. Elle s'était retournée et l'avait gratifié d'un sourire coquin qui ne l'avait pas quittée pendant qu'elle se saisissait de la boule qui tendait son pantalon.

— Attends, j'ai chaud, je vais me laver.

Lorsqu'elle était revenue vers lui, ses vêtements mouillés lui collaient au corps. Elle n'avait pas de soutien-gorge. Ses gros seins serrés contre le tissu semblaient souffrir d'asphyxie. Leurs pointes tiraient contre le tee-shirt. Ses cheveux mouillés plaqués contre son visage lui donnaient l'impression qu'il allait l'embrasser à travers une jungle. Elle passa son index sur ses lèvres entr'ouvertes pour enlever une mèche de cheveux et introduisit deux doigts dans sa bouche. Il souleva le tee-shirt et mit sa tête dans les seins puis la renversa sur son lit.

Elle lui ouvrit délicatement la braguette pour en sortir un membre épais et prêt à l'action. Pressé de d'expulser toute cette énergie qu'il avait dû contenir chez le coiffeur, il s'était précipité sur son entrejambe et avait découvert sans douceur les pétales de son intimité. Il avait fait le minimum, titillant sa fleur de sa langue râpeuse mais il s'était rendu compte qu'elle était prête à l'assaut final. Il s'était alors empalé en elle d'un grand coup. Au contact de son ventre, elle avait poussé son premier soupir et ferma les yeux.

Rattrapé par son plaisir, il avait regardé autour de lui pour se calmer. Une chambre rose bonbon ornée de posters de groupes de musique et de photos des *cheerleaders* et... De l'équipe de football américain ! De découvrir son rival sur les murs rabaissa son plaisir de plusieurs degrés. Il en avait conçu une rage froide et se mit à cogner plus fort contre le ventre de Meredith. Elle avait poussé des glapissements qui emplissaient la pièce.

— Oh que c'est bon, vas-y, encore plus fort ! avait-elle gémi en le tenant fermement à la taille.

En relevant les cuisses pour mieux la pénétrer, il avait appuyé sa main contre le cou de sa partenaire. Ses halètements s'étaient amplifiés. Il sentait la carotide battre la chamade. Avec toujours le visage porcin du footballeur devant les yeux, il avait serré un peu plus ses doigts. Meredith, au comble du plaisir, criait littéralement. Il sentait les muscles de son bas-ventre comprimer avec une vigueur peu commune son membre tendu.

Il explosait en elle quand il entendit un autre cri derrière lui.

— Qu'est-ce que tu fous ici ?

Il se retira et se retourna. Le père de Meredith s'encadrait dans la porte. Hearst eut juste le temps de rabattre le couvre-lit sur lui.

— Fous-moi le camp tout de suite !

Le visage révolté de colère, le père s'était avancé vers le lit. Il n'était pas plus grand que Jonathan Hearst mais il agitait ses bras dans tous les sens. Meredith avait récupéré son tee-shirt et le serrait contre elle, blottie contre le mur à côté de lui.

— Je vais vous expliquer, monsieur...

À ces mots, le père s'arrêta tout net dans son élan, les bras sur les hanches.

— Eh bien, vas-y, je t'écoute.

— Voilà, euh... Je veux épouser Meredith.

La phrase était sortie toute seule de sa bouche. Le lieu et surtout le moment étaient plutôt mal choisis pour ce genre de déclaration, comprit-il quand il vit le visage du père se métamorphoser comme au ralenti. Les traits s'apaisèrent, la bouche s'ouvrit et l'homme partit dans un grand éclat de rire.

— Quoi ? Tu viens de baiser ma fille et tu la demandes en mariage ?

Il se tourna vers sa femme pour la prendre en témoin.

— Tu entends chéri, ce minable veut se marier avec Meredith !

Et il tendit son énorme bras vers l'étudiant :

— Écoute-moi bien, Hearst. Tant que je serai vivant, il n'est pas question que ma fille devienne ta femme ! Avec quel argent tu la ferais vivre, hein ?

Il s'avança jusqu'au bord du lit :

— Je veux que ma fille fasse un beau mariage. Pas avec un trouduc dans ton genre. Maintenant, dégage !

Le jeune homme avait quitté la maison sans un regard pour son amie et n'avait pas dessaoulé pendant une semaine. Il avait ensuite quitté l'université et s'était engagé dans une banque de la principale ville du Kentucky. Puis New York, le 11 septembre, la rencontre avec Pénélope McElhoy... Et ce concours de recrutement.

Il regarda une dernière fois le visage dans la glace et se reconnut. Jonathan Hearst, ses yeux et sa bouche. D'un geste, il remit sa casquette et chassa ces souvenirs. Il n'allait pas laisser une nouvelle fois quelqu'un bousiller sa vie. « On ne meurt qu'une fois », se répéta-t-il. L'ancien moi avait disparu dans les décombres des attentats. Le nouveau allait sauver sa peau demain matin. Pour être parfaitement prêt, il avait besoin d'une détente. Dans un club qui seul pourrait lui procurer les plaisirs particuliers dont il raffolait.

CHAPITRE VIII



— Ne comptez pas sur moi pour vous attendre. Et pour le club, c’est là-bas, dit le chauffeur en montrant du doigt un endroit à deux blocs d’immeubles.

Tony Adams paya la course et claqua la porte jaune de toutes ses forces.

— Il n’a qu’à pas faire ce métier s’il crève de trouille à l’idée d’aller dans le Bronx ! rugit-elle dès que le taxi redémarra en trombe.

Sans regarder où elle marchait, la jeune femme manqua se faire renverser par une moto en traversant la rue.

— Quel endroit de rêve, grommela Aimé Brichot, tiré de son lit une demi-heure auparavant et qui venait de marcher sur un papier gras imbibé de ketchup.

Tout en repensant aux zones en friche et aux parkings de tôles abandonnées traversés avant de rejoindre ce quartier, il se faufila entre deux voitures pour traverser l’étroite rue. Il gagna l’autre trottoir en évitant de justesse le geyser de vapeur qui sortait d’une bouche d’égout.

N’était l’horloge de l’église indiquant 11 h et les étoiles, les policiers se seraient crus dans un village en plein jour. Des gamins jouaient près d’une camionnette qui projetait une odeur d’hot-dogs et de frites dans tout le quartier.

Sur le chemin, ils croisèrent des petits vieux assis dans des fauteuils de récupération posés au pied des quatre marches d’escaliers menant à leur appartement. Ils papotaient sans se soucier des flics et surveillaient plutôt les chiens qui se couraient après. Par réflexe professionnel, Aimé Brichot balaya

du regard la rue et aperçut, à une dizaine de voitures devant lui, des silhouettes planquées sous le porche d'un immeuble aux fenêtres condamnées. Un homme arriva et quelques secondes plus tard les ombres se dispersèrent comme une nuée de moineaux. Du petit trafic de drogue.

— On est quand même les seuls Blancs du quartier...

— Plus maintenant, fit Boris Corentin en lui désignant du menton la limousine qui venait de s'arrêter en plein milieu de la voie.

Soutenue par un chauffeur qui lui ouvrait la porte, casquette à la main, une grande rousse surgit de la longue voiture blanche aux vitres opaques et s'engouffra dans le bâtiment. Quelques klaxons retentirent dans la file qui s'était déjà formée, et la limousine repartit comme elle était venue.

Arrivée devant l'immeuble, Tony Adams vérifia l'adresse. C'était bien celle du *Doggy Style*. Elle appuya sur la sonnette qui se trouvait à gauche d'une porte banale. Le judas s'ouvrit à la hauteur de ses yeux.

— FBI ! fit-elle en collant sa plaque sur les barreaux de fer.

Le judas claqua et les policiers perçurent des bribes de conversation. La porte s'ouvrit enfin sur un Noir en costume trois pièces, au crâne rasé aussi impeccable que la pochette violette qui ornait son revers de veste.

— Nous aimerions parler au propriétaire du club, dit Tony Adams dès qu'ils eurent franchi le seuil.

— C'est moi, répondit l'homme d'un imperceptible sourire.

— Vous êtes Sean Taylor ? Mister Shark ? Le Requin ?

— Oui, c'est ça, fit-il en dévoilant une dentition parfaite et immaculée. Mais venez dans mon bureau, nous y serons plus tranquilles pour bavarder...

Il avait le ton d'un avocat qui s'apprête à signer un contrat juteux. Il s'arrêta pour demander au barman qu'on ne le dérange pas. La pièce qui répondait au nom d'entrée était un curieux mélange de moderne et d'ancien, mêlant des tapisseries dénichées à prix d'or chez des brocanteurs et des lustres argentés qui avaient dû connaître leur heure de gloire dans les années 70. Tout comme la musique soul qui était diffusée par le plafond.

Boris Corentin repéra la rousse, qui était assise sur un tabouret haut. Elle était vêtue d'une longue robe dorée à paillettes et parlait avec un homme de deux têtes de moins qu'elle, habillé lui aussi comme s'il allait à la noce. Le Français s'approcha du mur pour mieux saisir la scène.

— Elles sont directement importées d'Italie, fit le Requin en lui montrant les pierres dans son dos. Tout comme le marbre sur lequel vous marchez. Allons-y, je passe devant vous.

Ils longèrent le bar et grimpèrent le long d'un escalier en colimaçon tandis que la porte d'entrée du club s'ouvrait à nouveau. Le bureau en question était une minuscule pièce où les policiers eurent bien du mal à se loger. Ils restèrent donc debout. Le propriétaire des lieux s'appuya sur le rebord d'un

petit secrétaire niché dans un coin. Sans doute dégotté en même temps que les tapisseries, estima Boris Corentin.

— Mon surnom, Le Requin, il date de fort longtemps, quand j'étais dans le rap...

Il les regarda pour observer leur réaction. Aucun ne bougeait.

— ... Je m'étais fait poser un dentellier en or massif, histoire de faire comme tout le monde dans le milieu. Et puis, j'avais la réputation de ne pas me laisser entuber par les maisons de disques. D'où le surnom...

— Et vous avez bien réussi, fit Boris Corentin en montrant les disques d'or et les photos avec des célébrités.

— Vous êtes Français, non ?

Hochement de tête.

— J'ai vu défiler pas mal de vos concitoyens ici. Des rappeurs. Ils en ont marre de cracher sur la société française, ils veulent se recycler dans les affaires. Je leur donne deux ou trois conseils.

Il s'aperçut que les visiteurs l'écoutaient d'une oreille distraite.

— Mais on n'est pas là pour parler business. Que puis-je faire pour vous ?

Tony Adams sortit la photo de Pénélope McElhoy.

— Vous connaissez cette femme ?

— J'ai peut-être du la voir une fois ou deux. Pourquoi ?

— Parce qu'elle est morte.

Boris Corentin observa le Requin à la dérobée. Pas un seul muscle de son visage n'avait tressailli. Il était demeuré aussi impassible que si on lui avait annoncé le temps du lendemain.

— Et alors ? Je vous l'ai dit, je l'ai croisée, on a dû parler de choses et d'autres. Même si le club est privé et très sélectif, nous avons une bonne centaine de membres.

— Justement, vous ne faites pas le recrutement vous-même ?

— Non, nous procédons par cooptation. Un membre en parle à une connaissance, nous la recommande. La première fois que la personne vient, je l'accueille...

Comme vous tout à l'heure, ajouta-t-il en glissant un regard à Boris Corentin. Mais je vais appeler mon adjoint, il connaît mieux les membres que moi.

Il appuya sur un bouton. Quelques secondes plus tard, un homme ouvrit la porte et sautilla jusqu'à eux, dans son costume droit, assorti d'un gilet à carreaux. C'était le gars du bar, qui se présenta comme l'homme à tout faire du *Doggy Style*, une sorte de « gentil organisateur ». Tony Adams lui tendit la photo.

— C'est Blondie.

Puis il se tut. À croire que la coolitude du patron avait déteint sur ses employés, qui en adoptaient le comportement en même temps que l'uniforme, songea Aimé Brichot.

L'homme jeta un coup d'œil au trio de policiers puis à son patron.

— Nous ne connaissons pas les véritables noms de nos membres, reprit le Requin. Quelqu'un s'occupe des papiers dans un autre local, dans le centre de New York. Ici, nous n'avons que des prénoms ou des surnoms. C'est plus simple et ça rassure les clients.

Sur un signe de tête, le GO continua :

— Elle est arrivée il y a deux mois. Elle voulait s'appeler Blondie, rapport à sa couleur de cheveux. Mais ce n'était pas une cliente régulière.

— Ça veut dire quoi régulière ?

Tony Adams dut baisser les yeux pour lui parler.

— Disons qu'elle venait une fois tous les quinze jours. Ce qui n'est pas très fréquent pour un club comme le nôtre.

— Elle était accompagnée, elle avait un partenaire privilégié ? intervint Aimé Brichot que la placidité de l'employé agaça.

— Je ne crois pas.

Nouveau regard du GO au Requin qui prit la parole :

— Cela dit, elle est peut-être aussi membre d'un autre club de notre réseau. Vous aurez sans doute plus de chance de ce côté-là.

Face au regard interrogatif des policiers, il poursuivit :

— Nous avons une dizaine de clubs. Chacun a sa spécialité. Ici, c'est la levette. Au *cumshot*[6], c'est l'éjaculation faciale, au *little hole*[7], la sodomie. Vous avez aussi les amateurs de femmes enceintes ou la niche des homos qui n'aiment que les caresses sur la poitrine.

Il laissait tomber les noms aussi tranquillement qu'un directeur financier détaille les résultats de sa société. « Plutôt malin, le coup de la niche », se dit Boris Corentin, qui ne s'étonnait d'aucune particularité humaine. Il se tourna vers le GO, droit comme un piquet.

— Nous cherchons aussi deux hommes... Des surnoms... le « Che » et « Sucré ». Ça vous dit quelque chose ?

Le bonhomme hocha négativement la tête.

— Le mieux serait que vous parliez avec une habituée du club, dit le Requin. Vous pouvez faire un tour, il va vous guider... Si vous voulez m'excuser...

En sortant du bureau, Corentin vit que la pendule affichait minuit moins le quart. Si les deux hommes respectaient l'heure du rendez-vous noté dans le carnet de Pénélope, ils devaient déjà être dans la place.

Les policiers passèrent devant le bar où trois femmes, jupe fendue

jusqu'en haut des cuisses, sirotaient un cocktail en scrutant la porte d'entrée. Tandis qu'il se dirigeait vers une ouverture fermée par un rideau en velours rouge, Boris Corentin sentit le lourd regard des libertines accompagner sa progression.

— Faites attention, c'est assez raide, prévint le GO en les précédant dans l'escalier en fer.

Ils débouchèrent sur un étroit couloir éclairé par des lustres aux lumières orangées. Des gémissements provenaient du fond, là où le couloir tournait vers la droite. Après quelques pas, Boris Corentin vit arriver une femme en guêpière rouge qui lui sourit d'un air canaille. Il se serra contre le mur en pierres mais elle le croisa en frottant ses seins épais contre lui. À intervalles réguliers, ils voyaient des volets à hauteur d'homme.

— Les salons individuels. Ils ne seront ouverts que dans une heure, commenta le guide sans s'arrêter.

Les gémissements gagnaient en intensité au fur et à mesure de leur progression dans l'étroit conduit. Habitué à fréquenter les clubs échangistes au cours de sa carrière, Boris Corentin se représentait bien les corps mêlés dans une grande salle. Pourtant, il marqua un temps d'arrêt en pénétrant dans la pièce principale du *Doggy Style*.

Car toutes les femmes étaient dans une seule position. À quatre pattes. Avec des hommes devant, derrière. Aucune d'entre elles n'était allongée, assise ou debout. Une quinzaine de couples devaient s'activer dans la pièce rectangulaire.

Aimé Brichot s'écarta pour laisser passer une créature munie d'un masque en latex et qui tenait au bout de sa laisse une femme qui marchait en costume de chat.

Sur un geste de l'homme en costume, ils gagnèrent une des alcôves réparties le long des murs d'où ils avaient une vue périphérique sur la pièce. Sans qu'on sache pourquoi, les gémissements montèrent en volume.

— Ça surprend toujours la première fois, murmura le GO. Mais la levrette a beaucoup plus d'adeptes qu'on ne le croit. Ce soir, nous avons une célèbre chanteuse, un flinguant jeune premier d'Hollywood et un journaliste de télévision qui préfère se faire passer pour homosexuel que de risquer qu'on découvre son petit vice.

Boris Corentin essayait de distinguer les hommes dans les amas de chair qui s'emboîtaient sur les espèces de tatamis recouvrant le sol. Il lui fallut froncer les sourcils car les trois gigantesques lustres descendant du plafond, coloriaient la salle d'un sombre orange.

Le GO désigna une femme qui ahanait sous les coups de boutoir d'un homme aussi fin qu'une matraque :

— Je vais vous présenter Soledad.

Il lui fit un petit signe de la main et elle se releva aussitôt. Elle gratifia son partenaire d'une caresse sur le membre tendu et épais et se dirigea vers eux sans être le moins du monde gênée par sa nudité.

— On l'appelle « Soledad » parce qu'elle vient seule et qu'elle repart toujours accompagnée.

Quand elle les rejoignit, il mit les mains en cornet sur sa bouche :

— Ces messieurs-dames sont de la police.

Tony Adams lui résuma la situation. Pas surprise pour un sou par leur présence, elle réfléchit quelques instants, avant de leur dire :

— C'est Blondie, je l'ai vue deux ou trois fois. Elle était nouvelle mais très joueuse. On a fait l'étoile filante ensemble. C'est ça, leur montra-t-elle en désignant un groupe dans un coin de la salle.

Cinq femmes formaient les branches d'une étoile, la tête vers le centre. Elles s'embrassaient tandis que des hommes les empoignaient aux hanches en les fourrageant.

— « Che » et « sucré », vous en avez entendu parler ? reprit Tony Adams.

— Pas plus tard que tout à l'heure. J'ai juste entendu ces noms avant de descendre.

Et avant qu'ils aient pu dire un mot :

— « Sucré », il a une peau bronzée et douce. C'est tout ce que je sais.

Sur ce, elle les salua et retourna vers la « matraque » qui reprit le cours des opérations là où il l'avait abandonné.

Boris Corentin tenta de se rappeler les trois femmes entrevues devant le bar. Elles attendaient des hommes. Peut-être ces deux-là. En tout cas, il fallait agir vite.

— Il y a d'autres salles ouvertes ? demanda-t-il à l'oreille du GO.

— Non, on est en semaine.

Boris s'adressa à Aimé Brichot et Tony Adams.

— On va se concentrer sur « Sucré ». Repérez ceux qui ont la peau mate. On se les répartit, on les surveille. Et on suit le premier qui sort. Si le « Che » est ici et qu'il nous voit, peut-être qu'il va faire un faux mouvement. Dans ce cas, on le coince aussi, dit-il en pensant qu'ils auraient bien de la chance s'ils pouvaient déjà en arrêter un.

Mais il ne fallait pas rêver. C'était un club privé, ils n'avaient pas de mandat et le propriétaire avait été généreux de les laisser descendre. Ce qui n'était déjà pas mal.

Cinq minutes plus tard, chaque policier s'était isolé dans une alcôve. Boris Corentin était le plus proche de l'escalier. Au cas où... Devant lui, il observait la rousse du bar dans la position du petit chien. Cheveux relâchés, elle glapissait tandis qu'un grand brun s'enfonçait en elle comme un marteau-

pilon puis se retirait. Et cinq bonnes secondes plus tard, il donnait un nouveau coup de rein. Chaque mouvement, plus violent que le précédent, déchaînait ses cris et la rousse devait faire un effort pour se retenir de tomber.

Il jeta un coup d'œil à Aimé Brichot qui avait l'air de s'ennuyer ferme à regarder un homme assis sur un podium. Celui-ci était encore habillé et donnait l'impression d'attendre un bus en dépit de son pantalon tombé sur les chaussettes. Devant lui, une petite brune, à quatre pattes, léchait son membre épais et noueux qui perçait à travers le caleçon. Elle avait des tatouages sur les deux bras, et soupesait les boules compactes avant de les gober en gonflant ses joues.

À côté d'eux, une grosse femme qui portait un masque, criait à en perdre haleine. Comme une louve romaine, elle avait sous elle un homme qui la pénétrait en soulevant ses fesses. Derrière, un autre s'emparait de son plus petit orifice. Son dos bronzé tressautait à chaque fois qu'il plongeait dans les fesses charnues et la matrone hurlait de plus belle. De là où elle était située, Tony Adams voyait ses mamelles se balancer au rythme trépidant de la double pénétration.

Pour se détacher de ce spectacle fascinant, elle changea de perspective et regarda l'homme sur le podium.

« Sucré » avait hésité avant de venir au « Doggy Style ». La séance de l'après-midi avec Armelle Renard l'avait épuisé. Mais il avait besoin de recharger les batteries. Et quoi de mieux qu'une petite visite dans son club préféré ? D'autant que dans moins de trois heures, il rencontrerait le grand patron français. À sa descente d'avion, celui-ci lui remettrait la lettre et c'en serait fini de ce concours.

En attendant, il devait faire avec la tatouée qui lui avait sauté dessus dès qu'il avait franchi l'entrée. Une « performeuse » en son genre, capable de l'engloutir en entier. La langue percée de « Gorge profonde » lui chatouillait le bout de la verge, accroissant son excitation. Il voyait ses seins ronds pendre, comme elle le léchait avec frénésie. Mais du podium où il était assis, il préférait regarder les autres couples. De voir les autres jouir tandis qu'il prenait son pied décuplait son plaisir. C'est ce qu'il appréciait dans ce club très discret où il commençait à se sentir à l'aise. Il reconnaissait la plupart des couples autour de lui et promenait son regard sur eux avec bonhomie.

Pourtant, quelque chose ne collait pas dans le décor.

Il revint en arrière.

Cette femme habillée, dans l'alcôve, il ne l'avait jamais vue auparavant.

Il fit le tour de la pièce.

Deux hommes se tenaient eux aussi dans un recoin. Un costaud aux cheveux bouclés et un moustachu.

Son esprit accéléra d'un seul coup : des hommes de main du patron français ! Ils l'avaient retrouvé !

Ou des flics.

Il dut faire un violent effort pour ne pas les regarder. Son désir était tombé de plusieurs crans. Il releva la tête de « gorge profonde » et remonta son pantalon le plus lentement possible.

Il jeta un coup d'œil autour de lui et commença à marcher.

En plein dans l'action, personne ne semblait avoir rien remarqué. Il lui restait une dizaine de mètres à faire avant la sortie.

Il perçut un mouvement de la jeune femme à sa gauche. Tout s'accéléra.

Zacharias Daoud se mit à sprinter pour gagner le couloir.

L'homme aux cheveux bouclés s'était placé en travers de son chemin. Retrouvant les anciens réflexes du football américain, il se mit en protection, épaule en avant pour amortir le choc.

Boris Corentin réussit à l'éviter au dernier moment et reçut un coup d'épaule contre sa poitrine qui le renversa.

Étourdi par la violence du tampon, il mit quelques instants pour se relever et courut après l'homme dans le couloir. Il le vit monter l'escalier.

— Stop, arrêtez-le !

Son cri retentit dans le couloir.

Il parvenait à l'entrée du club quand il vit le GO en costume tomber la tête la première sur le comptoir. En jetant un coup d'œil en arrière, Daoud ouvrit la porte et se précipita à l'extérieur.

Boris Corentin repartit à sa poursuite quand l'autre essaya de traverser la rue.

Il tourna la tête à gauche et vit débouler une camionnette à toute vitesse, qui balança en l'air le corps désarticulé.

Boris se pencha sur l'homme qui avait été projeté sur l'autre trottoir et prit son pouls. Il était très faible. Les deux autres policiers le rejoignirent alors qu'il essayait de prodiguer les premiers soins au blessé.

Quand les secours arrivèrent, Zacharias Daoud était déjà mort.

En fouillant dans les poches de la veste, Boris Corentin en tira un portefeuille, et lut son nom sur son permis de conduire.

Une petite foule de voisins du quartier alertés par le bruit ainsi que des membres du club se tenaient autour de la victime.

Boris Corentin sentit le rideau humain s'ouvrir derrière lui et une présence debout dans son dos. Il se retourna et vit la fille tatouée se couvrir la bouche d'une main ouverte en montrant d'un index tremblant le corps étendu.

— C'est, c'est... C'est « Sucré », parvint-elle à bafouiller.

Le flic regarda ses deux acolytes qui venaient eux aussi de le rejoindre.

— Il ne nous reste plus qu'un suspect maintenant... laissa-t-il tomber

d'une voix morne.

CHAPITRE IX



— Je vous réveille ?

— À peine, patron, répondit Boris Corentin en réprimant un bâillement l'oreille collée au portable.

Il éprouvait le plus grand mal à émerger du sommeil sans rêves dans lequel il avait plongé sitôt rentré à l'hôtel, quelques heures auparavant.

— Il est sept heures et demie. Vous devriez déjà être sur le pont, moussaillon !

Le commandant français, qui connaissait sur le bout des doigts l'humour tout particulier de son supérieur, crut percevoir son semblant de sourire de l'autre côté de l'Atlantique. En se redressant dans son lit, il sentit une grosse pointe de douleur à la poitrine qui lui rappela le choc de la nuit précédente.

— Je voulais juste vous dire de mettre votre plus belle chemise. François Renard est à New York et il veut vous rencontrer. Dans une heure, au bar de l'hôtel Waldorf-Astoria. C'est à quelques pas de votre chambre.

— Mais qu'est-ce qu'il fait là ?

— Je l'ignore. Je peux vous dire qu'il était furieux quand il m'a appelé. Il devait être trois heures du matin, chez vous.

Boris se leva du lit en grimaçant et alla ouvrir un rideau. Le soleil perçait à travers les nuages et l'éblouissait. Il regarda dans la rue où les taxis jaunes défilaient à la queue leu leu.

— Comment on procède ? dit-il, sachant que son supérieur devait avoir une réponse mûrement réfléchie.

En vieil habitué des situations explosives et des conversations derrière les portes molletonnées des cabinets ministériels, Charlie Badolini laissa passer un temps avant de parler.

— Laissez-le venir. Essayez de deviner ce qu'il veut. C'est un homme puissant, qui pèse des milliards. Un autre calibre que nos clients habituels. Un monde différent, avec d'autres règles. On marche sur des œufs, là, Boris. Mais je vous fais confiance. Vous saurez vous adapter.

— Et Armelle Renard ? Elle ne nous a rien dit. J'ai l'impression qu'elle en sait beaucoup plus et qu'elle nous a servi une soupe tiède.

— Vous la laissez en dehors de ça, pour l'instant, répondit nettement le commissaire divisionnaire. Rappelez-vous : vous êtes des conseillers envoyés sur demande du ministère de l'Intérieur. Officiellement, vous n'enquêtez pas : vous ras-su-rez !

— Mais on n'a rien du tout, sur cette enquête !

— Oui, vous me l'avez dit cette nuit au téléphone. J'ai bien compris. Vous aidez le FBI à chercher le meurtrier de Pénélope McElhoy. Un suspect est mort. Et votre flair vous dit de chercher des liens possibles entre les deux femmes, au-delà de leur amitié. Comme des jeux sexuels qu'elles auraient partagés.

Comme s'il avait deviné le cours de la pensée de son fils spirituel, le commissaire divisionnaire ajouta :

— J'ai bien reçu la photo du tatouage sur le dos. Mais je vous le répète en tant que supérieur : tant qu'on n'a pas d'élément supplémentaire, vous ne bougez pas !

Boris Corentin l'entendit allumer une cigarette. Il l'imaginait assis à son bureau Empire.

— Cela dit, rien ne vous empêche de poser des questions...

— ... Dans le seul but de rassurer le mari, compléta son subordonné. On se comprend bien, M. le divisionnaire.

— C'est vous qui êtes sur le terrain. Mais c'est mon devoir de vous prévenir, grommela Charlie Badolini. Au fait, allez-y seulement tous les deux, Brichot et vous. Dites à la jeune femme du FBI que c'est un contact informel...

— Patron, je vais vous laisser. Il faut que j'aille mettre ma plus belle chemise.

— Je comprends, Boris. Mais j'insiste. Cette photo, c'est une bombe

nucléaire que vous avez entre les mains. Si vous la balancez, attendez-vous à un sérieux retour de manivelle. Bonne chance.

Quelques minutes plus tard, Aimé Brichot fut ravi du réveil prodigué par son supérieur à grands coups de poings dans la porte. Celui-ci lui raconta le coup de fil de Charlie Badolini et appela Tony Adams. Ils convinrent de se voir dans les bureaux du FBI au cours de la journée.

Aimé Brichot, habillé et rasé de près, croisa le regard de son coéquipier avant de quitter l'hôtel.

— Je sais ce que tu vas me dire...

— Quoi ?

— Ce que tu me répètes à chaque fois qu'on rencontre un gros bonnet...

— C'est-à-dire ? poursuivit Boris Corentin, l'air amusé.

— De ne pas en faire une montagne. Que ces gens sont comme nous, dit Aimé Brichot d'un ton faussement péremptoire. Ni plus, ni moins !

— C'est tout à fait ça. Allez, dépêchons-nous, on est à la bourre.

En pressant le pas, les policiers arrivèrent pile à l'heure devant le Waldorf-Astoria. Boris Corentin remarqua qu'à New York comme ailleurs, plus l'hôtel était luxueux, moins il faisait tape-à-l'œil.

Après avoir emprunté la porte tournante, ils longèrent sans y prêter attention la plaque indiquant les personnalités qui avaient séjourné dans les lieux.

Devant l'immense comptoir en noyer, ils aperçurent un employé à casquette rouge arborant une pancarte portant leurs deux noms. Il les guida dans les couloirs sans avoir prononcé un mot. Aimé Brichot, encore agacé d'avoir raccourci sa nuit de sommeil, traînait les pieds.

— Il avait peur de nous perdre ou quoi, le milliardaire ?

Toutes les tables étaient occupées par des hommes d'affaires devant leur ordinateur ou en train de compulser des papiers. Parmi les sons étouffés par la moquette, on percevait juste des murmures des conversations et les couverts qui cognaient aux tasses.

Ils aperçurent à une table un homme seul qui se leva quand ils arrivèrent et les salua tout sourire :

— Bonjour, Messieurs : je suis François Renard.

Boris Corentin jeta un coup d'œil à l'homme qui avait tourné les talons, sa mission accomplie.

— Désolé pour l'accueil, j'ai mes habitudes ici. Et je ne voulais pas que vous vous perdiez, reprit l'homme d'affaires en se renfonçant dans le fauteuil moelleux.

Il leva la tête vers un autre employé qui était venu sans bruit se planter devant eux.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir pour le petit déjeuner ? Café ? Vous êtes sûr ? Bon d'accord.

Il s'adressa au serveur :

— Jeffrey, qu'avez-vous de revigorant à me proposer ?

Tandis que le serveur lui expliquait les dernières recettes, Boris Corentin nota que la voix du grand patron traînait sur les a, typique de l'accent stéphanois. Il n'était pas très grand, le cheveu rare, et dégageait le genre de sympathie qui fait qu'on lui paierait volontiers un verre. Mais sans lui taper sur l'épaule de peur qu'il vous vole un bras ou vous le brise en deux.

Se sentant observé, François Renard revint aux policiers et les regarda de ses yeux madrés.

— Je sais, vous vous dites que c'est un drôle de rendez-vous. Mais j'avais envie de vous voir pour savoir si tout allait bien.

— Je ne saisis pas bien, monsieur Renard, répondit Corentin un peu froidement. Vous êtes venu à New York, vous téléphonez à mon supérieur et vous nous sortez du lit pour nous inviter dans cet hôtel... Simplement pour voir si tout va bien ?

— Je me suis mal exprimé. Disons que j'avais un rendez-vous urgent cette nuit qui a été annulé. Et que j'en ai profité pour vous rencontrer.

François Renard était sur les dents. Il était arrivé en avance d'une demi-heure au rendez-vous avec le jeune financier. Il avait poireauté plus d'une heure. Personne n'était venu. Il avait essayé d'appeler Armelle juste avant de descendre au bar. Injoignable.

Boris Corentin sentit que le grand patron, dont le visage avait rougi en un éclair, était sous le coup d'une forte émotion. « Laissez venir, avait dit Charlie Badolini. Laissez-le parler. »

— Que souhaitez-vous savoir, Monsieur Renard ?

— Ma femme, comment va-t-elle ?

— Vous ne l'avez pas vue ?

Lorsqu'Aimé Brichot posa la question, le milliardaire sembla découvrir la présence d'un second policier.

— Je vous signale que je suis arrivé seulement cette nuit.

— Nous l'avons rencontrée hier, dit Boris Corentin d'un ton égal. Elle nous a parlé des liens qui l'unissaient à Pénélope McElhoy. J'ai l'impression que sa mort l'a beaucoup affectée.

— Elle vous a dit ce qui la troublait ?

François Renard avait changé d'un coup d'attitude. Il donnait l'impression de se concentrer sur les mots du policier comme si sa fortune était en jeu. Boris Corentin décida de lancer un hameçon. Il fit comme s'il regardait autour de lui, jeta un coup d'œil à son collègue et revint sur le patron en baissant la

voix.

— Disons qu'elle n'est pas rassurée. Elle se sent seule à New York.

Dix secondes de silence. Il ajouta sur le ton de la confiance :

— C'est ce que j'ai senti.

La ficelle était grosse mais marchait à presque tous les coups. Que l'on soit bourré aux as ou à la rue, on devait mordre à l'hameçon et relancer, essayer d'en savoir plus. Et alors se livrer. Boris Corentin et François Renard se jugeaient du regard.

C'est le moment que choisit le serveur pour se manifester. Sur la table, les deux *expresso* des policiers faisaient pâle figure à côté du petit déjeuner pantagruélique commandé par François Renard. Il entama une omelette au fromage de la taille d'un sombrero.

— J'imagine que vous avez un dossier complet sur Armelle et moi. J'ai lu ma fiche aux Renseignements Généraux. Que des ragots ! Il ne faut pas croire la presse people. Ils disent qu'on s'est marié par intérêt. Qu'Armelle n'en voulait qu'à mon argent.

Il s'enflammait et laissait son morceau d'omelette refroidir sur la fourchette en suspension.

— Tout ça parce qu'on a trente ans d'écart. Et aussi parce que je n'ai pas grandi dans les boîtes à bac. Je viens de Saint-Étienne, mon père était un *gandou*^[8] et j'ai bâti un des plus grands groupes de luxe du monde. Je suis l'intrus de la haute. Celui qui n'a pas fait d'école. Le prince pas charmant qui a épousé la princesse.

— Il est vrai que c'est une belle femme, relança en douceur Boris Corentin.

— Et alors ? Nous avons une relation particulière. Vous savez que j'ai été marié deux fois et Armelle une fois. Nous avons connu la passion, l'un et l'autre... Et on a payé pour ça. Au niveau du cœur et du porte-monnaie qui sont au même endroit, comme disait mon père.

En se touchant la poitrine, il poursuivit sur sa lancée :

— Quand nous nous sommes mariés, les choses étaient très claires. Armelle à New York, moi à Paris. Nous sommes des partenaires. Ça se fait aujourd'hui.

— Et elle ne vous manque pas ? demanda Aimé Brichot.

Le milliardaire se tourna vers lui :

— Que croyez-vous ? Que je suis fait de bois ? Nous nous voyons toutes les deux semaines avec ma femme. Ça existe, les femmes fidèles, si c'est ce que vous sous-entendez.

Il prit un ton solennel en fixant Boris Corentin de son regard noir :

— Sachez-le, commandant, je sais que ma femme m'est fidèle. J'ai déjà

payé deux fois pour ça.

« Brillant en affaires mais pas très porté sur la psychologie féminine, le milliardaire, songea Boris Corentin en buvant son café tiède. Ou alors, il est très amoureux. »

Il reposa sa tasse sur la table et vit le patron qui enfournait trois morceaux de saucisse dans sa bouche comme le repas du condamné. Le moment idéal pour placer une banderille.

— Une petite question supplémentaire, monsieur Renard. Avez-vous déjà entendu parler de « Che » ou de « Sucré » ?

— Qui ça ?

Il crut que le patron allait s'étouffer avec ses saucisses. Ce que celui-ci prétextait d'ailleurs, dès qu'il eut retrouvé son souffle. Et c'est après avoir vidé un grand verre d'eau qu'il lâcha :

— Non, je n'en ai jamais entendu parler. Pourquoi ?

— Comme ça. Nous avons entendu ces noms durant l'enquête.

Mais il savait qu'il avait touché juste. François Renard connaissait ces deux hommes dont l'un était mort il y a quelques heures.

Boris Corentin s'attarda sur le visage de l'homme d'affaires, qui avait retrouvé sa bonne bouille en un clin d'œil. Et il voyait s'agiter les rouages dans le cerveau de l'homme qu'il avait en face de lui. Une mécanique intellectuelle patinée, un visage patelin et des crocs de loup, c'était ça, François Renard.

Son flair lui indiquait qu'il était inutile d'abattre sa carte maîtresse : la photo du tatouage au dix de cœur. Il comprit qu'il n'y avait que des coups à prendre. Soit la photo était celle d'Armelle et il serait dessaisi du dossier en moins de temps qu'il n'en faut à Renard pour gagner un million d'euros. Et l'épouse infidèle irait brûler dans les flammes de la honte. Soit ce n'était pas elle sur la photo et le patron garderait une dent contre lui. « Bref, songea Boris Corentin, il fallait laisser pisser le Mérinos, laisser couler ».

Avec le temps et la rugosité bienveillante de Charlie Badolini, il avait compris une chose. La vérité du commissariat n'est pas celle de la vie. Il avait vu plus d'un collègue se faire sacquer pour avoir joué les matamores le temps d'un interrogatoire. Et les lumières des tribunaux éteintes, se faire muter sur ordre du ministère.

Son flair lui faisait signe de garder cet atout en poche. Il ne devait pas se mettre dans le rouge. Et encore moins mettre en danger Armelle Renard. Cette carte-là pourrait lui servir.

Il regarda Aimé Brichot et lut dans ses yeux un résumé des réflexions qu'il venait de se faire. Ils se levèrent ensemble.

— Nous n'allons pas vous faire perdre votre temps, Monsieur Renard. Merci pour cet entretien.

— C'est moi qui vous remercie messieurs, fit le patron de son bon sourire de tonton. Comme je le disais cette nuit à votre supérieur, vous faites du bon boulot. J'espère que cette triste affaire de la mort de Pénélope McElhoy sera bientôt derrière nous.

Lorsqu'il retrouva l'air libre de la rue de New York, Boris Corentin eut la sensation que le meurtre de Pénélope n'était que l'arbre qui cachait la forêt. Et qu'ils étaient loin d'en avoir fini avec le milliardaire et sa femme.

CHAPITRE X



Armelle sentit un drôle de goût dans sa bouche. Elle se passa la langue sur les lèvres, se retourna sur son oreiller et essaya de se rendormir dans l'obscurité. Mais cette impression d'acidité ne la quittait pas.

Sans doute un reliquat des cinq coupes de champagne bues la veille à la soirée caritative. Elle se pelotonna dans la couette de son logis douillet, anonyme au milieu de la centaine de chambres louées à l'année de cet immeuble du centre de New York.

Derrière la porte, elle devina la présence rassurante de « Bel-ami », qui devait manger près de la commode, le seul meuble qu'elle avait conservé du deux-pièces d'origine. Après quelques rendez-vous périlleux à l'hôtel, elle s'était décidée à acheter cet appartement voici quelques mois. Elle disposait enfin d'un endroit à elle pour recevoir. À quelques stations de métro de son

vaste appartement, le quartier était meilleur marché et très calme. Et surtout, elle ne risquait pas d'être surprise par sa femme de ménage ou un voisin.

C'est dans ce nid anonyme qu'elle allait accueillir le « Che », pour la quatrième fois. Et la dernière, espérait-elle. Vu la manière dont les choses s'étaient passées avec « Sucré », elle avait prévu une protection au cas où. « Ne pas répéter l'erreur des menottes ». Elle étendit le bras et vérifia la distance de la table de nuit.

Elle venait de toucher la poignée du tiroir quand elle entendit des pas dans le couloir. Elle sursauta. Ce n'étaient pas les employés, partis dès l'aube bien qu'on soit samedi.

Elle se releva un peu. Aucune lumière. La signature du « Che ». Elle ressentit un frisson. De désir et d'anxiété. La poignée grinça et la porte s'ouvrit en douceur. Ses pieds commençaient à la picoter mais elle s'efforçait de demeurer immobile sous la couette. Comme à chaque visite, son visiteur marcha sur une planche mal accrochée qui craqua sous son poids.

— Bonjour Armelle, dit-il d'une voix calme.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine. Elle entendit le froissement des habits tandis qu'il se penchait sur le lit et lui caressait les cheveux du bout des doigts. Ce premier contact déclencha une onde de plaisir.

— J'étais impatient de te voir, lui chuchota-t-il à l'oreille.

Elle sentit la surface froide du masque en latex contre sa peau nue.

— Moi aussi, fit-elle en s'asseyant contre son oreiller.

Il ne lui laissa pas le temps d'en dire plus et l'embrassa avec fougue sur les lèvres. Elle fut tentée de lui répondre avec ardeur mais se souvint qu'elle devait le faire parler, le faire avouer son meurtre. Il n'était plus l'amant qui la faisait rugir de plaisir mais le meurtrier de Pénélope qu'elle devait venger.

Lorsqu'il plongea la main sous la couette, elle allongea ses bras sur le long tee-shirt qu'elle avait enfilé pour la nuit.

— Tu as privilégié le confortable au sexy aujourd'hui, dit-il en fourrageant ses doigts sous le tissu.

Il lui retira très vite son tee-shirt. Elle ne portait rien dessous et ses seins se dressèrent. Il les serra entre ses doigts. Elle gémit.

Il descendit le visage sous la couette et lui empoigna les cuisses. Il fit courir un index à l'entrée de son intimité, et introduisit sans préliminaire deux doigts dans sa fente soyeuse. Elle poussa un soupir.

— Je préfère que tu sois derrière moi, dit-elle.

Elle connaissait sa fascination pour cette position. Il serait plus facile à se livrer.

Comme elle se mettait à quatre pattes, Jonathan Hearst ouvrit sa ceinture de cuir et baissa son pantalon. Elle entendait le frottement du caleçon qui descendait le long des jambes et sentit son membre tendu contre le sillon

profond qui séparait les cuisses.

Il écarta les fesses avec ses deux mains et se mit à lécher la grotte chaude et humide qui s'offrait à lui. Il maintenait sa tête collée à la fente d'Armelle, les mains bien cramponnées aux masses de chair.

Il aimait par-dessus tout cette position quand il portait son masque. Cette sensation de compression où le nez, la bouche et les yeux étaient libérés. Il happait la liqueur féminine tout en respirant l'odeur marine d'Armelle. Moulé dans la matière étanche, il perdait en partie contact avec le monde extérieur. Comme lorsqu'il s'était retrouvé le 11 septembre, courant dans l'escalier entre les cris et la fumée. Il s'était senti « encapsulé ». Sa renaissance des décombres des tours l'avait traumatisé bien des mois après. Et c'est en passant devant un sex-shop qu'il avait eu l'idée d'essayer un masque. Une révélation.

Quand il le revêtait, il ressentait une nouvelle énergie monter en lui. La douleur de son crâne à vif était effacée. Il adorait caresser l'aspect brillant, presque organique, de sa nouvelle peau.

En passant sa main sur le latex noir, Armelle augmenta son excitation et il balança de grands coups de langue à sa compagne en remontant du bouton frémissant à l'étroite étoile froncée. Elle soupira et accéléra le rythme de ses gémissements car elle savait quelle serait la prochaine étape.

Après un dernier tour de langue entre les pétales charnus, Hearst se redressa et se plaça devant sa croupe en tenant avec deux doigts sa verge un peu en oblique. Les fesses de sa partenaire se reculèrent et elle remua des cuisses pour faire entrer le membre dans son corps fendu. Il poussa un râle, signe qu'il était prêt à entrer en action. Il plaça alors ses mains sur les hanches d'Armelle et s'enfonça d'un seul trait en elle. Quand il fut entré jusqu'à la garde, ils grondèrent en même temps.

Il était invulnérable. Un super héros qui quittait le monde ordinaire.

Il poussa quelques secondes et elle l'entendit déglutir.

— Armelle, j'ai quelque chose à te dire.

— Vas-y, je t'écoute, fit-elle d'une voix étouffée, la tête appuyée contre la couette.

— Tu as vu la Bourse, c'est la catastrophe.

Il prenait le même chemin que « Sucré ».

— J'ai misé un paquet de fric et je prends l'eau. En plus, ma banque vient d'être rachetée.

Il arrêta de la pilonner et avait posé ses mains à plat sur son dos, en appuyant sur les lombaires.

— Et tu veux te retirer du concours de recrutement, c'est ça ?

— Mais comment as-tu deviné ?

— « Sucré » m’a demandé la même chose hier.

Toujours à quatre pattes, elle s’était redressée et tourna la tête vers lui. Elle ne le voyait pas mais sentait son souffle sur son dos nu.

— Et je lui ai dit non. Comme je te dis non. Tu n’auras pas la lettre.

— Pourquoi ?

Il remonta les mains vers son cou.

— Parce que... Je croyais que tu avais la force, le courage de poursuivre le recrutement. La volonté d’aller jusqu’au bout.

Elle sentit son pouls qui s’accélérait et les doigts qui longeaient sa carotide. Elle comprit ce qui s’était passé dans le parking.

— Tu as tué Pénélope car elle t’a refusé la lettre, elle aussi. C’est ça ?

Il était invincible dans son masque. Une seconde peau qui le protégeait du mal, de toutes les douleurs. Il râla.

— Je ne revivrai jamais le 11 septembre. Pas de nouveau départ à zéro.

Il appuya de toutes ses forces sur son dos et serra son cou avec les mains. Il avait plus de mal qu’avec un foulard. Armelle respirait à grand-peine. C’est comme ça que son amie était morte. Étranglée à mains nues. Dans l’obscurité d’un local technique. Il comprimait le plus fort qu’il pouvait. Elle se débattait. L’idée de mourir comme ça, dans une chambre, c’était... misérable.

— Bel-ami !

Son cri, étouffé dans la trachée par les longues mains, parvint quand même à la pièce voisine. Grognant et tapant des pattes pour rejoindre sa maîtresse, le chien ébranla la porte. Surpris, Hearst relâcha un peu sa pression. Armelle en profita pour se retourner et lui faire une clé de bras. Elle avait appris ce mouvement à ses cours d’autodéfense, l’avait répété des centaines de fois. « Ça peut être utile dans une ruelle obscure », avait dit leur moniteur.

Elle donna un coup de pied au hasard. Elle sentit quelque chose de dur. Elle appuya de toutes ses forces et entendit un craquement puis un hurlement.

— Argh ! Salope, tu m’as pété le poignet !

Elle se précipita hors du lit et chercha à tâtons le tiroir de la table de chevet. Elle en sortit un pistolet qu’elle prit dans sa main droite.

Elle tenta de localiser les gémissements incessants. Elle arma le chien avec précaution.

— J’ai un pistolet, « Che », et je te tiens en joue !

— N’importe quoi ! Tu mens ! grogna la voix qui venait de l’autre côté du lit.

— Tu ne me crois pas ?

Et dans un geste dont elle ne se serait pas crue capable, elle se retourna, tendit les bras devant elle et visa au jugé le mur qui dormait sur l’extérieur. Elle appuya sur la détente. Le bruit de l’arme à feu la fit sursauter. C’était la

première fois qu'elle tirait. Elle tenta de maîtriser le tremblement qui s'était emparé de ses bras.

— Maintenant, je te vise la tête, alors, tu me réponds !

Une plainte.

— C'est toi qui as tué Pénélope ?

Nouveau gémissement de douleur à quelques mètres devant elle.

— Tu m'entends. Alors ?

— Oui, c'est moi, lâcha Hearst dans un juron.

— Mais pourquoi ?

Elle connaissait la réponse mais voulait l'entendre avouer le meurtre, de sa propre bouche.

— Je voulais la lettre. Elle n'a pas voulu me la donner.

Dans l'obscurité, les larmes se mirent à couler sur les joues d'Armelle. Elle les repoussa d'un revers de la main.

— Mais ça ne servait à rien de la tuer ! Morte, elle ne te servait plus à rien. Elle ne pouvait pas te la donner, ta lettre !

Sa voix était montée d'un cran. Derrière les volets automatiques, le jour se levait sur New York et un rayon de lumière passait à travers un morceau cassé. Elle parlait comme pour elle-même.

— Tu le savais, ça qu'elle ne servait à rien, morte. Et tu l'as tuée.

— Je n'avais pas le choix.

— Si tu me l'avais demandée, je te l'aurais donnée, moi, ta lettre. J'aurais expliqué la situation à mon mari. Il aurait compris.

Elle avait le « Che » dans la peau mais elle devait se protéger. C'était un assassin. Elle avait souffert jusqu'à ce qu'elle rencontre François Renard. C'était lui la solidité, lui le rempart contre ses tourments, ses jeux sexuels trop dangereux.

La lumière rentrait davantage dans la pièce. Elle parvenait à distinguer l'ombre de l'homme assis de l'autre côté du lit.

En tuant Pénélope McElhoy, son amie, son âme sœur, Jonathan Hearst avait brisé une partie d'elle-même.

Elle se leva et le mit en joue.

— Lève-toi, « Che » et sors d'ici. J'enverrai la lettre à ta banque.

— Non, ne fais pas ça, supplia-t-il.

— Ne cherche pas à me supprimer. Un double de la lettre part de chez mon avocat dans deux jours si je disparaïs. Alors, sors. *Tout de suite !*

Elle avait crié les derniers mots. Elle devait se débarrasser de lui. Il lui avait fait trop de mal.

Quand il eut quitté la chambre, elle ouvrit la porte à Bel-Ami qui lui sauta

dessus de joie. Elle plongeait ses longs doigts fins dans les poils drus du rottweiler et le serra contre elle, pendant qu'il lui léchait le visage...

Hearst, dans la rue, n'avait plus qu'une idée en tête. Retrouver la lettre. Il devait frapper un être qui était très cher à Armelle. Là, elle craquerait.

La nuit était tombée quand Armelle se leva du lit où elle avait passé une bonne partie de la journée. Elle mangea des lasagnes réchauffées, enfila un survêtement et des baskets et mit la laisse à son chien.

— C'est l'heure d'aller se promener.

Le rottweiler ne tenait plus en place. Ils croisèrent dans le couloir des locataires qui rentraient de leur travail et sortirent dans la rue. Les nuages avaient de nouveau envahi le ciel new-yorkais. Elle découvrait une autre facette du quartier qu'elle n'avait fréquenté que pour se rendre à son appartement.

Les lumières éclairaient les boutiques fermées et les costumes uniformes de la semaine avaient laissé place aux tenues colorées des soirées du week-end.

Désorientée par la foule et le bruit, elle concentra son attention sur des fauteuils exposés dans la vitrine d'un brocanteur.

Hearst, qui la suivait depuis sa sortie de l'appartement, s'était arrêté une dizaine de mètres derrière elle.

Elle finit par reprendre sa marche car Bel-Ami tirait sur sa laisse, impatient d'aller courir.

À un carrefour, il s'arrêta près d'un autre chien. Sans doute un caniche. Elle en avait vu plusieurs en se promenant à Central Park.

— Doucement Bel-ami, ne lui fonce pas dessus, tu as vu comme il est mignon, fit-elle en raccourcissant la laisse.

Elle sourit en le voyant renifler l'arrière-train d'un spécimen deux fois plus petit que lui.

— Ne vous en faites pas, ma Pépette sait se défendre s'il y a un problème !

Armelle leva les yeux vers la voix gracile. Elle émanait d'une petite femme, une retraitée portant un foulard. Elle avait aussi un imposant chignon qu'elle révéla en se penchant sur Bel-Ami.

— Quel magnifique rottweiler vous avez là ! s'extasia-t-elle.

Tout en parlant, elle le caressait sous le cou, déclenchant un grognement de satisfaction. Armelle hocha la tête.

— Bravo, vous êtes une spécialiste !

La femme sourit sous le petit compliment. Elle adorait son animal, vu les

rubans assortis sur le corps de la chienne.

— Oh, je n'ai pas de mérite. Avant Pépette, j'avais un rottweiler. Ce sont des animaux extraordinaires et très affectueux. Sa mort m'a abattue plusieurs mois.

— Je comprends tout à fait ce que vous ressentez, dit Armelle. Moi-même, s'il lui arrivait quelque chose...

Elle ne put finir sa phrase. Les émotions des dernières heures lui étaient remontées d'un seul coup. Bel-Ami, sentant qu'on parlait de lui, regarda les deux femmes et poussa un gémissement.

— Regardez-le, il comprend tout ce qu'on dit ! Oh, mais, excusez-moi, je ne me suis même pas présentée.

Elles échangèrent leurs prénoms et se serrèrent la main. Sur son élan, la femme au foulard s'enhardit :

— Vous habitez dans le quartier ? Je ne vous ai jamais vue promener votre chien...

— J'ai un deux-pièces depuis quelques semaines seulement, répondit Armelle avec un sourire.

— J'espère qu'on se reverra bientôt, alors. Viens, Pépette, on y va ! dit la femme en faisant un signe de la main.

Quelques mètres plus loin, Bel-Ami semblait avoir oublié la rencontre et forçait de nouveau sur la laisse. Armelle appela un taxi qui accepta de prendre le chien, moyennant un très généreux pourboire. Peu habitué à monter en voiture, Bel-Ami fit retentir des aboiements. Le chauffeur ferma d'abord le volet en plastique transparent qui le protégeait des sièges arrière. Puis il cria :

— Faudrait peut-être le calmer, votre clébard ! Ou bien, moi, je vous laisse au premier feu rouge, hein !

À force de caresses, elle parvint à le faire taire tandis que le chauffeur continuait ses récriminations sur le bruit, les animaux, en finissant par une tirade sur les immigrés.

L'entrée dans Central Park fut une bénédiction pour les oreilles d'Armelle et son biceps qui luttait contre une boule d'énergie. Elle résista quelques mètres puis délivra le chien qui s'échappa sur l'allée bétonnée. En rembobinant la laisse, elle le regarda jouer avec les silhouettes de ses congénères.

Les lampadaires étaient tous allumés. Les cyclistes glissaient en silence sur le bas-côté de la route. Elle perçut la voix saccadée de coureurs qui parlaient en trotinant. Tout en écartant du pied les premières feuilles tombées de l'automne, elle entendait le bruit familier des jappements joyeux des chiens. Elle rappela Bel-Ami. Rien à l'horizon. Elle cria plus fort. Il revint quelques instants plus tard et lui sauta sur les genoux, heureux de la revoir.

En passant à côté du lac, elle s'aperçut qu'elle faisait le même circuit

qu'en temps normal. Elle arriva devant le café du parc auquel les loupiotes colorées donnaient des airs de guinguette. Des couples étaient attablés. Elle avait envie de se mêler à ces gens, de chaleur humaine. Elle commanda un *expresso*. Le bruit de la machine à café la ramena dans un monde plus familier, une présence amicale.

— Vous êtes sûr que vous dormirez bien ? lui demanda le barman, comme à chaque fois qu'elle s'arrêtait le soir.

— Vous savez que je ferais des kilomètres pour boire votre « petit noir ». C'est le meilleur de New York !

— Et votre chien ? On dirait qu'il a soif, lui aussi.

Armelle regarda Bel-Ami à ses pieds, la langue pendante. Elle lui donna une coupelle d'eau qu'il vida avec avidité et but son café au comptoir. Elle surprenait des bribes de conversation et se détendit un peu. Elle sentit la fraîcheur du lac voisin et remonta la fermeture Éclair de son survêtement. Elle caressa son chien.

— Allez, encore cinq minutes et on rentre.

C'était le signal rituel et Bel-Ami partit au sprint sur la longue ligne droite.

Elle reprit sa balade sur le chemin goudronné en laissant derrière elle les lumières du café. La nuit était tout à fait tombée. Bel-Ami gambadait devant elle. Elle longea un énorme rocher où les enfants avaient l'habitude de faire du vélo pendant la journée. Là, il était nu. Son chien s'était arrêté. Il devait encore chercher les lapins qui vivent dans Central Park. C'était un de ses sports favoris. Son attention fut captée par des silhouettes qui se déplaçaient entre les arbres de l'autre côté du chemin. Armelle frissonna et revint à Bel-Ami. Il semblait prendre quelque chose par terre.

Elle l'appela d'une voix forte. Il était toujours devant elle, immobile. Mais qu'est-ce qu'il faisait ?

Elle accéléra la foulée et évita un coureur qui lui fonçait dessus.

Elle n'était plus qu'à une dizaine de pas quand quelqu'un la percuta. Elle leva les yeux et remarqua que la silhouette portait une casquette. Elle se retourna et la vit s'éloigner à grands pas dans la nuit.

— Bel-Ami, viens ici ! Allez, dépêche-toi mon chien !

À son cri, la bête releva la tête et vint vers elle en courant. Pour se rassurer, Armelle l'examina : son œil était toujours vif. Elle promena la main le long de ses pattes : aucune blessure. Elle lui fit un baiser dans le cou en lui tapotant les flancs.

Comme elle reprenait la marche du retour, il la suivit en marchant. Au bout de quelques minutes, il avait du mal à suivre le rythme de sa maîtresse. Il s'arrêta sur le bord du chemin. Elle s'approcha et colla presque sa tête à la sienne. Son souffle était plus court.

Elle décida de retourner à son appartement de Park avenue pour appeler un vétérinaire.

Comme elle traversait la rue devant son immeuble, elle eut l'impression de retrouver un décor habituel. Tant de choses s'étaient produites depuis la veille. À son arrivée, George lui ouvrit la porte et dit, comme si de rien n'était :

— Bonsoir, Madame. Monsieur est arrivé, il vous attend en haut.

Elle verrait cela plus tard. Pour l'instant, tout ce qui comptait, c'était Bel-Ami. Elle regarda son chien qui marchait la tête basse et la queue entre les pattes.

À peine sorti de l'ascenseur, l'animal s'immobilisa dans l'entrée. Indifférent à l'homme qui se tenait devant lui, il grelottait comme s'il était glacé de froid ou de terreur. Sa langue pendait hors de sa gueule et laissait filer de longs filets baveux. Et il s'effondra sur le sol avant que sa maîtresse n'ait pu le prendre dans ses bras.

CHAPITRE XI



— Bel-Ami est mort, hoqueta Armelle Renard d'une voix brisée.

— Votre chien ? Comment ça ?

La banquière renifla dans le téléphone.

— On l’a empoisonné.

— On arrive. Surtout ne bougez pas !

Boris Corentin rangea le portable dans sa poche et regarda ses deux collègues, dans le bureau du FBI.

— Une amie étranglée dans un parking, puis son chien empoisonné... Ça commence à faire beaucoup de morts violentes autour d’Armelle Renard, résuma Tony.

Les trois policiers avaient passé la journée à se creuser les méninges. Ils avaient envoyé des agents montrer les photos de Pénélope dans tous les clubs du Requin. Certains les avaient renvoyés vers d’autres boîtes à thèmes, d’autres rencontres, d’autres hommes. Mais aucune information sérieuse n’avait filtré sur le « Che » et sur « Sucré ».

L’appartement de ce dernier s’était révélé un parfait modèle de cage à célibataire. Rien ne transpirait de ses rendez-vous amoureux. Ordinateur nettoyé, pas de fichier caché. Le vide absolu. Il avait dû conserver les traces à l’extérieur ou à son bureau. Sauf qu’ils ne pourraient entrer dans la banque qu’à partir de lundi. Trop tard.

— J’espère qu’elle va parler, répéta Boris Corentin comme ils entraient dans l’immeuble.

Ils perçurent des éclats de voix depuis l’ascenseur qui montait vers l’appartement de la banquière française.

— Tu as bien compris ? entendirent-ils dès qu’ils pénétrèrent dans le loft.

Des spots éclairaient les murs blancs comme pour une veillée funèbre. Quelques secondes plus tard, un homme en costume vint à leur rencontre.

— Je suppose que vous êtes les policiers que M^{me} Renard a appelés. Docteur Henry Jones. Je suis son médecin personnel. Je viens de lui donner un tranquilisant. Ne le lui parlez pas trop longtemps. Elle est encore sous le choc.

Boris Corentin le vit remettre son chapeau et disparaître dans l’ascenseur. En se retournant, il vit Armelle Renard s’avancer vers eux. Ses yeux rouges et cernés ne laissaient aucun doute sur son activité de la dernière heure. Elle se triturait les ongles.

— Merci d’être venus aussi vite.

— Ce n’était pas nécessaire de les déplacer, grommela son mari, derrière elle.

Dans la perspective des inconfortables fauteuils-poufs, le corps du chien reposait dans son panier, près de la cuisine. Un bloc qui avait l’air de dormir. Le grand patron tripotait son portable.

— Je ne vois pas ce que ma femme peut vous dire de plus.

La sueur collait ses rares cheveux à ses tempes. Une sonnerie retentit. Il décrocha et se leva.

— Qu'est-ce qu'on dit au ministère des Finances ?

Il passa près du corps de Bel-ami sans le regarder et essaya de grimper sur un haut tabouret de la cuisine.

— Quoi ? Vous n'avez pas été capable de localiser un petit financier qui nous intube de cinq milliards d'euros ? Mais vous... Taisez-vous ! Vous êtes des incapables ! Une bande de... Attendez, je vous reprends...

Le milliardaire revint vers le salon et boucha l'écouteur avec sa main.

— Excusez-moi : un problème financier. J'en ai pour cinq minutes...

— N'oublie pas ton carnet ! dit Armelle en lui donnant un petit bloc noir posé sur la table du salon.

Boris Corentin surprit le regard lourd qu'il jeta à sa femme avant de se diriger vers la salle de bains. Il se tourna vers elle quand la porte fut refermée et décida d'attaquer de front :

— À propos de carnet, madame Renard, on en a trouvé un chez votre amie. Il était fuchsia si ma mémoire est bonne. Ça vous dit quelque chose ?

— C'est sans doute son carnet d'adresses personnel...

— Arrêtez de nous mener en bateau maintenant ! On vous appelait les « fausses jumelles » et vous ne savez rien de la vie privée de votre amie ? Qu'est-ce qu'elle en penserait, d'une amie qui l'aide en ne parlant pas ?

— Vous n'avez pas le droit ! répliqua Armelle d'une voix aussi dense qu'un bloc de pierre. Vous ne savez pas. On ne dit pas tout... Même à son maxi.

— Mais pourquoi nous avoir téléphoné ? Vous voulez qu'on vous aide, oui ou non ?

— Oui mais... C'est dur de parler...

Tony Adams jeta un coup d'œil vers la salle de bains. L'accent de François Renard grondait, menaçant. Armelle se pencha vers eux, les joues brusquement empourprées :

— S'il le savait, il divorcerait ! Vous avez vu ce qu'il a fait à ses ex-femmes ?

L'Américaine répondit du tac au tac :

— J'ai lu dans le dossier qu'elles avaient changé de pays, de vie...

— Ça, pour changer de vie, elles en ont changé ! Ce qui n'est pas écrit, c'est qu'après le divorce, tous les employeurs potentiels ont été prévenus. Elles étaient *blacklistées*, au chômage, sans autre espoir que de s'exiler. On ne divorce pas de François Renard !

Boris Corentin la regarda en songeant que l'amour fait parfois de bien étranges attelages. Humbles ou puissants, les ressorts de la passion amoureuse sont les mêmes.

— Si je vous parle, il le saura, et s'il le sait, je suis perdue...

— Mais si vous vous taisez, vous êtes en danger, dit-il en désignant la dépouille de Bel-ami. Et l'assassin de votre amie sera toujours dans la nature...

Armelle Renard se grattait les ongles. Elle sentait au fond d'elle qu'elle pouvait lui faire confiance. Mais un petit verrou l'empêchait d'ouvrir son cœur. La peur de tout perdre. Elle regarda son chien. Le « Che » l'avait empoisonné, il devait payer ! Pour Pénélope aussi...

La porte de la salle de bains s'ouvrit sur un François Renard rubicond, qui s'épongeait le front.

— Des histoires d'argent, lâcha-t-il. Un gros paquet d'argent. Tout le monde est fou !

Il s'assit à côté de sa femme et se tourna vers les policiers français :

— Vous savez ce que c'est : à la Bourse, tout s'arrange le week-end, quand tout est fermé. Entre nous, hein ! Bon... De quoi vous parliez ?

— De confiance, répondit Boris Corentin sans se démonter.

— C'est important, ça, la confiance, dit Renard en tripotant son portable entre ses doigts courts et gras.

Surtout dans un couple. J'ai confiance à 100 % en ma femme.

Il appuyait fermement sa main sur celle d'Armelle quand son portable sonna de nouveau.

— Bonjour, Monsieur le président. N'oubliez pas que je détiens 10 % de votre banque et que les fraudes de votre employé me coûtent 4 milliards d'euros...

François Renard s'éclipsa tout droit vers la salle de bains. Quand la porte eut claqué, Boris Corentin reprit :

— Puisqu'on parle de confiance, que penserait votre mari de cette photo ?

Il lui tendit l'image avec le 10 dans le cœur. Armelle se raidit sur le fauteuil.

— Il l'a vue ?

— Non. Je me suis dit que ça pourrait vous causer des problèmes. Mais maintenant, si vous ne dites rien...

Elle vacillait sur son siège. Sa voix s'effrita comme de la pâte à modeler.

— C'est moi sur la photo...

Tony Adams lui apporta un verre d'eau qu'elle but par petites gorgées.

— C'est un tatouage que j'ai eu à 20 ans. J'avais passé un été dans le Kansas. Un soir, des copines m'avaient inscrite à un concours de beauté. J'ai terminé deuxième. Et je me suis promis de sortir avec plus de mecs que la gagnante dans la soirée. Le genre de pari stupide qu'on fait à cet âge-là. Et je l'ai gagné. Dix garçons en une nuit... Je ne me rappelle pas tout car j'avais bien bu... Et voilà, je me suis retrouvée avec le tatouage le lendemain matin.

Et une belle gueule de bois !

Boris Corentin tourna la tête vers la salle de bains. Toujours occupée.

— Et le « Che » et « Sucré » ?

Elle leur raconta les jeux sexuels, comment elle avait eu l'idée du concours de recrutement. Et les lettres. Elle raconta la dernière rencontre avec « Sucré ».

— Il m'a attachée sur le lit et a pris rendez-vous avec mon mari. C'est pour lui remettre la lettre que François est venu à New York. Pour tout arrêter.

— Et j'imagine que le « Che » a voulu sa lettre.

— On s'est vu ce matin. Il m'a agressée et je me suis défendue. Avec un pistolet.

Elle regarda les policiers qui soufflaient.

— En voulant arranger les choses, vous n'avez fait que vous enfoncer un peu plus, dit l'Américaine.

— Je sais... Je l'ai menacé et je lui ai dit de partir. Jusqu'à Central Park...

Elle renifla en regardant du côté de Bel-ami.

Le commandant se frotta le menton et alluma une cigarette light :

— Et cette lettre, vous l'avez ?

— Non, je l'ai mise à l'abri, dans un coffre en France.

Il leva les yeux vers elle et lui dit sans ménagement :

— Au fait, Zacharias Daoud est mort hier soir.

— Qui ça ?

— Ah oui... Celui que vous appeliez « Sucré ». Il a été renversé par une voiture à la sortie d'une boîte échangeuse.

Boris Corentin la vit blêmir. Il lui tendit son verre d'eau :

— D'ailleurs, vous y allez dans ce type de boîtes ?

— Juste une fois, lorsque cette photo a été prise. C'était avant mon mariage avec François. Depuis, je n'y ai plus mis les pieds. Je n'étais pas comme Pénélope, je devais me cacher.

— Comment vous faisiez ?

— On se donnait rendez-vous dans des hôtels. Mais j'ai eu peur de me faire surprendre par quelqu'un qui en parle à mon mari. Alors j'ai préféré qu'on se voie ici. Et ces derniers mois, j'étais vraiment inquiète.

Elle jeta un coup d'œil derrière les policiers. Toujours personne. Elle poursuivit plus bas.

— J'ai acheté un petit deux-pièces pour rencontrer le « Che ». Mon mari n'en sait rien.

— Pourquoi lui et pas « Sucré » ?

Elle hésitait à parler et se rapprocha plus près des policiers.

— Disons que j'étais tombée amoureuse... De son corps. De sa manière impulsive de me faire l'amour.

De la surprise de chaque rendez-vous. Avec « Sucré », j'avais du piment, avec « le Che », le grand frisson.

Elle regarda les policiers et interpréta leur silence comme un jugement.

— Je sais, ça paraît bizarre de tomber amoureux de quelqu'un qu'on n'a jamais vu. Mais il y a la voix, le corps. Il ne trompe pas...

— Si vous saviez le nombre de choses bizarres qu'on a déjà vues, coupa Aimé Brichot. Regardez, les relations sexuelles par Internet et *MSN messenger*...

— C'est vrai, fit Armelle, songeuse.

— Et vous vous rappelez comment il était ? insista Boris Corentin.

— Il était grand et il portait toujours un masque pendant nos rendez-vous...

Elle se tut un instant, avant de soupirer :

— Désolée, je ne peux pas vous dire grand-chose d'autre. J'aimerais vous aider davantage, mais je suis très fatiguée. Je crois que je vais aller me reposer...

— Merci d'avoir parlé, dit Boris Corentin.

Il se leva et lui sourit avec chaleur :

— Les choses sont un peu plus claires maintenant. Je vous promets que ce que vous nous avez dit restera encore un peu entre nous.

Elle le regarda avec espoir.

— Mais si demain matin, ajouta fermement Corentin, nous n'avons pas plus d'éléments, une enquête vous concernant sera officiellement ouverte et votre mari sera alors mis au courant.

— Vous en êtes sûr ?

— N'oubliez pas que vous nous avez caché des informations qui concernent un meurtre ! Vous avez agi seule dans votre coin. Et vous avez laissé le suspect s'échapper. Ça fait beaucoup.

Il la regarda avant d'entrer dans l'ascenseur.

— Si vous vous souvenez de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler. Et surtout, ne bougez pas ! Plus d'initiative individuelle, compris ?

— D'accord... murmura Armelle.

La voix de stentor de François Renard résonnait dans la salle de bains quand le trio policier quitta le loft.

CHAPITRE XII



— Ça ne nous fait quand même pas beaucoup d'indices solides, soupira Aimé Brichot.

Ils étaient retournés à l'hôtel où ils enfournaient des parts de pizza.

— Rien ne vaut la bonne vieille méthode quand on est bloqué, fit Boris Corentin en repoussant les parts froides de l'autre côté de la table.

Aimé Brichot sourit quand il prit une feuille et un crayon :

— Le retour des listes ? Ça faisait longtemps !

— Que veux-tu ? Je les réserve pour les casse-tête. Allez, commence Tony, fit-il en levant la tête vers la fenêtre. Qu'est-ce qu'on a sur le « Che » ?

L'agente du FBI qui regardait le duvet vert sombre de Central Park revint vers la table :

— Il travaille dans une banque et il est grand.

— Et c'est à peu près tout, compléta Aimé Brichot. Mais ils parlaient de quoi quand ils se voyaient ?

— J'imagine qu'ils ne devaient pas beaucoup parler, fit Tony en plantant ses yeux dans ceux de Boris Corentin.

Il détourna le regard fit tourner sa cigarette entre ses doigts en soufflant sur les volutes de fumée.

— C'est maigre. On a un mari aux abois qui perd un paquet d'argent et qui cherche un chevalier pour sauver ce qui reste. On a une femme qui couche

avec les deux candidats sans que le mari soit au courant.

— Arrive la crise financière et les deux veulent se retirer du jeu, ajouta Tony qui marchait entre le lit et la télévision. Le « Che » veut récupérer sa lettre. Il rencontre Pénélope qui en a un exemplaire. Elle refuse de la lui donner. Il la tue.

Elle s'arrêta devant les deux Français, prit un grain de raisin et reprit sa déambulation :

— Il rencontre ensuite la banquière pour récupérer sa lettre. Elle refuse et le chasse. Puis il tue son chien.

— En clair, le « Che » veut lui mettre la pression, dit Aimé Brichot. Car elle avait l'air d'y tenir plus que tout au monde, à son Bel-Ami.

Boris Corentin écrasa sa cigarette dans le cendrier siglé aux armes de l'hôtel et regarda ses acolytes l'un après l'autre.

— Tu as raison Mémé, approuva-t-il. Ça annonce une prochaine étape. Mais laquelle ? Il veut la revoir, bon. Mais où ?

Cela faisait bien trop de questions à la fois.

— On n'a plus qu'à attendre, dit Tony.

— Et si on n'a pas de nouveau d'ici demain matin, on met son mari au courant, conclut Boris Corentin. Je ne serai pas mécontent que l'enquête reprenne un tour plus officiel.

En disant cela, il songeait évidemment aux conseils de prudence de Charlie Badolini.

Aimé Brichot regarda sa montre. Il était plus de dix heures du soir, et le décalage horaire lui pesait encore dans les jambes.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, je vais aller dans ma chambre lire mes mails, fit-il en se levant. Le grand truc de mes filles, en ce moment, c'est de m'envoyer des dessins de la famille où je suis tout minuscule. Si je ne réponds pas, je risque de disparaître. Sur ce, bonne nuit.

Il lissa sa moustache et emporta de la crème brûlée qui restait à côté du raisin. Boris Corentin s'approcha de la fenêtre.

— Tu veux un verre ? lui demanda Tony en ouvrant le minibar.

— Pourquoi pas ? La journée a été longue.

Elle inspecta le contenu qui semblait avoir été placé là par un ami de la ligue antialcoolique locale.

— Tu restes au jus de tomate ou tu veux quelque chose de plus fort ?

— Va pour le costaud.

Il se retourna vers elle et la fixa. Sa mère lui retombait sur les yeux. Le portrait exact de son rêve.

— Demain est un autre jour, dit-elle en lui tendant un gobelet où elle avait versé une mignonnette de whisky.

Elle vida cul sec le contenu d'une mini bouteille de vodka et s'essuya les lèvres avec son majeur. Elle lécha son doigt. Quand elle le retira, sa bouche avait viré au rouge éclatant. Il était concentré sur ses dents très blanches et très alignées quand elle lui parla :

— Ça te travaille, cette affaire, non ?

— Pour tout te dire, j'ai l'impression d'être dans le noir complet, dit-il. En même temps, je sens qu'il nous manque juste un tout petit truc pour résoudre le puzzle. L'indice qui nous mettrait sur la bonne voie.

— Ton fameux flair, hein !

Tony se dirigea de l'autre côté de la chambre et appuya sur l'interrupteur. La pièce fut plongée dans l'obscurité.

— Et là, tu vois mieux les choses ? fit-elle d'une voix onctueuse.

— Pas tout à fait, répondit Boris Corentin, qui comprit où elle voulait en venir.

Il entendit des pas feutrés qui venaient vers lui.

— Et là, ton flair est plus éclairé ?

Son haleine alcoolisée indiquait qu'elle n'était plus qu'à quelques centimètres de lui. Il sentit que son désir prenait des proportions intéressantes dans son pantalon. Il tendit la main, frôla son nez et remonta le long du visage pour lui caresser les cheveux.

— Mon flair commence à distinguer une vague lueur au bout du tunnel.

Elle lui glissa un morceau de la fleur en chocolat qu'elle avait prise sur la table. Il le croqua et l'embrassa dans le cou. Il la mordilla sous l'oreille faisant grimper son excitation de plusieurs degrés.

— Ça, c'est pour les suçons hier soir au parc.

Tony cherchait à l'aveuglette les boutons de sa chemise qu'elle enleva tant bien que mal. Il éclata de rire.

— Dis donc, le noir, ça te stimule, toi aussi ?

Et d'un seul mouvement, il l'allongea sur le lit *king size*.

— Mais je préfère la lumière, cette fois-ci.

Et il appuya sur l'interrupteur de la lampe de chevet en manquant de la faire tomber par terre. Tony balança dans la pièce la dizaine de coussins sagement alignés et le débarrassa très vite de son pantalon, emportant le caleçon avec.

— Très impressionnant, commandant, fit-elle en empoignant d'une main ferme le membre dressé devant elle.

Et sans rien ajouter, elle lui rendit un hommage vibrant avec ses lèvres rafraîchies à la vodka. Sentant la verge se durcir, elle happa les grosses boules chaudes et les fit rouler dans sa joue.

Sous la rapidité de l'assaut, Boris Corentin s'était emparé du jean de sa

partenaire qu'il abaissa sans qu'elle s'en rendît compte. Il jeta un coup d'œil rapide à ses jambes fuselées et plongea le visage vers l'entrée de son intimité. Au moment où il effleura de la langue le bouton rosé, Tony Adams comprima le pieu nouveau qu'elle avait repris dans sa bouche.

Il gémit de plaisir et passa ses mains sous le pull serré en s'attaquant au soutien-gorge. Elle se tourna pour lui faciliter la tâche. Quelques secondes après, il sentit sous ses doigts les tétons incroyablement fermes de la jeune Américaine. Etonné par leur densité, il les serra entre ses pouces et index.

Les halètements qui s'échappaient de la bouche emprisonnée de Tony faisaient vibrer sa chair. Il avança sa langue le plus loin possible dans le fourreau soyeux. Tony remuait du bassin et écartait les jambes au maximum comme pour aspirer la tête de son partenaire en elle.

Il empoigna ses fesses et sentit les muscles de coureuse de fond se contracter sous ses doigts. Il fit descendre les doigts jusqu'en haut des cuisses et se raidit de plaisir. Sans plus se contenir, il explosa dans la bouche de la jeune femme. Et tous deux s'allongèrent sur le lit.

— C'est pas mal non plus, en pleine lumière, lui sourit la jeune femme.

— Et je mérite une cigarette. Tu en veux une ?

À ce moment, la sonnerie de son portable retentit sur la table du salon. C'était Armelle Renard.

Elle était essoufflée et sa voix hoquetait sans rien prononcer de compréhensible. Corentin s'assit sur le bord du lit.

— Calmez-vous. Que se passe-t-il ?

— Je viens de trouver un morceau de papier dans ma poche de survêtement. C'est écrit : « Prépare la lettre. Je ne reviendrai pas avant le 11 septembre. C'est le « Che » qui me l'a donné. J'en suis sûre.

— Comment cela ?

— Je vous avais dit qu'il m'était rentré dedans. En y réfléchissant, je me rappelle qu'il m'a cogné les côtes. C'était pour mettre le message.

— Quelqu'un pourrait l'avoir placé avant, objecta Boris.

— Non. Le survêtement a été lavé avant-hier.

— Hum, ça a l'air de coller.

Elle était redevenue maîtresse d'elle-même.

— Il veut me voir. Mais il ne dit pas quand. Ni où.

— Et l'allusion au 11 septembre » ? Ça vous inspire ?

— J'y ai pensé. Et je me rappelle qu'au début de notre rencontre, il m'avait dit qu'il était un des survivants des attentats.

— Mais pourquoi cette phrase ?

Boris Corentin l'entendait respirer de l'autre côté.

— C'était hier... Hier matin. Quand il essayait de m'étrangler, il a dit une phrase du genre : « je ne veux pas revenir avant le 11 septembre. Pas repartir de zéro... »

— Je ne comprends rien. Qu'est-ce qu'il vous a dit d'autre sur les attentats ?

— Rien. Je ne pense pas.

Corentin réfléchit pendant quelques secondes.

— Et votre mari, il est là ?

— Non, il vient de sortir pour une réunion.

— Écoutez-moi Armelle. On va au bureau du FBI pour chercher qui est ce « Che ». Surtout, ne bougez pas et attendez mon appel. En cas d'urgence, vous m'appellez.

Il raccrocha et se tourna vers Tony :

— On l'a, notre petit indice ! Maintenant, il faut creuser. J'ai une idée. Mais il va falloir du monde...

— Je peux appeler les gars de permanence, dit-elle en se rhabillant.

— Allons-y fissa. Car je sens que le « Che » ne va pas tarder à se manifester.

Après avoir raccroché, Armelle Renard alla écouter aux portes de l'ascenseur et se détendit en constatant que son mari ne remontait pas. Il n'avait pas entendu sa conversation. « Tout peut encore s'arranger », songea-t-elle.

Quelques mètres plus bas, François Renard insultait un président de banque sur le trottoir avant d'appeler un taxi. Mais il n'avait pas remarqué la grande silhouette à casquette de Jonathan Hearst qui fixait l'entrée de l'immeuble, depuis de très longues minutes, de l'autre côté de la rue.

CHAPITRE XIII



— Je résume : on a deux éléments pour trouver le suspect. Son surnom, le « Che » et son physique : il est grand.

Un murmure parcourut la petite assistance qui écoutait Tony Adams depuis un quart d'heure. Face aux cinq paires d'yeux, la jeune femme ne se laissa pas démonter et jeta un coup d'œil à Boris Corentin qui lui sourit en retour.

— Je sais, c'est court. On va donc faire une recherche sur tous les médias : radio, télé, journaux, Internet. Notez bien les mots clés que vous devez entrer...

Elle déplia une liste mise au point quelques minutes auparavant avec les deux policiers français.

— ... Financier, banque, argent... Elle fit une pause... 11 septembre, rescapé et survivant. Et n'oubliez pas tous les mots qui se rattachent à ces familles :

— Pour ce qui concerne la fourchette de temps, poursuivit-elle en ignorant une main qui s'était levée, vous faites remonter vos recherches du 12 septembre 2001 jusqu'à aujourd'hui.

— Mais on va avoir des millions de fichiers, ça va être ingérable ! s'exclama un nouvel agent qui venait de réussir le concours du FBI.

— Ça, c'est mon problème, pas le vôtre. N'oubliez pas de passer les filtres habituels pour éliminer les *faibles occurrences*. Ça vous fera gagner du temps. Et vous nous prévenez dès que vous avez du nouveau. Merci.

Chacun des permanents réquisitionnés se mit devant un écran et les doigts crépitèrent sur les claviers. Le trio policier s'éloigna vers une table coincée dans un des rares endroits disponibles de la minuscule salle informatique.

À peine assis, Boris Corentin brandit l'épais dossier sur les survivants du 11 septembre qu'il tenait à la main.

— Je peux avoir une simple liste des survivants des deux tours ?

Un agent en apporta trois exemplaires.

— Il ne reste plus qu'à croire en notre bonne étoile, souffla-t-il en tournant les pages. Il y en a des dizaines.

Il grimaça après avoir bu une gorgée de café.

— Il est aussi mauvais qu'au quai des Orfèvres, laissa tomber Aimé Brichot.

Boris Corentin regarda les agents du FBI qui avaient les yeux rivés sur leurs ordinateurs.

— Mais on risque d'en avoir besoin jusqu'à la fin de la nuit, soupira-t-il en reprenant une gorgée de l'infect breuvage qui prétendait être du café.

Rien ne lui déplaisait plus que l'inaction. Mais il n'avait pas le choix. Il devait attendre.

Jonathan Hearst observait l'entrée de l'immeuble d'Armelle Renard avec attention.

Elle était un obstacle. Entre lui et la lettre, sa porte de sortie. Sa seule chance. Elle n'aurait pas dû le blesser. Il passa sa main sur le bandage qui entourait son poignet. La douleur était sourde.

Dans le deux-pièces, elle avait appelé son chien. Contre lui. Pourquoi ? Il l'avait toujours bien traitée. Il lui donnait du plaisir. C'était un jeu, ce recrutement. Elle n'avait qu'à lui donner cette lettre. Au lieu de ça, elle l'avait rejeté. Il avait serré son cou pour qu'elle lui donne la lettre. Mais elle l'avait mis à la porte. Elle voulait briser sa vie, le supprimer.

Il ne la laisserait pas faire. Il avait survécu à un attentat, il avait réussi.

Il serra son masque dans sa poche. Il était puissant, le meilleur financier de sa génération. Les femmes le désiraient. Elles l'adoraient, même, comme la petite serveuse de la salle des marchés qui lui tournait autour. Il avait de l'argent, on le reconnaissait à la banque. Non, il ne reviendrait pas en arrière. Il ne repartirait pas de zéro.

Maintenant, Armelle était le dernier obstacle. La lettre se trouvait dans son appartement. La délivrance.

Mais il y avait cet employé qui restait collé à la porte d'entrée. Hearst l'observait depuis une heure. Le boulot du gars était basique : il ouvrait la porte, il la refermait. Il allait aussi discuter avec son collègue derrière le comptoir.

Une limousine déboucha du carrefour et vint se garer devant l'entrée. Le chauffeur ouvrit la porte à une femme puis sortit des paquets du coffre. Elle fit signe au portier qui sortit pour décharger le coffre. Il fit trois allers-retours.

Lorsque le chauffeur alla montrer au portier un nouveau gadget sur son tableau de bord de sa voiture flambant neuve, un léger sourire se dessina sur le visage de Hearst.

— Voilà, c'est ça... Il faut le faire sortir de l'immeuble, murmura-t-il. Il doit rester dehors un bon moment pour que je puisse rentrer.

Il regarda autour de lui. L'avenue était calme et douce, ce samedi soir. Seules d'immenses limousines venaient déposer leurs occupants de temps à autre.

— Les voitures... fit-il pour lui-même.

Et son sourire s'élargit davantage. Il venait de trouver la solution de son problème.

— J'ai tous les articles comportant les mots-clés, lança un agent à Tony Adams en faisant pivoter son fauteuil.

Contente d'avoir une excuse pour se déplacer, elle alla se poster derrière lui.

— Montrez-moi la liste.

L'employé cliqua. Des milliers de dossiers défilèrent.

— Passez tous les filtres, ça devrait en éliminer un bon tiers, dit-elle d'une voix rassurante pour ne pas le décourager.

Elle retourna à la table et dévisagea les Français en silence. Boris Corentin fit la moue :

— Autant chercher une aiguille dans une botte de foin, c'est ça ?

Et il se replongea dans les notes griffonnées pendant la confession d'Armelle Renard, avant d'ajouter :

— Ils ont commencé avec les surnoms dès le début de leur relation. Ça pimentait le jeu entre Armelle et Pénélope. « Sucré », c'est Armelle qui l'a trouvé. Elle trouvait sa peau douce.

— Et le « Che » a lui-même choisi son surnom, ajouta Aimé Brichot.

— Armelle dit qu'il se vantait d'être le meilleur financier, qu'il « sentait » le marché. Il était certain de gagner le concours de recrutement. Car il prétendait avoir une méthode infallible.

— Ça n'existe pas les martingales, dans la finance...

— Ou bien il était illuminé. Mais ça me paraît bizarre, car Armelle nous a dit que c'était un très bon dans une très bonne banque.

— Ou alors il a magouillé, poursuivit Aimé Brichot.

— Et retour à la case banque, dit Tony Adams qui, à force de triturer son gobelet en plastique vide, l'avait dépecé.

Elle le balança dans la poubelle la plus proche, avant de poursuivre :

— Pour prouver la fraude, il faudra des jours. Bref, on est dans l'impasse. Il nous faut plus d'informations sur lui.

— Je ne vois qu'une solution, dit Boris Corentin. Appeler notre seule source : Armelle Renard.

— Les voitures, oui... répéta Hearst en baladant son regard sur la file qui longeait le trottoir. Une foutue bonne idée.

Empoignant sa chemise, il la tira du pantalon et en déchira une bonne partie. Quelques mètres plus loin, il trouva un coin sombre, sortit un briquet et alluma le coton qui prit feu dans la seconde. Il regardait avec satisfaction la flamme manger le tissu blanc. Puis il l'éteignit à coups de talon et serra le long morceau de tissu tiède dans le poing de sa main blessée. Il rabattit sa casquette sur le front et gagna le trottoir d'en face.

Accroupi devant un van familial, garé à une trentaine de mètres de l'entrée, il fit mine de nouer ses lacets. Un coup d'œil à gauche : il distinguait le pantalon rouge à bandes noires du portier derrière la porte vitrée. À droite : aucun passant, juste les silhouettes des arbres bordant la rue.

Il sortit le couteau qu'il portait toujours sur lui et força la charnière du clapet en acier. Insérer la boule de tissu froissé dans le réservoir à essence ne fut pas le plus facile. Là résidait la seule inconnue de l'opération. Par chance, il était presque plein.

Avec précaution, il alluma son briquet. En se relevant, il jeta un coup d'œil sur le tissu dont une petite flamme jaune grignotait l'extrémité.

Il se força à marcher à enjambées régulières, passa devant l'entrée en tenant sa tête bien droite et alla se réfugier dans un renfoncement du mur. Là, il remit le reste de sa chemise déchirée dans son pantalon sans y faire attention tant il fixait la petite flamme qui rognait le bord du véhicule.

« Entier... il faut entrer ! », se répétait-il en boucle.

Il s'en faisait mal aux yeux de ne pas cligner des paupières. Loin devant, il crut apercevoir une forme qui bougeait. Sans doute une illusion. Retour sur la flamme. Elle avait disparu.

« Elle est dans le réservoir », se dit-il quand il sentit une présence à côté de lui. Une femme le dépassa, en short et tee-shirt, qui courait à petites foulées.

Il revint sur la voiture, les yeux écarquillés. Ses lèvres s'ouvrirent d'elles-mêmes. « Saute ! vas-y, saute, bon Dieu ! »

Sans qu'il s'y attende, une énorme explosion déchira l'avenue endormie. Un gros bouquet de flammes jaunes monta vers le ciel. Dans la même image, Hearst vit la femme s'écrouler à terre en hurlant. La voiture se transforma

aussitôt en un brasier qui éclairait quelques mètres alentour.

Il regardait la coureuse gigoter en se tenant la cuisse et ne put empêcher ses jambes trembler. Il devait les maîtriser. Mais il était hypnotisé par cette femme qui croisa son regard. Il vit ses yeux exorbités par la douleur. Le feu, la chaleur, les bruits. Comme les attentats. La descente interminable dans l'escalier, au milieu de tous ces gens, de ces cris et ces pleurs lui remplit la tête. Il en avait fait des cauchemars. Mais il n'avait jamais parlé à quiconque de ses visions éveillées, de ces images qui l'assaillaient quand il était au travail ou dehors. Il porta la main à sa casquette. De l'autre, il serra son masque.

Mais les cris frappaient encore dans sa tête. La chaleur. Pour vivre, il devait leur marcher dessus. Il devait avancer. Il fallait descendre. Là, il devait monter.

Le portier se précipita dehors et cria pour appeler de l'aide. Le feu avait gagné les sièges et le revêtement plastique et dégageait une épaisse fumée grasse qui piquait à la gorge.

L'employé fit le tour de la voiture, puis s'éloigna du foyer, les bras ballants, de peur de recevoir des projections, et se dirigea vers le commerce le plus proche.

« C'est le moment ! », se dit Hearst qui glissa le long du mur et s'introduisit dans le hall de l'immeuble. Il tourna la tête vers le comptoir. Personne. En se retournant, il vit le second employé à quelques pas de lui, qui, dans son élan, le percuta à l'épaule. Rabattant sa casquette sur ses yeux, il lui cria en agitant le bras vers la porte :

— Vite ! une voiture vient d'exploser devant l'immeuble. Il y a des blessés !

Le gardien courut vers la sortie. En entrant dans l'ascenseur, le « Che » entendit une seconde explosion. Tandis qu'une ritournelle classique l'accompagnait jusqu'à l'appartement d'Armelle Renard, il avait encore la tête pleine du bruit de la voiture transformée en boule de feu.

— Armelle Renard ? Boris Corentin à l'appareil. Vous êtes seule ? Parfait. On est toujours au FBI. Je mets le haut-parleur.

Il posa avec précaution le téléphone sur la table et s'approcha du récepteur.

— J'ai une question personnelle à vous poser. C'est très important pour nous. Réfléchissez bien. Vous nous avez dit que vous étiez amoureuse du « Che »...

Il sentit un raidissement de son interlocutrice.

— Oui... enfin...

— Au point que vous avez acheté un appartement pour le rencontrer, tout de même. Écoutez-moi bien. Qu'est-ce qui vous a plu chez lui ?

Elle prit une profonde inspiration.

— Son assurance. Je crois que c'est sa capacité à ne jamais douter. Ses phrases étaient toujours tranchantes, ses caresses atteignaient leur but.

— Il vous a parlé de son enfance, de l'avant 11 septembre ?

— Non, jamais.

— D'après ce que vous dites, j'ai comme l'impression qu'il a occulté cette période de sa vie.

— Comme s'il était vraiment né le 11 septembre, ajouta Armelle. Je vais vous sembler bizarre mais c'est ce côté survivant qui me plaisait aussi. Il a un côté joueur, que j'aime également chez mon mari... Mais en plus radical. Comme quelqu'un qui n'a rien à perdre.

— Merci, dit le policier. Et surtout, ne bougez pas de chez vous.

— J'ai bien compris.

Et elle ajouta dans un souffle :

— Moi, j'ai beaucoup plus à perdre...

Sitôt le portable éteint, Boris Corentin regarda son collègue et comprit à son regard pétillant qu'ils étaient sur la même longueur d'ondes.

— Avec les femmes, il voulait rester dans l'obscurité.

— Mais dans la vie, il détestait rester dans l'ombre, compléta Aimé Brichot en lissant sa moustache.

— Fier comme il l'est, il n'avait qu'une bonne raison pour porter un masque.

— Il cache une blessure au visage.

— C'est ce que je pense, Mémé. On a un rescapé blessé pendant qu'il sort des tours et qui ne s'en est jamais remis.

Tony s'avança vers l'agent chargé des vidéos.

— Vous avez des résultats ?

— Ça ne devrait pas tarder.

Maintenant, Boris Corentin savait ce qu'il fallait faire. En regardant du côté des ordinateurs, il sentait que le temps était compté.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent dans un feulement. Hearst s'avança dans l'appartement calme. Il distingua un fauteuil placé devant la grande baie vitrée. Une femme était assise dos à l'ascenseur.

— Ah chéri, c'est toi... fit Armelle en se levant. Justement, je commençais à...

Elle le découvrit en se retournant.

— Mais qui êtes-vous ?

Il s'avança de quelques pas.

— Bonsoir Armelle.

— Je ne vous connais pas, bafouilla-t-elle, troublée par cette voix qui remontait à la surface de sa mémoire.

— Tu ne me reconnais pas ? dit-il en soulevant sa casquette. C'est vrai que d'habitude, je suis dans le noir ou je mets un masque.

Surprise, elle mit sa main devant la bouche et murmura :

— Le « Che » ? C'est toi ?

— Oui. Je me suis dit que le mieux était de venir chez toi.

Ses yeux brillaient d'une lueur inquiétante.

— Qu'as-tu fait de mon mari ?

— Rien du tout. Je l'ai vu partir en taxi.

— Et le portier ? Qui t'a laissé monter ?

— Personne. Il est occupé dehors avec une voiture qui a pris feu.

Elle fit un mouvement pour s'emparer du téléphone sur le comptoir de la cuisine mais il fut plus vif et lui crocheta le bras.

— Assieds-toi sur le fauteuil ! lui ordonna-t-il avec dureté.

— Tu me fais mal ! gémit-elle tandis qu'il lui ligotait les mains dans le dos.

— Doucement, Armelle. C'est moi qui mène la danse. Et si tu cries, je t'assomme.

Mais elle restait muette tant elle avait du mal à accorder le timbre grave bien connu à ce visage. Elle le regardait, assis devant elle. Ce n'était pas la même personne qui lui avait tant plu. Ce sourire carnassier n'était pas la bouche qui l'embrassait. Elle fixa les mains longues aux ongles bien entretenus. Les mêmes qui la menaient au sommet du plaisir en furetant dans son intimité ? Non, pas possible.

En levant la tête, ce qu'elle vit dans son regard la fit frémir. Ces yeux fixes. Comme s'il ne la voyait pas et qu'il était tout entier tendu vers le mur derrière elle. Ou plus loin encore. Il ne parla que de longues secondes plus tard. Une simple question.

— Où est la lettre ?

— Ça y est, j'ai les vidéos ! cria l'agent.

— Mauvaise nouvelle, il y en a cinq cents, dit Tony Adams, debout derrière lui. C'est sûr qu'avec la crise, on a droit au défilé des experts à la télé.

— Et fier comme il est, il avait tout pour être le *bon client* des journalistes. Classez les vidéos par période, fit Boris Corentin au technicien.

La souris se déplaça sur l'écran.

— On en a quinze sur les deux dernières semaines.

— Visionnez-les en commençant par les plus récentes.

Dans la foulée, l'Américaine appela les agents chargés de s'occuper des journaux et d'Internet.

— Venez ici et mettez-vous à trois : ça ira plus vite.

Elle commença à tourner en long et en large dans la pièce en jetant des coups d'œil aux vidéos que regardaient les agents, casque sur les oreilles.

Boris Corentin s'approcha d'elle :

— Un café, Tony ?

Dans son état d'anxiété, toute boisson pourrait la calmer. Surtout l'eau jaunie du FBI. Cela lui éviterait d'avoir mal à la tête, à force de la voir tourner comme une lionne en cage.

Les deux policiers français quittèrent la salle sans bruit. Ils connaissaient ce type de moment pour l'avoir déjà plusieurs fois vécu. On est stressé et on stresse les autres, le travail n'avance pas plus vite. Et c'est là que l'on commet des erreurs.

— Nerveuse, la petite, commenta Aimé Brichot quand ils furent arrivés devant la machine à café.

— Elle apprend. Pour une première, elle a déniché la grosse enquête.

— Elle s'en sort plutôt bien.

Ils durent changer un billet pour avoir de la petite monnaie et furent les derniers à se servir.

— C'est la fièvre du samedi soir, ici, ricana Aimé Brichot.

— Allez, on y retourne. Elle doit être dans tous ses états.

En entrant, ils virent de l'agitation du côté de la vidéo.

— On a trois hommes, dit Tony en se retournant vers eux. Un homme d'une quarantaine d'années et deux plus jeunes, la petite trentaine.

— Montrez-nous le plus grand, dit Boris Corentin.

Le trio regarda avec attention l'homme qui parlait à l'écran. Mâchoires carrées et rasé de près, il portait un costume à fines rayures. On devinait une foule compacte massée autour de lui.

— Ça se passe où ?

— À Wall Street, dit l'agent. Le reportage télé date d'avant-hier.

— Il a une casquette... Intéressant, ça. Vous pouvez remettre au début et monter le son ?

La voix de la journaliste résonna dans la petite salle.

« Jonathan Hearst, aujourd'hui la bourse a encore dévissé de cinq points... ».

Boris Corentin alla prendre la liste des survivants et compulsa les colonnes de noms.

— Hearst... Ça y est, je l'ai. Ça a l'air de coller.

Ses deux collègues s'étaient approchés de lui.

— Le 11 septembre, il travaillait dans une banque dont le siège était dans la Tour sud, au-dessus du point d'impact de l'avion. Seules 18 personnes s'en sont sorties.

— Un vrai miraculé !

— De quoi changer de vie...

Aimé Brichot tournait les pages du volumineux rapport sur les survivants.

— Plutôt. Ce n'était qu'un modeste employé qui venait d'une bourgade paumée du Kentucky. Et vous l'avez vu sur la vidéo ? Le riche financier n'a pas envie de repartir de zéro.

Boris Corentin prit son portable :

— J'appelle Armelle Renard.

Il composa son numéro et attendit quelques secondes.

— Elle ne répond pas. Ce n'est pas possible. Je lui avais dit de ne pas sortir.

— Il y a une autre hypothèse, dit Tony Adams en fronçant les sourcils. Elle est chez elle mais elle ne peut pas répondre. Parce qu'on l'en empêche. Allons-y !

— Je t'ai posé une question !

Hearst remit sa casquette à l'envers.

— Pour la dernière fois : où est la lettre ?

Armelle se tordit sur le pouf fauteuil en essayant de se détacher. Mais, en remuant les fesses, elle ne réussit qu'à glisser au pied du siège.

— Je ne l'ai pas ici.

Il s'accroupit devant elle et détendit brusquement son bras qui atterrit à quelques centimètres du nez de la Française.

— Ne te moque pas de moi !

Il la remit assise. Elle avait du mal à respirer.

— Elle est en France. Je l'ai laissée dans un coffre.

Hearst la dévisagea comme s'il avait vu les portes de l'enfer. Sa bouche déformée produisit des sons rauques.

— Tu mens ! Je sais que tu l'as. Et tu vas parler, je te le garantis !

Les policiers sautèrent du taxi et jetèrent un coup d'œil distrait au camion qui chargeait les carcasses noircies de deux voitures. Ils s'avancèrent vers la porte vitrée de l'immeuble qui s'ouvrit devant eux.

Tony Adams mit sa plaque du FBI sous les yeux du portier :

— Vous avez vu passer un homme avec une casquette ? À peu près grand comme vous...

— Pas dans les vingt dernières minutes, répondit celui-ci après avoir consulté l'autre employé derrière le comptoir.

— Et avant ?

— Je ne peux pas vous dire. On était occupé avec la voiture qui a explosé. Il avait l'air d'un enfant pris en faute.

— On a été dehors pendant cinq bonnes minutes. Si quelqu'un est entré à ce moment-là, on ne l'a pas vu.

— Tu crois que c'est Hearst ? dit le policier en se tournant vers l'Américaine.

— Ça y ressemble. Il y a peu de voitures qui prennent feu à côté de Central Park. On n'est pas dans le Bronx.

Ils s'arrêtèrent devant le comptoir. Boris Corentin s'ébouriffa les cheveux :

— S'il est là-haut, impossible de le surprendre. Il entendra le bruit de l'ascenseur. Il saura qu'il y a quelqu'un.

Tony Adams fixait les portes jaune d'or devant elle :

— Ok, il entendra quelqu'un monter. Mais il ne saura pas que nous sommes trois.

— Et que nous sommes armés, ajouta Boris en sortant son pistolet du holster.

Tony observa les deux Français un sourire aux lèvres :

— J'ai une idée ! Je ne vous ai jamais dit que j'avais grandi dans un quartier *latino* ?

— Suis-moi !

Jonathan Hearst leva Armelle de son fauteuil et la tira sur le parquet. Elle tomba par terre, espérant qu'il la laisserait là. Mais il la saisit par les épaules et, malgré les pieds accrochant le parquet, la traîna jusqu'au grand lit. Il la serrait. Elle avait l'impression de ne plus avoir d'épaules. Il la projeta comme un paquet inutile.

— Reste allongée !

Elle obéit. Elle entendit du mouvement du côté de la cuisine. Il fouillait dans le tiroir. Qu'est-ce qu'il prenait ? Armelle préférerait ne pas bouger. Ne pas le provoquer. Sa réaction serait pire, imprévisible.

— Tu mens, tu m'as toujours menti ! dit-il en se rapprochant. Il n'y avait pas de recrutement, hein ? C'était bidon ?

— Non, ce n'était pas bidon.

Quoi qu'elle dise, elle était à sa merci. Il ne l'écoutait pas, perdu dans son délire.

— Tu voulais me couler, me faire plonger. J'avais trop bien réussi, c'est ça ? Tu étais jalouse !

Armelle sentit de nouveau son corps trembler sans arrêter.

— Laisse-moi, je t'en prie ! Je te jure que je n'ai pas la lettre...

Il retira sa chemise, en arracha un autre morceau et lui enfonça le tissu dans la bouche :

— Tu m'as trompé, espèce de salope ! Seulement, maintenant, il est temps de payer...

Et sa longue main fit descendre la fermeture Éclair de son survêtement dans un silence de plomb.

Quand Tony sortit de l'ascenseur, elle dut plisser les yeux pour distinguer les formes en face d'elle. L'appartement était plongé dans une pénombre évitée de justesse par deux spots à la lumière blanchâtre. En se concentrant, elle perçut un froissement du côté droit du loft.

— Je viens pour le ménage ! cria-t-elle avec l'accent mexicain.

— Pas besoin, lui répondit une voix masculine depuis le lit.

Les deux policiers français pénétrèrent alors dans l'appartement, pistolet bien calé dans le poing.

— Mais je le fais tous les samedis soir ! Et madame m'a bien demandé de venir aujourd'hui.

— Sortez, bordel ! On n'a pas besoin de vous...

Une voix exaspérée. Il devait être à bout. Tony s'avança vers la cuisine. Elle fit signe à ses collègues d'aller se poster de chaque côté du large panneau qui les séparait de la chambre à coucher. Si Hearst décidait de se montrer, ils le cueilleraient à froid.

— Où est madame ? insista-t-elle en forçant sur l'accent mexicain. Elle devait me montrer les nouveaux produits.

Elle entendit un hurlement étouffé aussitôt suivi du choc sourd d'un objet sur un crâne. Puis un grognement.

— Je t'ai dit de la fermer !

Les deux Français, collés à la paroi, passèrent un œil de l'autre côté. Visage masqué par la visière de sa casquette, le « Che » était assis sur le lit et

retournait d'une main le corps inanimé d'Armelle. Il tenait un pistolet de l'autre main, prolongée par un poignet bandé.

Boris Corentin repassa la tête du bon côté de la paroi, capta le regard de son complice et fit un cercle avec son pouce et son index. Tout était OK. « Il va falloir être synchronisé sur ce coup-là », pensa-t-il.

Il prit une profonde inspiration et se jeta de l'autre côté de la paroi.

— Hearst !

Surpris par le cri, le financier leva son arme du côté d'où provenait la voix, tandis qu'une silhouette surgit derrière lui.

Aimé Brichot fit feu en visant l'épaule.

Jonathan Hearst se roula de douleur sur le lit. Une tache sombre apparut sur sa peau blanche.

— Ne bougez plus !

Boris Corentin lui mit les mains dans le dos et laissa Tony lui passer les menottes. Et pour la première fois de sa carrière, elle prononça la phrase rituelle :

— Jonathan Hearst, vous êtes en état d'arrestation. Tout ce que vous direz à partir de maintenant pourra être porté contre vous...

Souffle court, Boris Corentin tourna la tête vers Aimé Brichot :

— Merci Mémé. C'était moins deux ! J'ai de la chance que tu sois une bonne gâchette...

— À ton service, *My Lord* ! Je m'entraîne chaque semaine, *moi* ! La formation, il n'y a que ça de vrai, sourit le moustachu en lissant les petits poils près de ses lèvres.

Il se dirigea de l'autre côté du lit, où reposait Armelle, et tendit la main vers le cou pour lui prendre le pouls.

— Tout va bien, elle est seulement évanouie.

Tony appela les secours, Boris Corentin mit le pistolet de Hearst dans un sac en plastique.

Quand les portes de l'ascenseur se furent refermées sur l'agent du FBI et son prisonnier, les deux policiers français s'assirent sur les tabourets hauts de la cuisine en attendant l'arrivée du médecin.

Boris Corentin sortit son portable.

— C'est l'heure du réveil, fit-il d'un ton pince-sans-rire.

Il posa l'appareil sur le comptoir.

— Patron ? C'est Corentin. Je vous réveille ?

Aimé Brichot perçut un long bâillement traverser les ondes pendant le compte rendu des derniers événements.

— Il nous transmet ses plus chaleureuses félicitations, fit Boris Corentin

en rangeant son portable. Il veut notre rapport demain. Et nous gagnons deux jours de congés,

Les deux policiers se retournèrent en voyant émerger de la chambre la silhouette d'Armelle Renard. Elle porta la main à sa tête qui s'était ornée d'un superbe œuf de pigeon.

— Hearst est arrêté, lui expliqua le commandant qui raconta une seconde fois ce qui s'était passé.

La banquière s'assit face aux deux policiers qu'elle regarda tour à tour en hésitant à se lancer. Elle posa la question qui lui brûlait les lèvres.

— Et mon mari ?

— La justice suivra son cours, dit Boris Corentin. Pour le reste, ça ne regarde que vous deux.

CHAPITRE XIV



— Ah, voilà les héros ! s'exclama Géraldine Hébert en voyant ses deux collègues entrer dans la pièce.

Elle lâcha son livre, se leva de son siège et se précipita vers la porte que Boris Corentin et Aimé Brichot venaient de franchir.

— Ça va ? Vous arrivez encore à passer la porte ou il faut un dégonfleur pour vos chevilles ?

Les deux policiers s'installèrent à leur bureau et se regardèrent. Boris Corentin leva les mains en signe d'impuissance :

— Qu'est-ce que tu racontes ? Petit bonhomme ? Je ne sais pas si c'est le décalage horaire mais je ne comprends rien à tes salades...

— Vous avez la grosse tête oui ! Ça fait deux jours que vous êtes revenus des *States* et pas un coup de fil, rien du tout ! maugréa-t-elle. J'ai squatté le bureau du patron et je me suis fait rembarée. Merci bien !

— On est parti une semaine et on te manque déjà ? fit-il mine de s'étonner. Mais toi aussi, tu nous as manqué à New York ! Belle ville, soit dit en passant...

Il alla vers la fenêtre et s'arrêta devant sa jeune collègue :

— Tu as déjà vu *Times Square* de nuit ? Ça vaut le déplacement. Et je ne te parle pas de *Central Park* : majestueux !

— Bon, ça va, arrête de faire ton touriste, Grand chef ! Comment ça s'est passé ?

— Tu veux la totale ou une version résumée ? fit Boris Corentin d'un ton jovial.

— La totale, vous me devez bien ça.

— J'ai deux conditions préliminaires. Que tu nous dises ce que tu lisais en entrant et que tu ailles chercher des cafés...

Elle le fixa avec ses yeux verts comme des sous-tasses à café.

— J'ai pas bien entendu, là...

— S'il te plaît ?

— D'accord. Première réponse : cette semaine, comme vous n'étiez pas là, j'ai lu toute *La crucifixion en rose*^[9] d'Henry Miller. Voilà Messieurs, si vous voulez vous instruire.

Elle leur tendit l'épais livre à couverture cartonnée.

— Maintenant, je vais chercher les cafés. Et pour le prix, tu entreras dans les détails.

— Pas tous : j'ai droit à ma vie privée, Petit bonhomme !

Et il s'esclaffa devant un Aimé Brichot rigolard qui lissait sa moustache coupée de frais.

— C'est un comble ça, je me fais interroger par mon propre service !

Le temps que Géraldine revienne munie du précieux liquide noir, il prit le quotidien sportif qui trainait, encore plein des miettes des petits beurres de Jean-Paul Rabert, et parcourut les titres.

— T'as vu ça, Mémé ? On n'est pas les seuls Français aux Etats-Unis. Une vingtaine de sportifs jouent dans les championnats américains !

Géraldine pénétra dans le bureau et posa sur la table le plateau sur lequel

tenaient en équilibre précaire six gobelets remplis à ras bord.

— Allons-y, la maison offre double ration aujourd’hui.

Humectant ses lèvres dans le liquide bouillant, Boris Corentin raconta toutes les péripéties de l’affaire qu’ils venaient d’élucider, souvent coupé par Aimé Brichot qui ajoutait des anecdotes de son tonneau. Subjuguée, Géraldine passait d’un policier à l’autre.

— Et qu’est devenue la chère banquière au cœur tendre ?

— C’est de cela qu’on parlait avec le patron avant de venir, dit Boris en terminant le café qu’il avait laissé refroidir.

— Elle nous a écrit un courrier électronique ce matin, embraya Aimé Brichot. Son mari est revenu une heure après qu’on l’avait laissée chez elle.

— Il paraît qu’il est rentré très inquiet à cause des voitures brûlées, ajouta Corentin. En voyant sa bosse, il aurait manqué tomber dans les pommes. Elle ajoute dans le mail qu’elle lui a raconté avec tous les détails possibles comment Hearst avait fait pour monter dans leur appartement. Comment il l’avait menacée.

— À la fin, elle lui a tout déballé, compléta Aimé Brichot.

Géraldine resta bouche bée :

— Tout ? Tu veux dire les jeux sexuels avec les financiers ?

— Oui, les séances dans le noir, les masques. Et combien elle avait souffert de la mort de Pénélope. Qu’elle l’aimait mais que son instinct... Bref, tout...

Géraldine baissa la tête en touillant son café :

— Et à l’heure qu’il est, je suppose qu’elle a pris le premier billet pour la Papouasie Nouvelle Guinée ?

— Au contraire ! dit Aimé Brichot en consultant son ordinateur. François Renard s’est excusé d’avoir négligé leur mariage. Ils ont longtemps discuté. Il lui a dit que c’était normal, une belle femme comme elle qui a des désirs, des hommes...

— Il ne l’a même pas engueulée ? s’exclama-t-elle. Rien ? Même pas une petite scène ?

— Tu ne vas pas te mettre en boule, Petit bonhomme ! C’est un comble ça ! dit Boris Corentin pour la calmer.

— Quoi, un comble ? Je suis fidèle en amour, moi, Monsieur !

Elle pointait un doigt furibard devant le visage de son chef qui préféra ne pas mettre d’huile sur le feu en évoquant la faiblesse coupable qu’elle avait eue envers Tony Adams.

— Dingue tout de même : plus on vieillit, moins on est jaloux, soupira la jolie rouquine.

— Et il est si peu jaloux, ou si amoureux, qu’il a décidé de se retirer de la

gestion de son groupe l'année prochaine et de trouver un PDG plus conventionnel, ajouta Corentin.

— La finance me passe au-dessus de la tête mais son histoire de recrutement, ça n'est pas un peu louche ? insista Géraldine. Vous pensez qu'il peut y avoir une suite judiciaire ?

Boris haussa les épaules :

— Tout ce que je sais, c'est qu'il a réveillé cette nuit le patron pour le remercier du boulot accompli et de la discrétion dont toute l'équipe avait fait preuve.

Aimé Brichot prit un biscuit dans le paquet de petits beurrés et croqua dedans, avant de laisser tomber :

— Quant à la belle carrière de Jonathan Hearst, elle va se terminer derrière les barreaux. Pendant très longtemps.

— Et la banquière repentie ?

— Elle est passible de poursuites devant un tribunal pour son petit parcours de justicière solitaire, répondit Boris Corentin.

— Mais elle devrait s'en sortir avec l'aide d'un bon avocat, dit Aimé Brichot.

Géraldine s'enfonça dans son siège :

— Bel *happy end*, comme on dit à Hollywood. En plus de résoudre une affaire de meurtre plutôt coton, vous êtes des héros de l'amour en temps de crise financière et vous rafistolez les couples !

Elle applaudissait de bon cœur en se renversant dans son fauteuil quand la porte s'ouvrit. Une secrétaire passa la tête dans la pièce :

— Commandant Corentin, il y a un colis pour vous...

Et elle alla déposer un paquet sur son bureau, au milieu des dossiers.

— Mais c'est un bouquet de fleurs ! s'écria Géraldine. Tu as des admirateurs, Grand chef...

— Je parierais plutôt pour une admiratrice, fit Aimé Brichot d'une voix veloutée.

— Si vous me laissiez ouvrir, je pourrais vous le dire, coupa Corentin, qui déchira l'enveloppe après avoir poussé le colis encombrant.

Il les regarda tous les deux d'un air plein de commisération :

— De toute façon, vous ne comprendrez rien...

— Essaie toujours... l'encouragea Aimé Brichot.

— Il est écrit : « Bon pour le flair, à manger avec du whisky et dans le noir », lut Boris Corentin.

— Et c'est signé « fan de Boris Corentin », gloussa Géraldine en enlevant le papier transparent du colis.

— Des fleurs en chocolat. Voilà un bien beau cadeau d’au revoir.

Boris Corentin leva un sourcil questionneur :

— Pourquoi d’au revoir ? Je n’ai pas l’intention de retourner là-bas.

— Voyons, Grand chef, on dit bien « jamais deux sans trois », non ? Henri Miller a écrit sa trilogie en rose, fit-elle en brandissant son bouquin.

— Romain Slocombe a fait sa *Crucifixion en jaune*^[10], fit doctement Aimé Brichot, qui avait des lettres.

— Eh bien, notre héros français de la Brigade mondaine mériterait aussi d’avoir sa trilogie américaine !

— Et comment ça, Petit bonhomme ?

— Tu l’as bien vu, dans le journal des sports. Avec tous ces sportifs français dans les championnats américains et l’appétit des jeunes filles locales... On ne sait jamais ce qui peut arriver !

TABLE



QUATRIEME

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV
CHAPITRE V
CHAPITRE VI
CHAPITRE VII
CHAPITRE VIII
CHAPITRE IX
CHAPITRE X
CHAPITRE XI
CHAPITRE XII
CHAPITRE XIII
CHAPITRE XIV
TABLE

[1] Ou pom-pom girl. Jeune fille qui assure un spectacle à base de chant, de danse et de figures acrobatiques pendant les événements sportifs.

[2] Whisky irlandais.

[3] Agent du FBI de 30 ans, bisexuelle, est apparue dans le Brigade Mondaine n° 294, « Les Oies blanches du Capitole », où elle a aidé Boris Corentin et Géraldine Hébert à résoudre une affaire politico-sexuelle durant la campagne électorale américaine.

[4] Position de la levrette en argot américain.

[5] Société d'étudiantes ou d'anciennes étudiantes américaines composée de deux ou trois lettres grecques. Elles peuvent être secrètes ou pseudo secrètes (la fraternité est l'équivalent masculin).

[6] Éjaculation en anglais.

[7] Petit trou en anglais.

[8] Eboueur en patois de la région de Saint-Étienne.

[9] Trilogie de l'écrivain américain Henry Miller qui comprend Sexus, Plexus et Nexus écrits entre 1949 et 1960.

[10] Trilogie de l'écrivain français Romain Slocombe qui se déroule au Japon et comprend Brume de Printemps, Un été japonais et Averse d'automne, écrits entre 2000 et 2003. Le titre général est emprunté à Henry Miller.